28e régiment d'infanterie de ligne historique 1803-1815 - extrait de l'historique du 28e régiment d'infanterie d'après les documents du Ministères de la guerre par Emile Simond - Rouen : Mégard et Cie 1889 - sources - droits : Public Domain, Google-digitized.

CINQUIÈME PARTIE.

HISTOIRE DU 28e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

(ANCIENNE 28e DEMI-BRIGADE).

1803-1815.

CHAPITRE Ier.

Camp de Boulogne.

Installation du camp. — Dès le mois de septembre 1803, après la rupture du traité d'Amiens par l'Angleterre, des camps furent formés sur les côtes de l'Océan ; ils prirent, le 22 mars 1804, le titre général d'*armée des côtes ou d'armée des côtes d'Océan*, et celui de *Grande Armée* le 19 août 1805. Il y avait plusieurs grands camps[1]. On appelait *camp de Boulogne* la réunion de trois petits camps formés sur les côtes de la Manche, dits de gauche, de centre et de droite. Le titre officiel était *camp de Saint-Omer.* Le quartier général se trouvait à Boulogne. Le général de division **SOULT** avait le commandement en chef du camp de Saint-Omer, qui devint le 4e corps de la Grande Armée en 1805.

Le camp de Boulogne, ou de Saint-Omer, forma 4 petits camps, au lieu de 3, en 1804. Ils furent placés sur les hauteurs qui se trouvent au sud, à l'est et au nord de Boulogne ; ils prirent les noms d'Outreau, de Boulogne, de Wimereux et d'Ambleteuse. Le 28e de ligne fut installé à Outreau. Les soldats construisirent des baraques qu'ils ornèrent avec ingéniosité. Chaque régiment posséda un jardin, et chaque compagnie un parterre, un potager et un puits orné de verdure. Les troupes du camp de Saint-Omer furent affectées à une immense flottille qu'on rassembla en face de Boulogne pour un débarquement en Angleterre.

Cette flottille fut divisée en aile gauche, centre et aile droite. Elle se composait de 2,365 bâtiments de toute espèce, montés par 16,783 marins ; elle devait porter 160,000 hommes et 9,673 chevaux, avec tout le matériel de l'armée. Le 28e fut désigné pour le centre, placé sous les ordres du contre-amiral **SAVARY**, et fut affecté à la 4e escadrille.

Légion d'honneur. — Une loi du 19 mai 1802 créa une Légion d'honneur. Tous les militaires ayant reçu des armes d'honneur en furent les premiers membres. **Roger VALHUBERT** et beaucoup d'autres officiers et soldats qui avaient appartenu à la 28e demi-brigade, reçurent donc la nouvelle décoration. C'est le 30 décembre 1802 que le chef de brigade de la 28e avait obtenu un sabre et un brevet d'honneur. **BONAPARTE** avait tenu à annoncer lui-même l'envoi par une lettre qui reconnaissait les services rendus par le corps :

« Saint-Cloud, le 9 nivôse an XI.

1 Le camp de Bruges, commandé par Davout, devint le 3e corps de la Grande Armée ; celui de Montreuil-sur-mer, commandé par Ney, le 6e corps ; celui de Bayonne (plus tard à Brest), commandé par Augereau, le 7e corps ; celui d'Utrecht, commandé par Marmont, le 2e corps.

« Citoyen Roger Valhubert, chef de brigade de la 28e de ligne, je vous envoie un brevet d'honneur. *Je n'oublierai jamais les services que la bonne et brave 28e a rendus à la patrie*. Je me souviendrai dans toutes les circonstances de votre conduite à Marengo. Blessé, vous voulûtes vaincre ou mourir sous mes yeux. »
Le général **DUROC**, en faisant parvenir cette lettre à **Roger VALHUBERT**, lui annonça qu'il lui était en outre accordé une gratification de 10,000 fr. Celui-ci partagea cette somme avec sa demi-brigade, et soulagea de nombreuses infortunes. Il ne tarda pas à être nommé général de brigade[1].
Le 15 août 1805, l'empereur **NAPOLÉON**, qui était au camp depuis un mois, distribua les décorations aux membres de la Légion d'honneur dans une cérémonie imposante à laquelle assistèrent toutes les troupes. La journée se termina par des fêtes. Les principaux chefs de l'armée organisèrent des banquets, et tous les légionnaires furent invités.

Détails sur le 28e. **NAPOLÉON** s'occupait avec soin de l'organisation des corps et s'intéressait aux moindres détails. Il connaissait tous ses régiments, leurs chefs, leurs emplacements, leurs effectifs, leurs besoins. Sa correspondance témoigne, par exemple, de l'attention qu'il portait à l'état du 28e. Plus de cent lettres ou notes donnent des instructions pour ce seul régiment. **BONAPARTE** écrivait le 21 avril 1804 à **BERTHIER** :
« Le 28e régiment de ligne doit fixer votre attention. Ce régiment est extrêmement faible. Il devait recevoir 740 conscrits du Calvados et n'en a encore que très peu reçu, quoique cependant l'état des conscrits partis des départements porte qu'il en est parti du Calvados plus de 700. »
Le 28 du même mois, il disait encore au major général de passer une revue extraordinaire du 28e et de quelques autres corps.
« Ces régiments, ajoutait-il, sont les plus faibles de l'armée. Je désire savoir positivement dans quelle situation ils sont, afin de les faire recruter.
« On doit s'être aperçu que je lis les états de situation avec autant de goût qu'un livre de littérature. »
Au commencement de 1805, le régiment avait un effectif de 2,365 hommes de troupe et 93 officiers[2]. Le 3e bataillon resta à Lille jusqu'au départ des 2 bataillons de guerre pour l'Allemagne, puis il vint au camp de Boulogne au mois de septembre, et il n'en bougea plus jusqu'à la fin de 1806.
Le 28e n'avait pas encore reçu en 1805 le reliquat de ce qui lui était dû. Le conseil d'administration réclama de nouveau : « Depuis la retenue que ce corps a éprouvée, par ordre du ministre, d'une somme de 40,000 fr. touchée en Toscane à titre de secours extraordinaire[3], il se voit forcé de

1 Roger Valhubert était général quand le corps changea de dénomination, ayant été nommé le 30 août 1803. Il fut remplacé par le colonel Clerc, qui prit sa retraite le 6 février 1804. Le régiment passa ensuite sous le commandement du colonel Edighoffen, qui fut nommé général de brigade et mis en retraite le 30 décembre 1806.

2 Le régiment avait 1,914 hommes le 20 septembre 1804. Depuis, il en avait reçu 877 ; total, 2,791. Mais il avait perdu 321 hommes. Ses pertes se décomposaient ainsi : morts, 44 ; désertés, 161; réformés, 23 ; rayés par jugement, 12 ; rayés pour longue absence, 37 ; passés à d'autres corps, 41 ; faits officiers, 3. Le 28e avait fait des pertes beaucoup plus considérables du 21 juillet 1803 au 20 septembre 1804. En voici le détail : morts, 86 ; désertés, 636 ; réformés, 49 ; rayés par jugement, 30 ; rayés pour longue absence, 59 ; passés à d'autres corps, 36 ; faits officiers, 12 ; réformés par l'inspecteur général en 1804, 144 ; total, 1,032. Son effectif étant, au 21 juillet 1803, de 2,966 hommes, il ne lui restait que 1,914 hommes au 20 septembre 1804. On remarquera le grand nombre de blessés réformés, pendant plusieurs années, à la suite de la dernière campagne. Ces chiffres permettent d'apprécier les pertes de la 28e en Italie.

3 Le chef de brigade Valhubert avait en effet obtenu pour la 28e, pendant la campagne d'Italie, un secours de 40,000 fr. du premier consul. Il l'avait employée à acheter des draps et à faire confectionner des effets d'habillement pour la troupe, qui en avait grand besoin ; il avait fait aussi réparer les armes. Plus tard, cette somme fut déduite du total de ce qui était dû depuis longtemps au corps.

réclamer celle de 16,492 fr. 58 pour solde arriérée de l'an VIII, plus 12,552 fr., pour les six premiers mois de la même année, dus à la masse d'entretien. »
Le 28e fut exercé avec soin au camp de Saint-Omer. La dernière inspection qu'il passa avant la guerre permit de constater son excellent esprit, sa solide instruction et sa parfaite discipline. Il fut récompensé de cet ingrat et pénible travail du temps de paix par les résultats brillants qu'il obtint dans la nouvelle campagne.
Une troisième coalition s'était formée contre la France, grâce aux intrigues de l'Angleterre. La Grande Armée se mit en mouvement pour attaquer de suite l'Autriche, le débarquement projeté en Angleterre étant devenu impossible.
Le 28e appartenait à la 2e division, sous les ordres du général **VANDAMME**, du 4e corps, commandé par le maréchal **SOULT**. Les 28e et 4e de ligne formaient la 2e brigade, commandée par le général **SCHINER**. Le régiment partit avec les 2 bataillons de guerre seulement, qui avaient 64 officiers et 1,666 hommes de troupe et qui laissèrent 78 hommes aux hôpitaux[1].

Drapeaux. — Un nouveau modèle de drapeau pour l'infanterie avait été adopté par le ministre de la guerre le 17 mars 1803, d'après les dessins exécutés par **CHALLIOT**, qui donna les modèles de tous les drapeaux de la République et de l'Empire. Il n'y avait aucune légende. La face du drapeau était uniforme pour toutes les armes. Elle portait au milieu le chiffre R. F., auquel étaient joints un faisceau de licteur et des branches de laurier. Le revers changeait pour chaque arme. Pour l'infanterie de ligne, il y avait un bouclier en or et en argent, octogone et allongé ; au centre du bouclier, un soleil d'or ; aux deux extrémités, une tête de coq à bec foudroyant. Un faisceau doré, lié d'un ruban tricolore et surmonté d'un casque, également doré, à plumes blanches, était dressé derrière le bouclier et le dépassait, avec 4 fusils et 2 sabres croisés. Un ruban blanc, avec l'inscription *République française*, était placé au-dessus du bouclier, et, au-dessous, un autre ruban portait la désignation du bataillon. Le numéro de la demi-brigade était inscrit aux coins, en chiffres d'or.
A l'avènement de l'Empire, les aigles impériales remplacèrent les emblèmes républicains.

Un décret du 10 juillet 1804 prescrivit la distribution d'une aigle par bataillon. La distribution solennelle en eut lieu au Champ de Mars le 5 décembre suivant. Les corps de troupe reçurent des drapeaux. Les colonels furent placés sur les degrés d'un trône adossé à l'Ecole militaire, ayant à la main les enseignes de leur régiment. L'empereur prononça la formule de fidélité à l'Empire, à laquelle répondit un immense cri de « Nous le jurons ! » La cérémonie se termina par un défilé.
Le 21 juillet 1804, **BERTHIER** avait réglé les nouvelles dispositions à donner aux enseignes :
« Il ne sera fait aux drapeaux, étendards et guidons, dont les modèles ont été précédemment adoptés, que les changements ci-après on laissera d'un côté les trophées d'armes analogues à chaque corps, en substituant aux mots *République française* ceux d'*Empire français* ; sur l'autre côté, on substituera à ce qui existe un disque d'azur au centre d'une gloire ou rayons d'or, entouré aux trois ; quarts par deux branches de laurier. Le disque portera *Napoléon, empereur des Français,* à *tel corps* ; au-dessus sera l'aigle impériale en or, appuyée sur une foudre et surmontée de la légende Empire français, au-dessus de laquelle sera la couronne impériale ; au-dessous du disque et des branches de laurier, la légende *Valeur et Discipline....* Les couleurs et la coupe des drapeaux resteront telles qu'elles ont été réglées pour chaque arme. »
Cette décision ne reçut d'abord qu'une exécution provisoire. On adopta, pour la distribution de décembre, un modèle ainsi disposé tous les étendards et drapeaux avaient au centre un losange

1 Dix-neuf jours après, le nombre des hommes aux hôpitaux n'avait augmenté que de 19 (du 4 au 23 octobre).

blanc ; un triangle bleu et un triangle rouge attenaient à la hampe ; les couleurs des triangles flottants étaient disposées en sens inverse. Sur la face était l'inscription: *L'Empereur des Français au* (no) *régiment d...*, et au revers la légende : *Valeur et Discipline* et (n°) *bataillon*. Le numéro du régiment était placé aux angles[1].

Armement. — Le fusil modèle 1777, qui avait servi pendant toutes les guerres de la Révolution, continua à être employé sous l'Empire. Le fusil modèle 1802, qui fut aussi en usage, n'était autre que le modèle 1777 corrigé. **NAPOLÉON** écrivait, le 29 août 1809, au ministre de la guerre :
« Puisqu'une réserve de 120,000 fusils va en diminuant par les guerres que nous avons dû soutenir, je pense qu'il est nécessaire d'y suppléer en faisant fabriquer 300,000 fusils du n° 1 républicain. On fera de ces armes tant qu'on voudra dans une année, et on peut les avoir à bon marché.... Il parait qu'on ne fait que 120,000 fusils par an du modèle 1777 ; c'est à peu près ce que nous consommons. »
Il n'y eut pas de nouvel armement jusqu'en 1822 ; à cette époque, on adopta un fusil plus court, qui fut le meilleur et le dernier des fusils à pierre.

Habillement. — Dans un but de parade, la tenue fut beaucoup compliquée sous le Consulat et au commencement de l'Empire. Le chapeau bicorne fut remplacé par le shako, élevé, évasé par le haut, surmonté d'un haut plumet. Les grenadiers reprirent le bonnet à poil dont ils avaient été délivrés au commencement de la Révolution. Les officiers n'avaient pas moins de huit à dix tenues. Les sous-officiers possédaient trois tenues d'été et trois tenues d'hiver. Les soldats avaient cinq tenues différentes. Les troupes n'emportaient pas tout en campagne, mais elles gardaient la capote et la veste, ainsi que la grande tenue que l'on mettait les jours de bataille.

CHAPITRE II.

Campagne de 1805.

Marche de la 2e division du 4e corps. — Les corps de la Grande Armée formés avec les troupes qui avaient campé sur les côtes de l'Océan et qui avaient été d'abord destinées à l'expédition d'Angleterre, arrivèrent successivement sur le Rhin du 20 au 26 septembre. Ils occupèrent, avant de passer le fleuve, une ligne dont l'extrémité droite était à Strasbourg, le centre à Spire et la gauche à Mayence.
Voici l'itinéraire suivi par la 2e division du 4e corps et fixé par Napoléon ; il permettra d'apprécier les marches imposées au 28e, car, suivant le mot du temps, cette guerre fut faite surtout avec les jambes des soldats :

Départ de Boulogne et arrivée à Surques le 30 août, le 31 à Saint-Omer, le 1er septembre à Aire, le 2 à Béthune, le 3 à Lens, le 4 à Douai, le 5 à Cambrai, le 6 séjour, le 7 à Landrecies, le 8 à Avesnes, le 9 à Hirson, le 10 à Maubert-Fontaine, le 11 à Mézières, le 12 à Sedan, le 13 séjour, le 14 à Stenay, le 15 à Sivry, le 16 à Verdun, le 17 à Mars-la-Tour, le 18 à Metz, le 19 séjour, le 20 à Courcelles, le 21 à Saint-Avold, le 22 à Sarreguemines, le 23 à Bitche, le 24 à Lembach, le 25 à Wissembourg, le 26 à

1 Les Drapeaux français, par Léon Hennet.

Lauterbourg. La marche fut plus rapide qu'il n'avait été d'abord ordonné. On dut supprimer les séjours, car, le 18, **SOULT** était à Landau, et, le 21, le 1er bataillon du 28e était cantonné à Lauterbourg, le 2e bataillon à Büchelberg.
Avant le passage du Rhin, le maréchal **SOULT** donna des cantonnements étendus à ses divisions.
« J'ai eu en vue de mettre les corps qui les composent à même de se reposer de la longue marche qu'ils viennent de faire, et aussi pour leur donner le moyen de rétablir toutes les parties de l'habillement, de l'équipement, de la chaussure et de l'armement, qui auraient souffert en route. » (Correspondance du maréchal Soult.)
« Les corps avaient trois paires de souliers par homme en partant de Boulogne, et ils ont eu ordre d'en faire confectionner pour le 10 vendémiaire (2 octobre) deux autres paires, dont l'une est donnée en gratification par S. M. l'empereur et l'autre doit être payée par les militaires qui la recevront. La route en aura sans doute usé deux paires ; ainsi, les régiments devront encore avoir trois bonnes paires de souliers par soldat. »
Le 25 septembre, on fixa le commandement des trois généraux de brigade de la division. Le général **CANDRAS** commanda l'infanterie légère ; le général **SCHINER** la 1re brigade de bataille ; le général **FEREY** la 2e, à laquelle appartenait le 28e.
Les troupes emportaient généralement 3 à 4 jours de pain d'avance ; elles avaient 50 cartouches par homme, Le 27 septembre, il ne leur restait qu'une paire de souliers neufs dans le sac.
Le 27, la 2e division passa le Rhin près de Spire, vis-à-vis de Reinhausen et prit la route de Waghausel à Bruchsal. Le 4e corps échelonna ses divisions. entre Spire et Heilbronn ; le 28, il se rendit à Heilbronn, où il se concentra et demeura jusqu'au 30.
Le 2 octobre, la 2e division arriva à Pfedelbach, au sud d'Ohringen, le 3 à Schombourg en avant de Hall, le 4 à Rosenberg, le 5 à Rohlingen, le 6 à Nordlingen, Harbourg, Ober-Mergen et aux faubourgs de Donauwerth.
L'armée française était parvenue sur les derrières de l'armée autrichienne, qui l'attendait par les débouchés de la forêt Noire. Le général en chef **MACK**, déconcerté par cette marche rapide et par la situation de notre armée installée sur ses lignes de retraite, perdit un temps précieux et ne sut pas manœuvrer avec promptitude pour résister à cette attaque inattendue.
Le général **VANDAMME**, arrivé le 6 à huit heures du soir à Donauwerth, eut l'honneur de porter les premiers coups à l'armée autrichienne. L'avant-garde de la 2e division culbuta le régiment de **COLLOREDO** qui défendait le pont de la ville, lui tua une soixantaine d'hommes et fit 150 prisonniers. Le maréchal **SOULT**, après avoir fait réparer le pont, le passa pour se porter à Augsbourg avec les divisions **VANDAMME** et **LEGRAND**, tandis que la division du général **SAINT-HILAIRE** remontait le Danube par la rive gauche pour observer le mouvement des troupes ennemies, réunies autour d'Ulm, et se rabattre ensuite dans la même direction que les deux autres divisions du 4e corps.
Le 7, la 2e division prit position sur le Lech. Le lendemain, elle le franchit, marcha sur Aicha, et chassa devant elle quelques escadrons de cavalerie. Le 9, après avoir dépassé Aicha, la division resta quelques moments en position sur les hauteurs de Friedberg, repassa le Lech à Augsbourg, s'établit en arrière de cette ville, et ne bougea pas le 10. Le 11, elle cantonna dans les villages sur la rive droite du Lech, où elle demeura encore le lendemain.

Prise de Memmingen. — Le 13, tout le 4e corps se rendit à Memmingen à marche forcée. Le maréchal **SOULT** forma de suite l'investissement. Cette place, que le général **MACK** avait fait fortifier autant que les circonstances le lui avaient permis, était défendue par une garnison assez nombreuse. Mais les Autrichiens étaient si découragés par leurs premiers revers, que le lendemain,

après un échange de quelques coups de canon, la ville se rendit. On prit 4,500 hommes d'infanterie, 100 chevaux, 9 drapeaux et 11 canons ; de plus, 800 blessés en traitement à l'hôpital.

Suite des opérations et des marches de la 2e division. — Immédiatement après la capitulation de Memmingen, le 4e corps se dirigea par Ochsenhausen sur Biberach, afin de déborder la droite des Autrichiens et de couper la retraite aux corps qui tenteraient de s'échapper de ce côté[1]. Le maréchal **SOULT** arriva le 15 à Ochsenhausen, le 16 à Laupheim, où il demeura le lendemain.
La marche du 16 n'était pas très longue ; elle dura cependant jusqu'à dix heures du soir, et fut extrêmement pénible. Des rivières débordées arrêtèrent souvent les troupes, qui se fatiguèrent beaucoup. Il y eut parmi elles un instant de découragement et d'insubordination. Le maréchal **SOULT** réprima avec vigueur ces velléités de révolte, et en rendit compte en ces termes à l'empereur : « Il y a eu de l'indiscipline dans les 1re et 2e divisions. Un ordre extrêmement sévère que j'ai donné, et l'exécution d'un soldat du 28e, qui a eu lieu en présence de la 2e division, ont ramené à leur devoir ceux qui s'en étaient écartés. Demain, il y aura un pareil exemple dans la 1re division, et j'espère qu'à l'avenir j'aurai à rendre à Votre Majesté un meilleur témoignage des mêmes corps, qui, pour un instant, se sont oubliés, et qui se rendront dignes de ses grâces.»
Ces exemples suffirent, en effet, et la discipline se rétablit. Il n'y eut plus de reproches graves à adresser, pendant les marches, à la 2e division. Ces soldats, qui se battirent toujours avec courage, n'avaient pu supporter tout d'abord, sans récrimination, des marches forcées, qui leur occasionnaient des souffrances, mais non des pertes, ce qui prouve qu'il est plus facile d'obtenir des meilleures troupes la bravoure devant l'ennemi que la résignation dans les grandes fatigues.
L'armée autrichienne ayant capitulé, le 17, à Ulm, la 2e division revint, le 18, à Ochsenhausen, et le 19 à Memmingen, où elle fit séjour le 20. Le 21, elle marcha sur Leutkirch pour opérer une grande reconnaissance, qui ne donna aucun résultat, et revint à Memmingen. Le 22, elle alla à Mindelheim. Le 23, le 4e corps se réunit à Landsberg.

Formation des compagnies de voltigeurs. — Le même jour, la 2e compagnie de chaque bataillon du 28e fut dissoute et répartie dans les autres compagnies ; il fut formé une compagnie de voltigeurs dans chaque bataillon, conformément au décret impérial du 2e jour complémentaire an XIII (19 septembre 1805). Les compagnies de voltigeurs prirent la place de la compagnie n° 2 supprimée. A cette date, le 28e avait 59 officiers et 1,642 sous-officiers et soldats présents. Il n'y avait que 97 hommes aux hôpitaux. Malgré toutes les fatigues imposées, le nombre des hommes à l'hôpital n'avait donc augmenté que de 19. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de la solidité des soldats qui composaient le régiment.
Le maréchal **SOULT** réclama à ce moment 6,000 paires de souliers « dont son corps avait grand besoin ».

Marche sur Vienne. — Le 4e corps se remit en route le 25, se dirigeant sur Munich par Inning. La 2e division s'arrêta à Saint-Gilgen.
Le corps partit de ses bivouacs le 26, et se rendit à Munich. La ville fut traversée dans le plus grand ordre, et les divisions allèrent sur la rive droite de l'Isar, sur la route de Braunau. La 2e division cantonna à Zandorff, Ascheim, Dornach et Riem. Le 27, elle se dirigea sur Hohenlinden. Le soir, elle cantonna dans des villages situés sur la route de Munich à Mühldorf. Le 28, elle arriva à Reichersheim.

1 Le général Jellachich, avec 6,000 hommes, était accouru au secours de la place de Memmingen. Il arriva trop tard et s'enfuit, par Kempten, dans le Tyrol, craignant de ne pouvoir rejoindre Mack à Ulm.

Le 27 et le 28, les troupes n'eurent pas de viande, parce qu'il avait été impossible de trouver des bestiaux. Le 29, on parvint à en faire une distribution.
Les départs avaient toujours lieu de très bon matin, généralement à six heures, parfois à quatre heures.
Le 29, la 2e division se rendit à Mettenheim près Mühldorf et franchit l'Inn. Le 30, elle se porta à Burghausen et opéra le passage de la Salza ; le 31, à Hagenau, en avant de Braunau ; le 1er novembre, à Reichersberg, près Obernberg ; le 2, à Neumarkt ; le 3, à Puechberg, en arrière de Wels ; le 4, à Talheim, en avant de Wels, après le passage de la Traun ; le 5, à Neuhofen ; le 6, à Neukirchen et Saint-Florian ; le 7, à Eeldt, après le passage de l'Enns ; le 8, à Donaudorf ; le 9, le 4e corps fut réuni en avant de Moelk.
Le 7, le 28e avait 58 officiers et 1,578 sous-officiers et soldats présents, avec 141 hommes aux hôpitaux. Il avait perdu 11 déserteurs, 2 morts et 1 congédié. Le nombre des hommes à l'hôpital n'avait donc augmenté que de 44 en quinze jours, à la suite des fatigues et des privations.
Le 10, la 2e division se rendit à Pottenbrunn et passa la Traisen ; le 11, à Judenau et Baumgarten ; elle y fit séjour le 12 ; le 13, elle arriva à Ottocringen. Le 14, elle traversa Vienne et se porta sur la route de Brünn, en avant du village de Stamersdorff[1].
Les peines de la marche, dans cette saison rigoureuse, avaient été grandes ; elles furent aggravées par le manque de subsistances. Une lettre du 15 novembre, adressée par le maréchal **SOULT** au prince **MURAT**, révèle que le 4e corps manquait de pain depuis six jours.
« Les convois qui nous suivent n'ayant pu nous joindre, la troupe que je conduis est positivement affamée. Faites-nous réserver, je vous en conjure, quelques ressources de celles que vous trouvez....
« Il y avait de grandes ressources à Stockerau. En arrivant, je les ai trouvées détruites par le pillage. Ce matin encore, des soldats vendaient du pain publiquement. »
On reconnaît la nécessité de la sévère discipline imposée par **SOULT** à ses troupes. Malheureusement, elle n'avait pas été exigée, d'une façon aussi rigide, dans tous les corps[2].

Combat d'Hollabrünn (16 novembre). — Le 15 novembre, la 2e division s'arrêta à Schoenborn. Le même jour, le corps de **LANNES** attaqua à Hollabrunn l'arrière-garde de l'armée russe. Il allait poursuivre les avantages obtenus, lorsque l'ennemi sollicita une capitulation qui fut envoyée à **NAPOLÉON**. Celui-ci ne l'approuva point, parce que cet acte était une sorte de traité qu'il ne croyait pas pouvoir être signé par le baron **de WINTZINGERODE**, aide de camp de l'empereur de Russie ; il regardait cette démarche comme une ruse de guerre du général en chef russe pour gagner du temps et recevoir les renforts qui s'avançaient de la haute Moravie. Il se rendit aux avant-postes et hâta la marche du corps d'armée du maréchal **SOULT** sur Hollabrünn.
BAGRATION, commandant l'arrière-garde de l'armée russe, avait profité des quatre heures de délai pour précipiter sa retraite. **MURAT** se mit à sa poursuite.
Le 16, les trois corps d'armée de **MURAT**, de **LANNES** et de **SOULT** se réunirent et se trouvèrent en présence des Russes, près du village de Guntersdorf, en avant d'Hollabrünn, vers quatre heures

1 L'entrée des Français dans Vienne commença le 13, et se fit avec beaucoup d'ordre. La milice bourgeoise de la capitale était sous les armes. Les habitants emplissaient les rues, regardant avec curiosité ces soldats français qui, depuis douze ans, triomphaient de l'Europe coalisée. Les boutiques étaient ouvertes, et l'on eût dit que la troupe défilait dans une ville française.

2 Napoléon avait dit au maréchal Soult de s'approvisionner autant que possible dans le pays, pendant sa marche sur Vienne ; mais on trouvait difficilement quelque chose, le 4e corps arrivant souvent après d'autres troupes. Le ravitaillement était mal assuré et incertain. L'empereur écrivait le 7 novembre à Soult : « Mon cousin, je vous ai écrit de tacher de vous aider pour vous nourrir par la rive gauche. Mais je vous expédie 20,000 rations de pain qui m'arrivent de Passau par le Danube, sur 14 barques, et qui, probablement demain, seront à votre hauteur. » Lorsqu'un événement retardait les convois, ce qui était assez fréquent, la troupe manquait de pain.

de l'après-midi. Les Russes avaient pris position en arrière du village de Schoen-Grabern, au delà d'un défilé qui était défendu par 6,000 hommes de leurs meilleures troupes. **MURAT** voulut attaquer de suite, quoique la nuit fût venue. Le maréchal **SOULT** conseillait de ne point engager un combat de nuit dans lequel les dispositions sont incertaines, les méprises fréquentes et les résultats parfois funestes aux assaillants. Ses objections ne furent pas admises, et **MURAT** ordonna l'attaque.

La division des grenadiers d'**OUDINOT,** du corps de **LANNES**, attaqua de front. et par la gauche la position de l'ennemi. Le maréchal **SOULT** fit tourner la droite par la division **LEGRAND** et envoya la 2e division, du général **VANDAMME**, pour appuyer l'offensive des grenadiers.
Le général **OUDINOT** fondit sur les Russes, qui résistèrent avec intrépidité, ayant d'ailleurs l'avantage de la position. Leurs obus mirent le feu au village de Schoen-Grabern, dès le commencement de l'action. L'incendie se propagea avec rapidité et causa beaucoup de tort aux Français, en éclairant leurs mouvements. D'épais nuages de fumée, poussés par le vent, les aveuglèrent et les suffoquèrent.
La division **VANDAMME** accourut au secours des grenadiers. Elle obtint bientôt des avantages. Elle allait entourer un corps russe, lorsque les officiers ennemis lui crièrent : « Ne tirez pas, nous sommes Français ! »
Les soldats de la 2e division, qui étaient arrivés à demi-portée de fusil de leurs adversaires, s'arrêtèrent un instant, craignant de commettre une méprise au milieu de la fumée. Ils reçurent bientôt une décharge qui les détrompa. Exaspérés de cette supercherie, ils s'élancèrent à la baïonnette sur ce corps russe et le taillèrent en pièces.
Ce combat opiniâtre dura jusqu'à onze heures du soir. Les Français restèrent maîtres du champ de bataille, après avoir tué ou blessé 10,000 hommes, et après s'être emparés de 1,800 prisonniers, de 12 canons et d'une centaine de voitures de bagages. La division **VANDAMME**, qui n'avait donné qu'au dernier moment, eut des pertes insignifiantes.

Marche sur Austerlitz. — **NAPOLÉON** rejoignit **MURAT** le 17, et porta son quartier général à Znaïm, où les Russes, dans leur retraite, avaient abandonné un grand nombre de blessés et de malades. On trouva dans cette ville des magasins remplis de farines et de fourrages. La 2e division bivouaqua en arrière de Znaïm le 17. Le lendemain, elle se dirigea sur Joslowitz, en passant par Rosenbruck, sur la rive de la Thaya, et cantonna à Gross-Thaya, Erdberg, Klein-Olkowitz et Joslowitz. Le 19, elle passa la Znaïm, et ne parvint à Tracht que dans la nuit, vers deux heures du matin.
Le 20, la 2e division marcha sur Austerlitz et arriva à Tieshan. Le maréchal **SOULT** écrivit, ce même jour, au maréchal **BERTHIER**, major général, ministre de la guerre « L'infanterie est si fatiguée, que je ne puis exiger d'elle, aujourd'hui, une plus forte marche. » Il adressa aussi au général **VANDAMME** une lettre pour lui recommander de diminuer le nombre des traînards par tous les moyens en son pouvoir : « Je m'assure tous les jours par moi-même de l'état de la troupe, et j'ai remarqué que les longues marches qu'elle a faites lui ont mérité quelques jours de repos ; mais, pénétré de l'importance des mouvements que Sa Majesté ordonne pour éloigner ses ennemis du théâtre de ses victoires, et procurer de bons cantonnements à son armée, je l'ai assurée que tous ses généraux, ses officiers et ses soldats supportaient avec la même intrépidité qu'ils déploient devant l'ennemi les fatigues des marches qu'ils sont encore dans le cas de soutenir. Le bon esprit qui anime votre division m'est trop bien connu pour que j'aie craint de me tromper aujourd'hui ; cependant j'ai remarqué avec peine qu'une infinité de traînards étaient à la suite de votre gauche. Quoique la fatigue et le manque de souliers en soient le prétexte, je ne doute pas que les chefs éviteraient cet inconvénient si le mouvement était ralenti sans l'arrêter, afin de mettre les militaires dans le cas de

joindre et de suivre. Je désire que vous donniez des ordres en conséquence, et que vous prescriviez aux chefs de marcher à la gauche de leurs corps respectifs, à moins qu'ils ne soient en présence de l'ennemi et par conséquent obligés de se tenir à la tête. »
Le 21 novembre, le quartier général du 4e corps fut placé à Austerlitz. La 2e division se concentra entre Butschowitz et Austerlitz, en se gardant militairement. Elle occupa les villages de Butschowitz, Arzizanowitz, Hodiegitz, Marhofen, Herspitz et Stanitz, où fut placé son quartier général. Elle demeura immobile dans ces positions pendant sept jours, s'arrêtant enfin après une marche presque ininterrompue de trois mois.
Le 28e de ligne resta à Butschowitz. Ses deux bataillons comptaient, le 22, 59 officiers et 1,540 sous-officiers et soldats. La 2e brigade, à laquelle il appartenait, était passée sous le commandement du général **CANDRAS**.
Le 28, l'armée austro-russe s'avança sur plusieurs colonnes. Les avant postes de Wischau ayant été attaqués vers midi, la 2e division abandonna ses cantonnements et prit position sur les hauteurs, en arrière d'Austerlitz, la gauche appuyée à la route de Brünn.

Préparatifs de la bataille. — L'armée alliée marchait avec beaucoup de précaution, parce qu'elle ignorait la position des Français. Ne rencontrant aucune résistance, l'avant-garde russe, commandée par **BAGRATION**, poussa plus avant. **NAPOLÉON** avait prévu cette attaque et fait choix d'un terrain sur lequel il espérait pouvoir combattre avec avantage les forces nombreuses qu'il supposait devant lui. Il fit reculer son armée, qui occupa les villages de Monitz, Telnitz, Sokolnitz, Kobelnitz et Schlapanitz ; les avant-postes couronnèrent les hauteurs d'Augezd, de Pratzen, de Girzikowitz et de Kruch.
Le 29, la 2e division du 4e corps se mit en position un peu en arrière et au sud de Schlapanitz. Le lendemain, elle traversa ce village et s'établit en avant, la gauche au Santon.
Les troupes du 4e corps étaient placées, le 1er décembre, de la façon suivante les divisions des généraux **VANDAMME** et **SAINT-HILAIRE** formaient deux lignes sur le plateau en avant de Schlapanitz, couvrant les débouchés de Girzikowitz et de Puntowitz; la division du général **LEGRAND** était en position en arrière de Kobelnitz, couvrant ce débouché, et occupant, avec de l'infanterie, les villages de Sokolnitz et de Telnitz.
Dans la soirée, la 2e division reçut l'ordre suivant du maréchal **SOULT** : «La 2e division devra avoir passé le défilé qui est en avant du front du 24e d'infanterie légère, et être formée avant le jour ; une brigade en bataille et l'autre en colonne par bataillon, en 2e ligne, dans la direction des intervalles des bataillons de 1re ligne, en tête du village de Girzikowitz, où la division attendra de nouveaux ordres pour se porter en avant. L'infanterie légère se tiendra à cent pas en avant des deux brigades de ligne. L'artillerie devra également avoir passé le défilé avant le jour, et vous la tiendrez à la tête des brigades, prête à faire feu.
« Le mouvement se fera dans le plus grand ordre et dans le plus grand silence ; la troupe ne fera point de feu quand elle sera rendue à la position qui lui est indiquée. »
NAPOLÉON, qui avait soin de toujours relever le moral de ses soldats par des explications sur ce qu'il attendait d'eux et par des encouragements, adressa, le même soir, une proclamation à l'armée. Il ordonna « que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs[1]. »
Lorsque la nuit fut venue, l'empereur voulut se rendre compte de l'effet produit par sa proclamation. A huit heures du soir, il parcourut sans bruit, sans escorte, les bivouacs de la 2e division, qui étaient plongés dans l'obscurité, le maréchal **SOULT** ayant défendu de faire des feux. **NAPOLÉON** fut

1 C'est l'ordre que donnait toujours Roger Valhubert à la 28e demi-brigade. Devenu général de brigade, il fut blessé mortellement à Austerlitz ; et quand les soldats, dont il était adoré, se précipitèrent pour lui porter secours, il fit tous ses efforts pour les empêcher de quitter leurs rangs et de s'occuper de lui, donnant le premier l'exemple de l'obéissance.

bientôt reconnu et acclamé. Sa présence rappelant l'anniversaire de son couronnement, quelques hommes imaginèrent de prendre la paille sur laquelle ils étaient étendus, pour en faire des torches allumées au bout d'une perche ou de leur fusil. En un instant, tous les soldats de la 2e division furent debout et improvisèrent une illumination. Un vieux grenadier s'approcha de **NAPOLÉON**, et, faisant allusion à un passage de la proclamation, lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets, au nom de mes camarades, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »
L'enthousiasme des troupes de la 2e division gagna toute la ligne, et bientôt l'armée entière suivit leur exemple.

Bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805). — Le 2 décembre, à deux heures du matin, l'ennemi attaqua Telnitz, mais fut repoussé. Les mouvements que les coalisés opéraient sur leur gauche fit penser à l'empereur que le changement de front qu'ils venaient d'opérer avait pour but de déborder l'aile droite de son armée et qu'au jour ils y porteraient leur principale attaque. Il fut ordonné au maréchal **SOULT** de placer les divisions du 4e corps de manière qu'au premier ordre elles pussent marcher à l'ennemi, et, à cet effet, de les établir en avant des défilés. Ces dispositions préparatoires s'exécutèrent pendant la nuit. La division **LEGRAND** (3e) fut chargée de la défense des villages de Telnitz et de Sokolnitz avec une brigade, et le restant se forma sur deux lignes, en colonne d'attaque, en avant du village de Sokolnitz. La 1re division se forma sur trois lignes, aussi en colonne d'attaque, devant le village de Puntowitz. La 2e division fut formée dans le même ordre en avant de Girzikowitz, A cinq heures du matin, elle passa le défilé et s'établit en avant, en colonne par brigade, ayant le village à gauche et la 1re division à une portée de canon sur sa droite.
« Le 11 frimaire, le jour parut enfin. Le soleil se leva radieux, et cet anniversaire du couronnement de l'empereur, où allait se passer un des plus beaux faits d'armes du siècle, fut une des plus belles journées de l'automne[1]. » L'empereur monta à cheval et parcourut rapidement une grande partie du front de bataille, stimulant le courage de tous par quelques paroles flatteuses. En passant devant le 28e, il remarqua ce corps « composé de beaux hommes », suivant le mot du ministre de la guerre. Il se rappela que beaucoup de conscrits du régiment venaient du Calvados et de la Seine-Inférieure ; il s'écria « J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui ? » Ils se distinguèrent en effet, et l'empereur ne l'oublia pas.
A la pointe du jour, l'ennemi commença son attaque par Telnitz, où l'on envoya des renforts. Ce village fut défendu avec acharnement toute la journée. C'était la gauche de l'ennemi qui attaquait Telnitz. Son centre, ayant environ 15,000 hommes, 2,000 chevaux et 70 pièces de canon, était formé sur trois lignes en arrière de Pratzen et relié à son aile gauche par les hauteurs d'Augezd. Mais il y avait un intervalle entre son centre et son aile droite, qui était maintenue par notre cavalerie et les troupes de notre aile gauche. Par suite de dispositions inhabiles, le centre de l'armée alliée, dont le sort de la bataille dépendait, était bien plus faible que les deux ailes. La réserve, qui aurait dû le soutenir, se trouvait elle-même engagée en première ligne.
A huit heures du matin, **SOULT** reçut l'ordre d'attaquer. Les 1re et 2e divisions furent aussitôt portées en avant sur trois lignes deux lignes de bataille et une d'infanterie légère. « Il leur fut recommandé de garder cette disposition et de conserver les bataillons en colonne par division, à distance de peloton, afin qu'en toutes circonstances ils fussent en mesure de former le carré pour s'opposer à la cavalerie et aussi pour que leurs mouvements pussent s'opérer avec plus de rapidité. Cet ordre se maintint tant que l'engagement dura ; et si quelques bataillons se déployèrent, ce ne fut que lorsqu'il

1 Bulletin de la Grande Armée.

fallut opposer un front plus étendu à l'ennemi ; mais l'attaque fut si vive, qu'on se trouva rarement dans ce cas ; les lignes étaient successivement enfoncées et mises en déroute[1]. » (Rapport du maréchal Soult.)

La 1re division attaqua la première, se dirigea vers le sud du village de Pratzen et eut affaire aux Autrichiens de **KOLLOWRATH**. La 2e division, **VANDAMME**, arriva presque aussitôt à la gauche de la 1re division, et heurta l'infanterie russe de **MILORADOWITCH**. « Elle attaqua immédiatement l'ennemi, dont la contenance eût pu intimider des troupes moins déterminées, mais la foudre n'est pas plus prompte que l'élan qu'eut en ce moment la 2e division.» (SOULT.) La première ligne russe fut enfoncée et ses canons enlevés. A une portée de fusil, il y en avait une seconde, soutenue par de la cavalerie. Elle eut le mème sort. Enfin, une troisième ligne, composée de Russes et d'Autrichiens, se présenta sur le flanc gauche de la 2e division, et, par ses mouvements, annonça l'intention de la déborder.

Le mamelon du Stari Winobradi, qui domine toute la plaine, était occupé par deux régiments russes et favorisait beaucoup les alliés en masquant en partie leurs dispositions. La brigade **SCHINER** fut envoyée pour l'enlever, et elle eut bientôt chassé les Russes et pris leur artillerie.

Il n'était que dix heures, et déjà l'armée russe se trouvait gravement compromise. Son centre était séparé de sa gauche, devenue étrangère à l'action générale. **KUTUSOFF** comprit qu'il lui fallait à tout prix reprendre le plateau de Pratzen. Quoique blessé, il se jeta au milieu de ses colonnes en désordre et chercha à les rallier, avec l'aide de **MILORADOWITCH** et **KOLLOWRATH**. L'empereur **Alexandre** accourut lui-même et fit avancer sa garde. **KUTUSOFF**, étant parvenu à reformer ses troupes sous la protection de sa réserve et de 40 pièces d'artillerie, fit un suprême effort pour reprendre le plateau de Pratzen. La division **SAINT-HILAIRE** refoula victorieusement cet assaut au sud de Pratzen.

A gauche de la 1re division, le général **VANDAMME** prit rapidement ses dispositions contre la nouvelle ligne ennemie, soutenue par 2,000 chevaux, qui se présentait à son tour devant le front de la 2e division. La brigade **FEREY** fut envoyée en avant, et le 28e de ligne se plaça derrière les brigades **SCHINER** et **FEREY** pour les soutenir.

La 2e division, formant l'équerre, maintenait, par sa gauche, la gauche de l'aile droite de l'armée ennemie, dont quelques bataillons venaient d'être entamés, et, par sa droite, achevait, de concert avec la brigade de gauche de la 1re division, d'enfoncer tout le centre des Austro-Russes et rejetait tous leurs bataillons épars et dispersés au delà d'Hosteriadek et dans les prairies marécageuses de Krzenowitz et d'Augezd.

Après que la brigade **FEREY** eut refoulé l'ennemi à la baïonnette, il fut prescrit au général **VANDAMME** d'exécuter un changement de direction à droite avec toutes ses troupes pour se porter, par les hauteurs d'Augezd et le village de ce nom, sur le flanc droit et les derrières de l'aile gauche de l'armée alliée. La 2e division opéra ce changement de direction, et vint prendre position à gauche de la 1re, au revers des hauteurs d'Augezd.

En s'établissant, le général **VANDAMME** reçut l'ordre de porter un bataillon du 28e de ligne en arrière du village d'Augezd pour intercepter la route qui mène à Klein-Hostériadek et poursuivre un

1 Berthier avait écrit à Soult, de Brünn, le 26 novembre: «L'empereur me charge de vous communiquer, monsieur le maréchal, ses idées sur l'ordre de bataille qu'il faut prendre vis-à-vis des Russes. Cet ordre de bataille devra, autant que faire se pourra, être pris de la manière suivante : Chaque brigade, son premier régiment en bataille ; le 2e régiment en colonne serrée par division, le 1er bataillon à la droite et en arrière du 1er bataillon du 1er régiment, le 2e bataillon à gauche et en arrière du 2e bataillon ; l'artillerie dans l'intervalle des 2 bataillons qui sont en bataille, et quelques pièces à droite et à gauche. Si la division a un cinquième régiment, il devra être en réserve, 100 pas en arrière ; un escadron, ou au moins une division de cavalerie derrière chaque brigade pour pouvoir passer par les intervalles, poursuivre l'ennemi, s'il était rompu, et faire face aux Cosaques,»

fort parti d'infanterie ennemie, qui se sauvait par les marais entre ces deux villages. Ce bataillon remplit sa mission avec un plein succès. Il fut ensuite ramené sur Augezd pour empêcher que rien ne pénétrât par cet intervalle laissé libre, puis il rejoignit la 2e division.

Ainsi, toute l'aile gauche ennemie, avec ce qui restait du centre, se trouva enfermée dans la plaine, d'Augezd à Sokolnitz, et dans les défilés de Telnitz, ayant à dos les étangs de Satczan et pour toute retraite une digue assez étroite entre les étangs, conduisant des hauteurs de Moenitz à Satczan. Sa position devenait de plus en plus critique. Une ligne de 6,000 hommes d'infanterie, qui couvrait une partie du parc d'artillerie, était restée dans les vignes au bas des hauteurs d'Augezd. Elle voulut essayer une charge contre la 1re division. La 2e division arriva à ce moment. La brigade **FEREY** mit cette contre-attaque en déroute, avec l'aide de la brigade de gauche de la 1re division. L'ennemi se jeta alors avec précipitation sur les troupes qui étaient à Sokolnitz, et il y fut écrasé par la 3e division et une partie de la 1re.

A ce moment, toutes les fractions détachées de la 2e division se rallièrent à la chapelle, et le général **VANDAMME** envoya toutes ses troupes en avant d'Augezd.

L'ennemi avait mis en batterie le reste de son artillerie, fait avancer sa cavalerie et ses derniers corps d'infanterie pour s'opposer au mouvement de la 2e division. Il avait réuni ainsi 12,000 hommes environ pour tenter un dernier effort. Pendant une heure, il exécuta un feu violent qui aurait pu causer des pertes considérables à la division au moment où elle s'approchait. Mais, pressé à sa gauche du côté du débouché de Telnitz, où les 3e et 1re divisions commençaient déjà à paraître, et menacé par le débouché d'Augezd, le long des étangs vers lesquels la 2e division se dirigeait, il fut contraint de s'enfuir. Des canonniers, avec 38 pièces de canon et beaucoup de caissons, ainsi que 2 ou 3,000 hommes d'infanterie, avec un grand nombre de cavaliers, voulurent s'échapper en passant par l'extrémité des étangs glacés, afin d'atteindre Satczan. A moitié chemin, la glace, qui avait résisté jusque-là, se rompit, et une partie de ce qui s'était engagé de ce côté s'engloutit. Le restant, affolé, pressé par la 2e division, qui avait débouché d'Augezd, chercha encore à se sauver en traversant le premier étang de Moenitz. La glace ne résista pas mieux, et presque tous les hommes et tous les chevaux y périrent. La 2e division s'empara de tout le parc d'artillerie.

Le 4e corps obtint des résultats inespérés et décida la victoire. Les alliés eurent plus de 40,000 hommes hors de combat ; 18,000 Russes et 600 Autrichiens furent tués dans le combat ou noyés. L'armée française perdit 71 officiers tués et 388 blessés ; 1,222 soldats tués et 6,607 blessés. Sur ce nombre, le 4e corps eut 570 tués et 3,759 blessés. C'est donc lui qui supporta les plus fortes pertes. Le 28e de ligne eut 9 soldats tués, 2 officiers et 72 soldats blessés, dont 5 moururent des suites de leurs blessures. Les officiers blessés étaient les capitaines **BRAGAIRAT** et **BRUGES**, dit **Beauvais**. Ce dernier ne survécut pas à ses blessures.

Le régiment ne subit pas beaucoup de pertes, mais il n'en joua pas moins un rôle actif et brillant, comme on l'a vu. Bien des militaires furent cités pour leur bravoure. Le maréchal **SOULT** signala dans son rapport, comme « digne des grâces » de l'empereur, le colonel **EDIGHOFFEN**, qui fut nommé général l'année suivante. L'adjudant **GAILLARD** fit prisonniers un officier et un soldat russes. Le capitaine **OZENNE**, qui était un des plus vieux capitaines du régiment et qui avait supporté toutes les fatigues avec une énergie extraordinaire, se signala dans les attaques, où il montra beaucoup d'impétuosité. Le capitaine **CLUNET** chargea, avec sa compagnie, l'infanterie qui gardait le parc ; il fit une centaine de prisonniers et s'empara de plusieurs canons et caissons.

Le maréchal **SOULT** reconnut la belle conduite de ses troupes : « Il n'est pas de régiment qui, dans la journée, n'ait fourni au moins trois charges ; il n'est pas de bataillon qui n'ait pris des drapeaux ou des batteries, et il n'est pas de soldats qui aient hésité un seul instant. Les blessés restaient sur place ou allaient seuls au-devant de l'ambulance. Cela ne s'était peut-être jamais vu. » Au 28e, cela s'était déjà vu, sous le commandement **de VALHUBERT.**

Enfin, **NAPOLÉON** reconnut la belle conduite des soldats du régiment dans le 31e bulletin de la Grande Armée. En passant devant le 28e de ligne, l'empereur avait dit « J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui. » Le bulletin, rappelant ces paroles, ajouta, après Austerlitz : *Ils ont tenu parole ; les Normands se sont distingués.*

Après la bataille. — Après la bataille, les 3 divisions du 4e corps s'établirent, la droite à Moenitz, la gauche à Sokolnitz. Parlant des Russes engloutis dans les étangs, le maréchal **SOULT** écrivait :
« On en entend encore qui poussent des cris épouvantables, et auxquels on ne peut porter aucun secours. » Il fallut plus de trois jours pour transporter les blessés de l'ennemi. Quant à ceux de l'armée française, qui étaient beaucoup moins nombreux, ils furent tous pansés avant la nuit. Dès le lendemain, la brigade **SCHINER** et 3 autres bataillons furent envoyés à la poursuite de l'ennemi. Le reste du 4e corps ne bougea pas. La 2e division demeura à gauche de la digue qui sépare les deux étangs, et son quartier général fut placé à Telnitz. On passa la journée du 3 à ramasser de nouveaux prisonniers, des blessés, et à recueillir les bagages. « Les Russes, en combattant, ont l'habitude de mettre leurs havre-sacs bas. Comme toute l'armée russe a été mise en déroute, nos soldats ont pris tous des havre-sacs. On a pris aussi une grande partie de ses bagages, et les soldats y ont trouvé beaucoup d'argent. » (32e bulletin.)
« Les vainqueurs trouvèrent dans leurs dépouilles, le lendemain de la bataille, un butin immense, ainsi que beaucoup d'argent. Parmi les voitures d'équipage qui furent également enlevées, il se trouva une caisse de régiment renfermant à peu près 2,000 roubles. Il fut ordonné que cette somme serait versée à la caisse du payeur général pour servir aux frais de la colonne napoléonne, que le 4e corps d'armée a obtenu la permission d'ériger à Sa Majesté sur la côte de Boulogne. » (SOULT.)
Le 4, la 2e division se dirigea vers Nassedlowitz. On l'arrêta au moment où sa tête de colonne allait y arriver. Une entrevue eut lieu entre **NAPOLÉON 1er** et **FRANÇOIS II**, empereur d'Autriche, au moulin de Spalen. Le général **VANDAMME** y assista. Une suspension d'armes fut convenue. Le lendemain, la division cantonna dans quatre villages, aux environs de Butschowitz. L'armistice fut signé le 5. La paix devant être bientôt conclue, les troupes commencèrent leur mouvement rétrograde pour rentrer en France.

Marche sur Vienne. — La 2e division se rendit le 6 à Tieshan ; le 7, à Unter-Wistternitz ; le 8, à Warterskirchen ; le 9, à Pellendorf, et le 10, à Sussenbrünn, où elle demeura jusqu'au 23.
Le 28e de ligne avait, le 7, 60 officiers et 1,449 hommes de troupe présents. Il y avait, aux hôpitaux, 217 hommes, dont 2 officiers. Le 16, le régiment reçut un renfort de 89 hommes envoyés par le 3e bataillon.
Le 23, la 2e division fut envoyée en garnison à Vienne. Elle y resta jusqu'au 12 janvier 1806. Le 25 décembre, **NAPOLÉON** passa la revue de la division, et le chef d'état-major général **BERTHIER** adressa l'ordre du jour suivant à **SOULT** :
« Mardi, Sa Majesté a passé la revue de la division Vandamme. L'empereur charge le maréchal Soult de faire connaître qu'il a été satisfait de cette division, et de revoir, après la bataille d'Austerlitz, en si bon état et si nombreux, les bataillons qui ont acquis tant de gloire et qui ont tant contribué au succès de cette journée. »

Événements en 1806. — Le traité de Presbourg ayant été signé et les ratifications ayant été échangées, la ville de Vienne fut évacuée, et le 4e corps commença son mouvement pour sortir des provinces d'Autriche. La 2e division partit le 12 janvier pour rentrer en France, et passa par Saint-Poelten, Moelk et Steyer, où elle séjourna un mois. Elle s'arrêta, en dernier lieu, à Landshut, où le 28e fut cantonné le 10 mars. L'effectif total du corps, au 1er mars, était de 2,149 hommes. Les deux

bataillons de guerre comptaient 61 officiers et 1,686 hommes de troupe présents. Il y avait, aux hôpitaux, 385 hommes, dont 1 officier.

Tant que les troupes restèrent en Autriche, elles furent nourries par les populations. Le maréchal **SOULT** ordonna que les soldats recevraient de l'habitant chez lequel ils étaient logés du bouillon pour tremper leur soupe, une demi-livre de viande, des légumes secs ou verts, un pot de bière ou une demi-bouteille de vin et une livre et demie de bon pain. Les officiers étaient nourris de la même façon. Ils n'auraient pu l'être à leurs frais, car ils étaient sans argent. **SOULT** écrivait au ministre de la guerre le 12 mars :

« Vous êtes instruit que, depuis le 1er janvier, il n'y a pas eu d'appointements de payés, et que les officiers généraux et autres seraient extrêmement embarrassés s'ils étaient obligés d'acquitter exactement tout ce qui est fourni pour leur table. »

Le ministre de la guerre ordonna qu'il ne serait rien exigé de l'habitant, pour la nourriture, en Bavière[1].

Pendant ce retour, des militaires isolés furent assassinés par les populations de l'Autriche. Les autorités locales se gardaient bien de rechercher les coupables, et, quand on les leur livrait, ils n'étaient pas punis. Au mois de février, un soldat du 28e, cantonné dans un village, près de Steyer, fut grièvement blessé par un coup de feu, pendant qu'il se promenait seul. Le coupable fut arrêté et mis entre les mains de la justice.

« J'étais bien persuadé qu'après notre départ de l'Autriche, on ne poursuivrait pas cette affaire avec tout l'intérêt que l'administration autrichienne avait promis d'y mettre ; mais j'étais loin de penser que le jugement qui interviendrait déchargerait de toute suspicion le prévenu, ainsi que le tribunal de Steyer a osé faire.

« Je viens de recevoir ce jugement extraordinaire, et je m'empresse de vous l'adresser. Vous resterez persuadé que, près le gouvernement et les administrations autrichiennes, on ne peut obtenir justice que lorsqu'ils ont quelque chose à craindre, ou qu'on est à portée d'exercer une grande influence. » (Soult au ministre de la guerre.)

L'exécution du traité de Presbourg n'ayant pas lieu de la part de l'Autriche, qui ne se décidait pas à la reddition des bouches du Cattaro, la forteresse de Braunau ne fut point évacuée, et la Grande Armée continua à occuper la Bavière, la Franconie, la Souabe, etc.

Le général **VANDAMME**, malade, partit en congé dans les premiers jours d'août, et fut remplacé par le général **LEVAL**. Par ordre du maréchal **SOULT**, la 2e division ne laissa, à partir du mois d'avril, que 4 compagnies à Landshut, et envoya le reste des troupes dans les cantonnements environnants, afin qu'elles fussent très à l'aise. Indépendamment de l'arrondissement de Freysing, qu'elle occupait déjà, la division s'étendit jusqu'à Erding. Le 4e corps était cantonné tout entier en Bavière, occupant la ligne de l'Inn, depuis les frontières du Tyrol jusqu'à Passau, ainsi que les frontières de la Bohème.

Le maréchal **SOULT** donna des ordres pour que tous les effets en usage fussent bons. Par une circulaire du 14 septembre, il recommanda aux chefs de corps de s'assurer si tous les hommes

1 Le 2 mai 1806, l'empereur écrit à Berthier que le corps de Soult étant seul sur le territoire bavarois, il peut étendre ses cantonnements. « Si vous avez de l'argent à votre disposition, faites solder aux officiers le mois de janvier. Si vous n'en avez pas, donnez l'ordre au payeur général qui est à Strasbourg de faire verser dans la caisse des quartiers-maîtres et payeurs les fonds nécessaires pour payer le mois de janvier aux officiers. Je pense que les soldats n'ont besoin de rien ; si vous en jugez autrement, faites aussi payer un mois aux soldats. Enfin, tout argent que vous voudrez donner aux soldats, je ne m'y oppose pas ; mais je désirerais, si cela n'est pas prouvé nécessaire, que vous ne donniez rien aux soldats, parce qu'il sera beaucoup plus doux pour eux de recevoir double paye pendant un an. » Le 10 juillet 1806, l'empereur disait encore à ce sujet : « Je vous autorise à faire payer six semaines de solde aux troupes et deux mois aux officiers, de manière que cela complétera 2 mois aux soldats et 3 mois aux officiers. »

avaient leurs chaussures en parfait état, et s'ils possédaient deux paires dans le sac, indépendamment de l'approvisionnement de réserve que les colonels devaient avoir à leur suite. « Cet objet est d'une si grande importance, que je ne puis trop vous le recommander. » La Grande Armée allait avoir, en effet, à exécuter des marches de plus en plus rapides, de plus en plus pénibles.
Le 24 septembre, le maréchal prévint les régiments d'être prêts à marcher au premier ordre et d'acheter les effets de campement indispensables qui leur manquaient[1]. Enfin, le 25, le général **LEVAL** reçut l'ordre de faire partir, le 28, de leurs cantonnements, ses deux brigades de ligne, et de les diriger sur Amberg par Ratisbonne. La division devait être rendue, le 2 octobre, à Amberg, où se réunissait le 4e corps. La Grande Armée allait de nouveau s'illustrer dans une campagne glorieuse contre la Prusse et la Russie.

CHAPITRE III.

Campagne de 1806-1807

Marches. — Le 27 septembre, le 4e corps leva ses cantonnements. Le 4 octobre, les divisions furent réunies à Amberg. Le 5 et le 6, elles bivouaquèrent sur la frontière du pays de Bayreuth, et, le lendemain, prirent position à Bayreuth même. Le 28e avait à ce moment 1,858 combattants, dont 61 officiers. Il appartenait toujours à la 2e brigade, qui était passée sous les ordres du général **Raymond VIVIÈS**[2].
Le maréchal **SOULT** adressa aux généraux les instructions suivantes :
« Dans la marche qui va se faire, MM. les généraux maintiendront la plus sévère discipline dans leurs troupes ; ils les feront marcher dans le plus grand ordre et empêcheront que, sous quelque prétexte que ce soit, hors pour le service, aucun militaire quitte la colonne.
« Ils feront arrêter, pour être livrés à une commission militaire et fusillés de suite, tout militaire ou individu à la suite de l'armée qui se porterait au moindre excès de pillage, de désordre ou de vexation, et préviendront leur troupe que, quoique l'armée entre dans les Etats prussiens, la guerre n'est cependant pas encore déclarée avec la Prusse, et que le mouvement a principalement pour but d'occuper le pays de Bayreuth, afin de garder la droite de la Grande Armée, et empêcher que les Prussiens ne puissent la tourner. »
Le 8, le 4e corps établit son camp à Münchberg, le long de la grande route de Hof. Le maréchal ordonna qu'il y eût sur pied, toute la nuit, de nombreuses patrouilles et des rondes d'officiers de tout

1 Napoléon à Soult (29 septembre 1806): « La guerre n'est pas encore déclarée, mais elle tient à un fil bien faible.... Mon intention serait que vous puissiez arriver le 5 à Bayreuth avec tout votre corps réuni, ayant 4 jours de pain, et en manœuvre de guerre; et que le 7, vous puissiez arriver à Hof et en déloger l'ennemi. Mais comme je serais à Bamberg, sur le compte que vous m'auriez rendu de la journée du 5, vous recevriez des ordres plus précis pour le 6 et le 7. Par ce plan, vous seriez le premier destiné à entrer dans le pays ennemi. Vous et votre corps d'armée, vous devez voir l'estime que je vous porte. « Prenez pour principe, dans toutes vos formations en bataille, soit que vous vous placiez sur deux ou trois lignes, qu'une même division fasse la droite des deux ou trois lignes, une autre division le centre des deux ou trois ligues, une autre division la gauche des deux ou trois lignes. Vous avez vu à Austerlitz l'avantage de cette formation, parce qu'un général de division est au centre de sa division. »

2 La 2e brigade était composée des 28e et 4e de ligne. La 2e division était toujours sous les ordres du général Leval. Le 10, l'effectif du 28e n'était plus que de 60 officiers et 1,716 hommes de troupe présents ; le 20, de 59 officiers et 1,683 hommes de troupe présents, avec 54 hommes aux hôpitaux.

grade, afin de tenir les postes en alerte, d'obliger tout le monde à faire son devoir et d'éviter toute surprise. Il prescrivit aussi que « tous les officiers de troupe, même les colonels, se tinssent constamment au bivouac avec la troupe, et il invita à lui désigner sans ménagement ceux qui négligeraient de remplir ce devoir, dans l'exercice duquel MM. les généraux et le maréchal commandant en chef lui-même donneront fréquemment l'exemple »
Le 9, le corps partit à six heures du matin et entra à Hof, où l'on trouva des magasins remplis de farine et d'avoine. L'ennemi avait abandonné la ville seulement la veille, en se retirant sur Schleiz et Plauen. Une division fut laissée à Hof, et les deux autres furent mises en position sur les hauteurs de Gros-Zobern.

Le 10, le 4e corps se rendit à Plauen.
Le 11, il prit position en arrière de Weida.
Le 12, il se dirigea sur Géra, où il remplaça le 1er corps.
Le 13, on devait faire séjour. Le maréchal avait ordonné qu'on en profitât pour remettre en état les armes de la troupe et rallier les traînards restés sur la route. Il avait remarqué que les marches étaient entravées par les nombreux équipages des régiments. Il ordonna aux généraux de réformer les voitures de transport qui leur paraîtraient inutiles. « Cette disposition doit être exécutée avec beaucoup de rigueur, afin de diminuer les obstacles et embarras qui, pendant la marche, nuisent au mouvement des colonnes. » Les événements de la journée prouvèrent que ces prescriptions étaient utiles, urgentes[1].
De Géra, **NAPOLÉON** s'était rendu à léna le 13, et avait reconnu les positions de l'ennemi. Des ordres furent expédiés aussitôt, par le chef d'état-major général **BERTHIER**, aux différents corps d'armée pour la bataille du lendemain.
Les troupes du 4e corps pensaient se reposer, lorsqu'à midi la générale fut battue à Gèra. Le maréchal **SOULT** se dirigea sur Iéna, avec la cavalerie et la division du général **SAINT-HILAIRE,** en suivant le mouvement de la garde impériale. Il adressa l'ordre suivant aux généraux **LEVAL** et **LEGRAND**, qui commandaient les deux autres divisions : « Les généraux Leval et Legrand sont prévenus qu'une partie du corps d'armée se met en marche pour se diriger sur Iéna, où moi-même je vais me rendre ; ils auront ordre de tenir leurs divisions prêtes à marcher à toute heure de la nuit que l'ordre leur parviendra. Il est vraisemblable que, vers une heure ou deux heures du matin, elles devront se mettre en mouvement. »
La cavalerie et la division du général **SAINT-HILAIRE** n'arrivèrent qu'à minuit à Iéna, parce que la route, qui était très mauvaise, fut en outre encombrée par une multitude de voitures et par des troupes qui obstruèrent le passage.
Les divisions des généraux **LEVAL** et **LEGRAND** reçurent bientôt l'ordre de partir, et se mirent aussi en mouvement. Elles furent contraintes de s'arrêter pendant la nuit à Weissenbrunn et Kloster-Lausnitz pour laisser dégager le débouché qui était encombré. Avant le jour, elles purent enfin continuer leur route et se portèrent également sur Iéna. Leur marche fut très lente et très difficile.

Bataille d'léna (14 octobre 1806.) — Le 14, la division **SAINT-HILAIRE** s'était mise en marche avant la fin de la nuit pour attaquer l'aile gauche ennemie, établie devant Closewitz et dans le bois

1 Déjà, pendant la campagne de 1805, Soult avait défendu aux vivandiers des régiments d'avoir des voitures attelées, et n'avait autorisé « qu'un cheval de bât pour chaque cantinière ». Il avait fait prendre toutes les voitures d'équipages et de vivandiers qui pouvaient être utilisées pour le service de l'administration ou de l'artillerie des corps d'armée, ordonnant qu'il ne serait conservé près des divisions que des voitures d'ambulance. Il ne voulait plus de voitures à la suite des régiments pour les blessés et les malades, qui devaient être envoyés aux ambulances marchant à la suite des divisions. (Ordre du 19 octobre 1805.)

situé à gauche de ce village. Le général **SAINT-HILAIRE** fut dirigé sur Closewitz par les chemins qui passaient à l'est du plateau occupé par le corps de **LANNES**.
Les divisions **LEVAL** et **LEGRAND** n'arrivaient pas. Il leur fut envoyé des ordres pressants pour hâter leur marche. Mais, malgré tous leurs efforts, elles ne purent rejoindre que vers midi, et ne prirent aucune part à la bataille.

Poursuite de l'ennemi. — Le 15 au matin, le 4e corps se dirigea sur Buttelstedt. Pendant la nuit, le maréchal **SOULT** fut instruit qu'une colonne ennemie, où se trouvait le roi de Prusse, était à Gross-Sommern, que les troupes la composant étaient exténuées, et qu'elle était encombrée de bagages, qui retardaient sa retraite sur Magdebourg. Il envoya aussitôt le général **MARGARON**, avec ses 3 régiments de cavalerie, pour se porter sur les derrières de cette colonne, la forcer à prendre position et à se défendre. En même temps, le 4e corps exécuta une marche rapide, dès la pointe du jour. Mais l'avant-garde ne put arriver à Gross-Sommern qu'au moment où les Prussiens en sortaient. On put encore leur enlever beaucoup de caissons et de bagages. Sur le faux bruit d'un armistice, la marche fut un instant suspendue ; mais le maréchal **SOULT** donna l'ordre de pousser en avant avec plus d'activité. A trois heures, notre cavalerie atteignit l'ennemi devant Greussen. Surpris, le général **KALKREUTH** demanda à parlementer. Le maréchal **SOULT** ayant fait des propositions qui furent rejetées, à quatre heures il donna l'ordre d'attaquer, après avoir été rejoint par la division **LEGRAND**. On fit 300 prisonniers et on s'empara encore de beaucoup d'équipages, après avoir emporté la ville. La colonne prussienne ne parvint à s'échapper que grâce à la nuit qui protégea sa fuite.
Le 17, on continua la poursuite, et le corps partit avant le jour, se dirigeant sur Nordhausen par Sondershausen. La veille, le maréchal avait donné les instructions suivantes :
« Dans la marche, MM. les généraux auront soin d'éviter autant que possible les défilés, en tournant pour cet effet les villages, et ils feront marcher les troupes en colonne, même sur plusieurs colonnes si cela se peut, pour diminuer la profondeur et ainsi donner aux divisions de gauche le temps d'arriver. La marche d'aujourd'hui sera peut-être longue, car il s'agit de joindre l'ennemi et de tâcher de le détruire. » A deux lieues en avant de Nordhausen, on rencontra de nouveau l'ennemi formé sur plusieurs lignes dans la plaine ; sa réserve était placée sur les hauteurs en arrière de la ville. La cavalerie et la division **LEGRAND** l'eurent bientôt culbuté ; elles prirent 300 hommes et 3 pièces de canon. La nuit sauva encore les fuyards.
On trouva à Nordhausen des magasins considérables, une centaine de Français prisonniers blessés et beaucoup de bagages. On s'empara d'une caisse d'argent appartenant au roi de Prusse.
Le 18, pendant qu'il faisait encore nuit, le 4e corps se dirigea, en trois colonnes, sur Quedlinbourg et Halberstadt. Ces colonnes s'arrêtèrent, celle de gauche (2e division) à Benneckenstein, celle du centre à Hasselfeld, celle de droite en avant de Güntersberg. L'avant-garde de la 2e division poussa jusqu'à Konigskrug et prit un demi-bataillon de la garde du roi de Prusse avec beaucoup de bagages.

Le 19, on arriva en avant d'Halberstadt, et on s'empara encore de 2 autres compagnies de la garde du roi avec des bagages.
Le 20, le 4e corps se rendit à Hadmersleben, en suivant la grande route de Magdebourg. La 2e division passa par Groningue.
Le 21, les troupes prirent position en arrière de Klein et Gross-Ottersleben et en avant de Gross-Wanzleben. Depuis leur départ, en six jours, elles avaient déjà ramassé plus de 1,500 traînards, égarés ou déserteurs, indépendamment des prisonniers de chaque combat. Elles avaient pris, en outre, plus de 30 pièces de canon et quantité de caissons et de bagages.

Malheureusement, dans cette marche rapide et pénible, l'indiscipline commença à se manifester. Mais le maréchal **SOULT** y porta vite remède par des mesures brutales, mais nécessaires :
« Le maréchal commandant en chef éprouve la plus vive peine d'être obligé à prendre des mesures de rigueur, pour arrêter les funestes effets de l'indiscipline dans le corps d'armée ; mais le mal est si grand, que le remède ne saurait être trop prompt ni trop violent. Les traces du corps d'armée sont marquées par l'incendie, la dévastation, et par des crimes atroces qu'on a peine à concevoir. La voix des chefs est méconnue, la vie des officiers est souvent compromise, et, pour comble de malheur, les ressources en subsistances que le pays offrait sont détruites du moment que les troupes françaises paraissent. » (Ordre du 21 octobre.)
En conséquence, le maréchal ordonna que tout militaire pillard, ou maraudeur, ou voleur, serait traduit de suite devant une commission militaire. Tout militaire arrêté dans un village avec des torches ou une chandelle allumée à la main, devait être considéré comme incendiaire et également livré à la commission militaire. Tous les quatre jours, il serait fait une visite des sacs de l'infanterie. Les militaires ayant des effets pillés ou volés, et de l'argent pris aux habitants, seraient livrés à la commission. Les dispositions étaient applicables aux vivandières, blanchisseuses et domestiques d'officiers, et à toutes les autres personnes à la suite de l'armée.
« Lorsqu'une femme, vivandière ou blanchisseuse, aura pillé ou favorisé le pillage, en recelant des objets volés, sa voiture sera conduite devant le régiment auquel elle appartient, et livrée aux flammes avec tous les effets qui y seront contenus ; ensuite, la vivandière sera habillée de noir, promenée dans les camps et chassée de l'armée. »
« Dans les marches, tout militaire qui s'écartera de la colonne, sans motifs de service, et, lorsque la troupe aura pris position, tout militaire qui ira à la corvée sans être conduit par un homme armé, seront aussi considérés comme pillards et livrés comme tels à la commission militaire. »
«Les jugements de la commission seront sans appel et exécutés à l'instant même devant la troupe assemblée. »
Ces ordres sévères ne restèrent pas lettre morte. Le jour même, 6 soldats, dont 2 du 28e, furent traduits devant la commission et fusillés. La discipline se rétablit comme par enchantement. Le maréchal **SOULT** imposa à ses troupes des fatigues extraordinaires, qu'elles supportèrent sans récrimination, et il put bientôt louer leur excellente conduite et leur dévouement.
Le 22 octobre, le 4e corps arriva devant Magdebourg. Le maréchal **SOULT** somma, sans succès, le général **KLEIST**, gouverneur de la place, de se rendre.
Dans la nuit du 23 au 24, une reconnaissance apprit qu'une colonne de 15,000 hommes environ, sous les ordres du duc **de WEIMAR**, s'était présentée à Helmstedt, et se dirigeait sur Magdebourg pour secourir la place. Le maréchal **SOULT** partit immédiatement avec sa cavalerie et les deux divisions d'infanterie **SAINT-HILAIRE** et **LEVAL**. Ce mouvement s'exécuta avec une remarquable promptitude, et le 24, avant le jour, le duc **de WEIMAR**, se voyant poursuivi, changea de direction, et se porta par Weisserlingen sur Gardelegen.
Le 24, à midi, **SOULT** apprit la retraite de l'ennemi. Ne doutant pas que son intention ne fût de passer l'Elbe à Tangermünde, il manœuvra de suite pour l'y prévenir, ou, tout au moins, pour lui enlever une partie de sa colonne. A cet effet, il dirigea son avant-garde sur Wolmirstedt, et le 25, avant le jour, tout le corps marcha sur Tangermünde. Le maréchal **NEY**, prévenu de ces dispositions, fit relever les troupes du 4e corps, laissées à Magdebourg, pour que le maréchal **SOULT** eut toutes ses forces.
La marche s'exécuta avec une rapidité surprenante. Quoiqu'elle fût de treize lieues, dans un chemin sablonneux passant par de nombreux défilés, les troupes se rendirent à destination sans s'arrêter. Elles arrivèrent à Tangermünde dans la soirée, et enlevèrent aussitôt 50 hussards et 200 hommes d'infanterie.

L'arrière-garde prussienne fut trouvée en position à une demi-lieue en avant de Stendal. Le restant de la colonne avait déjà disparu du côté de Werben et de Sandau pour y passer l'Elbe. L'avant-garde française fut lancée à sa poursuite sans prendre de repos. Elle partit dans la même nuit. Malgré la rapidité de sa marche, elle n'atteignit les Prussiens qu'à la hauteur de Sandau, à l'instant où les dernières fractions passaient l'Elbe. Elle fondit sur ce qui restait encore, et prit 200 hommes avec beaucoup de bagages.

Le 4e corps avait trouvé à Tangermünde des approvisionnements considérables pour sa subsistance. Il se ravitailla, et fit un procès-verbal de ce qui restait. Au moment du départ, cet excédent fut remis aux magistrats du lieu, à charge par eux de le représenter lorsqu'ils en seraient requis.

Les journées du 26 et du 27 furent employées aux préparatifs du passage de l'Elbe. Un pont volant et deux bateaux pontés furent construits. On s'empara d'autres bateaux, qui furent déchargés, pour le transport de l'infanterie.

Le 28, on franchit l'Elbe, et on se dirigea sur Rathenow, où l'on trouva des magasins remplis d'approvisionnements. On fit prisonnier tout un dépôt de troupes prussiennes. Cinq escadrons de cavalerie saxonne mirent bas les armes.

Le 29, le 4e corps prit position à Rhinow ; le 30, il bivouaqua en avant de Wusterhausen. La cavalerie s'avança jusqu'à Wittstock, où elle prit un équipage de pont et 200 hommes. Les prisonniers révélèrent que le duc **de WEIMAR** avait abandonné sa colonne pour rentrer en Saxe, qu'il avait remis le commandement au général **WENNING**, et que les Prussiens s'étaient dirigés sur Rheinsberg. A partir de ce moment, le 4e corps attaqua tous les jours l'ennemi en lui infligeant des pertes.

Ces marches continuelles et rapides furent admirablement supportées par les soldats. Le 28e comptait, le 20, 59 officiers et 1,683 sous-officiers et soldats présents ; il n'avait dans les hôpitaux que 54 hommes ; ce qui est peu, si l'on considère les fatigues qui étaient imposées, car les troupes ne se reposaient pas toujours la nuit, et, quand elles s'arrêtaient, demeuraient au bivouac, soumises à toutes les intempéries.

Le 31, avant le jour, le 4e corps se dirigea sur Zechlin, où il prit position. La cavalerie fut portée par Mirow sur les routes de Strelitz et de Waren, par lesquelles l'ennemi s'était enfui, et elle s'empara de 300 prisonniers.

Le 1er novembre, le corps d'armée partit avant l'aube et se rendit à Waren par Mirow. Il exécuta, ce jour-là, une marche exténuante de plus de douze lieues, dans les sables, sans aucun repos.

La colonne du duc **de WEIMAR**, que poursuivait le 4e corps, avait opéré sa jonction à Waren avec une autre colonne, commandée par le général **BLÜCHER**[1]. Les forces ennemies s'élevaient ainsi à 24,000 hommes environ, dont 6,000 de cavalerie, avec 100 pièces de canon. Un seul corps d'armée aurait lutté avec difficulté contre ces deux colonnes. Heureusement, l'avant-garde du 4e corps fit à cet instant sa jonction avec celle du 1er corps d'armée, sous les ordres du maréchal **BERNADOTTE**. La tête du 1er corps déboucha de la route de Neu-Brandebourg.

1 Après la défaite d'Iéna, 3 colonnes prussiennes s'étaient enfuies du côté de Stettin, où elles avaient ordre de se grouper pour opérer ensuite leur jonction avec l'armée russe qui était en marche. Les habiles manœuvres des généraux français empêchèrent la réalisation de ce plan. La 1re colonne, commandée par le prince de Hohenlohe, forte de 25,000 hommes, poursuivie et bientôt cernée par Murat et Lannes, avait été forcée de capituler le 28 octobre à Prentzlow. La 2e colonne, forte de 9 à 10,000 hommes, commandée par le général Blücher, s'était d'abord maintenue en communication avec le corps du prince de Hohenlohe. Plus tard, elle s'était dirigée de Gransée sur Neu-Strélitz, où elle était parvenue le 30 octobre. De là, Blücher espérait, en traversant le Mecklembourg, gagner le port de Rostock sur la Baltique, et s'y embarquer. Pendant qu'il marchait dans cette direction, il put faire sa jonction avec la 3e colonne prussienne, forte de 13 à 14,000 hommes, que le duc de Saxe-Weimar avait abandonnée.

Les deux avant-gardes s'avancèrent dans la plaine en avant de Jabel et culbutèrent l'ennemi, auquel elles firent 300 prisonniers. A partir de ce moment, le 1er et le 4e corps combinèrent leurs mouvements.
Le 2, les 3 divisions du 4e corps allèrent camper en avant de Plau, le 3 à Crivitz, après avoir encore attaqué les Prussiens et fait de nombreux prisonniers.
Le 4, le 4e corps se dirigea par Plath et Pampow sur Wittenferden. Il poussa ensuite jusqu'à Gross-Erkleinwelsen. Pendant la nuit, les troupes ne purent se reposer, les avant-postes ayant sans cesse des escarmouches avec l'ennemi.
Le lendemain, on repartit avant le jour ; il en était du reste constamment ainsi. Le 4e corps se joignit au 1er à Gadebusch. Les Prussiens battirent en retraite sur Lübeck par deux routes. Les deux corps d'armée se séparèrent pour les poursuivre ; le 1er prit la route de Rehna, le 4e celle de Ratzebourg.
Les divisions du maréchal **SOULT** eurent plusieurs engagements et s'emparèrent de nombreux prisonniers, de plusieurs pièces de canon et des équipages du duc **de BRUNSWICK.** Le soir, elles s'arrêtèrent en arrière de Ratzebourg. L'avant-garde fut portée au delà de cette localité.

Prise de Lübeck et capitulation de Blücher (6 et 7 novembre). — Avant que la nuit fût achevée, le 4e corps se dirigea sur Lübeck en suivant la rive gauche du lac de Ratzebourg. Ce mouvement fut exécuté très vite pour arriver avant que l'ennemi eût rallié complètement ses troupes. A huit heures du matin, la cavalerie rencontra les Prussiens à Streckenitz et les poursuivit jusque sous les murs de Lübeck. L'artillerie légère accourut et obligea l'infanterie à se réfugier dans la ville. A dix heures, le 4e corps tout entier arriva. La division **LEGRAND** attaqua la porte de Mühltor. La division **LEVAL** reçut l'ordre de se charger de l'attaque de gauche, et de passer la Trave au-dessous de son confluent avec la Stecknitz, soit à un gué déjà reconnu, soit en rétablissant un pont que l'ennemi avait détruit ; mais elle n'eut pas besoin d'intervenir. Le 1er corps et la division **LEGRAND** s'emparèrent promptement de la ville[1].
Grâce aux manœuvres et aux marches rapides des corps français, le général **BLÜCHER** se trouva réduit à toute extrémité. Les Prussiens exténués restaient sans pain et sans munitions, n'ayant plus aucun espoir d'échapper à la poursuite de leurs infatigables adversaires qui, après avoir pris Lübeck, continuaient à les enserrer de plus en plus. **BLÜCHER** capitula le 7 près de Schwartau. Toutes ses troupes furent emmenées prisonnières en France. Elles défilèrent devant l'armée victorieuse et furent désarmées. Les officiers seuls conservèrent leur épée. Cette capitulation livra 53 escadrons avec 6,000 cavaliers, 27 bataillons avec 13,000 fantassins, et 30 pièces de canon. Le reste des colonnes prussiennes poursuivies avait été pris ou détruit à Lübeck et dans les nombreux combats qui avaient été livrés précédemment. On s'empara aussi de 59 drapeaux ou étendards. Après ces succès, le maréchal **SOULT** accorda à ses troupes un peu de repos bien mérité. Elles furent installées dans des cantonnements étendus entre Gadebusch, Schwerin, Sternberg, Waren, Bützow, Wismar et Grevesmühlen. Elles restèrent immobiles jusqu'au 15; puis, sur l'ordre du ministre de la guerre, elles partirent pour Berlin, où elles arrivèrent le 21[2].

Revue de l'empereur. — Le 23, le 28e fut passé en revue dans la capitale de la Prusse par l'empereur, qui témoigna sa satisfaction. Il remarqua l'état d'usure des effets et ne tarda pas à faire donner du drap au régiment. Il admit à la retraite 5 capitaines et 2 lieutenants, que leurs infirmités rendaient incapables de supporter plus longtemps les fatigues de ces longues guerres. Il récompensa d'autres

1 Après la prise de Lübeck, il y eut des désordres et des violences que les officiers ne purent réprimer. La ville fut livrée au pillage pendant plusieurs heures.

2 La 2e division se rendit le 15 novembre à Sternberg, le 16 à Lübz et Plau, le 17 à Freienstein et Wittstock, le 18) Alter et Neu Ruppin, le 19 à Frhrbellin, le 20 à Botrow et le 21 à Berlin.

militaires signalés comme très méritants ; 9 sergents-majors furent promus sous-lieutenants ; 7 sous-lieutenants et 5 lieutenants furent aussi nommés au grade supérieur. Le 28e eut alors 60 officiers et 1,557 hommes de troupe présents dans ses deux bataillons de guerre. Il avait aux hôpitaux 2 officiers et 108 sous-officiers et soldats ; de plus, dans les petits dépôts laissés en arrière, 1 officier et 78 hommes de troupe[1].

Suite des opérations. — Le 24 novembre, les divisions du 4e corps s'avancèrent vers l'Oder et la Vistule. La 2e division arriva à Francfort le 25, à Selchow le 28, à Tirschtiegel le 29, à Neustadt le 30, à Buck le 1er décembre, à Dolbrowo, près Posen, le 2, à Kostrzyn et Pudewitz le 3, à Pudewitz et Czarkoki le 4. Elle resta huit jours sans bouger.
L'empereur ayant accordé 500 pièces de drap aux régiments d'infanterie du 4e corps pour faire des capotes, le maréchal **SOULT** prescrivit aux colonels de les faire couper et d'obliger les soldats à les coudre eux-mêmes, « en profitant pour cela de tous les instants de repos qui leur étaient donnés pendant la marche, soit de jour, soit de nuit. » Le froid était venu, et il était en effet urgent que les militaires du corps, qui étaient mal vêtus, eussent des capotes neuves pour être moins éprouvés par les rigueurs de la saison[2]. Jusqu'au 12 décembre, les troupes furent cantonnées, mais, à partir du 13, elles furent presque constamment au bivouac. Les jours où elles bivouaquaient, de l'eau-de-vie leur était distribuée.
Le 13, la 2e division se rendit à Trzemeszno, le 14 à Szelno, le 15 à Inovrazlaw, le 16 à Gmenkowo et Tzalowice, le 17 près de Thorn, le 18 à Kosnisk, le 19 à Dembieck, le 20 à Kowal, le 21 à Gostynin.
Le 16, le 28e de ligne reçut 345 conscrits envoyés de Boulogne par le 3e bataillon[3].

Passage de la Vistule. — Le 4e corps devait d'abord effectuer le passage à Wloclaweck. Sur de nouveaux ordres de l'empereur, il remonta la Vistule pour la franchir à Wyszogrod, et être ainsi plus à portée du 7e corps qui devait passer à Zackroczym. Après une reconnaissance, le maréchal **SOULT** jugea qu'il était préférable d'exécuter cette opération à Dobrzyn, où le fleuve a un lit plus

---

1 Après la nomination du colonel Edighoffen au grade de général (30 décembre 1806), le régiment fut quelque temps commandé par le major Bussières, parce que le colonel Toussaint, qui était avant major du 28e, se trouvait avec le 3e bataillon. Le nouveau major Bussières, désigné pour remplacer Toussaint, partit pour Boulogne le 14 janvier 1807, et les deux bataillons furent alors provisoirement sous les ordres du chef de bataillon Bourotte jusqu'à l'arrivée du colonel. Le chef de bataillon Bourotte commanda le régiment à Heilsberg et à Eylau ; il fut cité pour sa belle conduite et fait officier de la Légion d'honneur le 14 mai.
2 Au mois de janvier 1807, on donna 2,000 capotes toutes faites aux régiments; mais Soult se plaignit de ce qu'elles étaient trop petites et peu solides, n'étant doublées qu'aux manches.
3 Dès la fin de 1805, la première moitié de la classe de 1806 avait été appelée, et la seconde était sous les drapeaux depuis le commencement de la guerre de Prusse. Au mois de novembre 1806, au moment d'entrer en Pologne, l'empereur ordonna d'appeler la classe de 1807. En 1805, l'armée était de 450,000 hommes ; la levée de 1806 l'avait portée à 503,000 hommes, et celle de 1807 allait l'élever à 380,000, qui, joints aux auxiliaires allemands, hollandais et italiens, donnaient un total général de 650,000 hommes. Les troisièmes bataillons des régiments de la Grande Armée, formant dépôt, étaient échelonnés le long du Rhin, sous le maréchal Kellermann, et s'étendaient jusqu'au camp de Boulogne, sous le maréchal Brune. L'empereur tira de ces dépôts les renforts nécessaires, et, pour éviter la dispersion des détachements de conscrits qui se rendaient à l'armée, il les forma en régiments provisoires de 1,200 à 1,500 hommes. Ces troupes se reposaient de leurs longues marches dans les places qui se trouvaient sur la ligne d'opérations, où elles complétaient leur instruction militaire et parfois tenaient garnison. Elles étaient inspectées avec soin, pourvues de tout ce qui leur manquait. Ces régiments provisoires ramassaient les hommes laissés en route par les régiments qui les avaient précédés, et étaient dissous dès qu'ils étaient arrivés à la Grande Armée. On envoyait chaque détachement de conscrits à son corps respectif, et les officiers qui les avaient amenés retournaient en poste aux dépôts pour aller chercher d'autres recrues.

rétréci, et à Plock, à cause de la proximité de la ville où l'on trouverait des subsistances et des matériaux. La 2e division fut dirigée sur Radziwie, vis-à-vis Plock, où elle exécuta son passage.
Cette opération ne fut pas contrariée par l'ennemi, mais elle n'en fut pas moins remarquable, parce qu'on l'entreprit sans aucun moyen. Le 4e corps n'avait trouvé que 7 à 8 petites pirogues et un bac en construction à Dobrzyn. Les autres embarcations avaient été enlevées par ordre du maréchal **AUGEREAU** pour la construction du pont de Zachroczym. Il ne restait, comme ressources sérieuses, que les bâtiments coulés à fond par l'ennemi près de la rive droite. Les troupes parvinrent à les retirer et à les réparer. Le même jour, le passage s'opéra sur les deux points désignés. En quarante-huit heures, tout le corps se trouva sur la rive droite sans accident.

Opérations contre les Russes. — Le 24 décembre, la 2e division se rendit de Plock à Starorzcby. Le lendemain, le corps se dirigea par Plonsk sur Sochoczyn. La 1re division campa sur la hauteur en arrière de Mondrajec, la 3e division à la tête du bois entre Wold et Oirzenic. La 2e division demeura en réserve sur la rive droite de l'Oukra, et occupa Sochoczyn, où le 7e corps avait défait les Russes le 24.
Le 26, le 4e corps se dirigea sur Ciechanow. Un corps de 1,500 Russes qui s'y trouvait, en partit dans la nuit. La cavalerie n'aperçut en arrivant que son arrière-garde. Les 1re et 2e divisions prirent position en avant de Ciechanow.
Le 7e corps d'armée rencontra à Golymin la colonne russe partie de Ciechanow et la battit. La défaite eût été complète si le 4e corps avait pu intervenir, mais il lui était impossible d'avancer promptement. Le temps était devenu affreux ; les chemins étaient impraticables. Une division avait mis plus de douze heures pour faire deux lieues, et elle avait laissé quantité de traînards.
Le 27, le corps d'armée prit position entre Kolacskowo et Volka-Lanienta.
On pensait que, le 28, l'armée russe se défendrait à Makow, et le 4e corps y fut envoyé ; mais les combats de Nasielsk, de Sochoczyn, de Golymin, et surtout celui de Pultusk, avaient été si funestes à l'ennemi, qu'il continua sa retraite. Il remonta les deux rives de la Narew, emportant tout ce qui lui était très utile, détruisant ce qu'il ne pouvait transporter et abandonnant une partie de son artillerie et de ses bagages, ses hôpitaux ainsi qu'un grand nombre de traînards. La cavalerie du 4e corps fit tous les jours de nombreux prisonniers.
Le 28e, la 2e division prit position à Krasne, où elle resta aussi le lendemain. Le 30, elle alla à Leszno. Le 31 au soir, l'infanterie commença à cantonner.

Quartiers d'hiver. — Le 1er janvier 1807, le 4e corps prit les quartiers d'hiver qui lui furent assignés par l'ordre général de l'armée. La 2e division cantonna à Prasznitz, et occupa également les villages d'alentour dans un rayon de trois lieues. Le 28e fut placé à Oglenda ; il avait 58 officiers, et 1,782 sous-officiers et soldats présents, avec 390 hommes aux hôpitaux.
On profita de ce premier repos pour remettre tous les effets en état. Le pays, quoiqu'il eut beaucoup souffert, fournit pendant les premiers jours les subsistances nécessaires, ensuite on en tira de Plock, où le dépôt du corps d'armée s'était établi.
A ce moment, les hommes commencèrent à être atteints de la diarrhée, qui fit de très grands ravages dans l'armée pendant la campagne. On l'attribua à l'humidité, aux fatigues excessives et aux aliments de mauvaise qualité.
Les premiers cantonnements furent très resserrés, parce que l'ennemi restait à proximité ; mais lorsque sa retraite sur Grodno parut prononcée, et lorsqu'il n'eut laissé qu'une arrière-garde à Kolno, on s'étendit davantage. La division **LEVAL** occupa de nouveaux villages sur l'Orzyc et fournit des compagnies sur l'Omulew. Le quartier général resta à Prasznitz. Le 4e corps était en contact à droite

avec le 3e, à gauche avec le 6e, en arrière avec le 7e, ainsi qu'avec le 1er, placé à Osterode et aux environs.

Reprise des opérations. — L'ennemi avait arrêté sa marche rétrograde, et, changeant de direction, s'était avancé vers la Prusse. On pensa d'abord que cette marche avait pour but de couvrir Koenigsberg, qui se trouvait menacé par le maréchal **NEY** ; mais bientôt on reconnut que le général **BENINGSEN**, qui venait de prendre le commandement en chef de l'armée russe, avait changé sa ligne d'opérations pour reprendre l'offensive, et se portait contre le 1er corps, cantonné sur la Passarge.
Le 27, les divisions du 4e corps levèrent les cantonnements, sur l'ordre de **NAPOLÉON**. Le 28 et le 29, elles se réunirent et s'approchèrent de Chorzellen Le 30 et le 31, la 2e division resta à Willenberg. Des mesures de précaution furent prescrites par **SOULT** :
« Les régiments doivent se garder très militairement, s'éclairer par des patrouilles en avant de leur front et être toujours prêts à marcher au premier ordre. Aucun militaire ne doit s'écarter de son quartier. Tous les matins, trois heures avant le jour, ils feront battre le réveil, et une partie de la troupe prendra les armes ; le restant se tiendra prêt dans les logements à se réunir à cette première partie et la relèvera. »
Le 28e avait, le 31, 1,811 combattants, officiers compris.
Le 4e corps et la réserve de cavalerie furent chargés par l'empereur de former l'avant-garde. Toute l'armée se mit en marche et se dirigea sur Allenstein, où l'ennemi paraissait avoir réuni ses principales forces.
Le 1er février, le 4e corps se porta à Passenheim et surprit plusieurs détachements. Le 2, la marche fut continuée. On trouva des feux de bivouac encore allumés à Klein-Trinckaust, à Klankendorf et à Schoenwalde. Enfin, à trois heures de l'après-midi, on atteignit l'ennemi à Allenstein. Il parut d'abord vouloir défendre la ville, puis, devant les dispositions prises, il se retira sur Litkusen. La division **LEVAL** s'établit à Allenstein. On acquit la certitude qu'on avait joint le gros de l'armée russe et que le général **BENINGSEN** se disposait à livrer bataille.
L'empereur arriva le lendemain matin, suivi de la garde impériale et des 6e et 7e corps. Il dirigea le 4e corps sur Guttstadt.
Pendant qu'il exécutait la marche prescrite, le maréchal **SOULT** fut instruit, par l'avant-garde, qu'une colonne ennemie, de 9 à 10,000 hommes, avait bivouaqué à Braunswalde, d'où elle était partie, le matin même, par deux chemins, celui de Bergfried et celui de Spiegelberg. A ce dernier endroit, on apprit que les troupes russes, venues la veille de Guttstadt, et celles qui s'étaient retirées de Braunswalde, étaient descendues sur Bergfried. On reconnut même leurs traces sur la neige[1]. Enfin, on apprit qu'à Guttstadt, il n'y avait qu'un corps de 1,500 hommes pour garder les magasins et les hôpitaux. Après avoir reçu ces renseignements précis, le maréchal **SOULT** n'hésita pas et se dirigea immédiatement sur Bergfried. Quelques compagnies, avec de la cavalerie, avaient été déjà envoyées à Guttstadt ; il se contenta d'y porter un fort détachement de dragons.

Combat de Bergfried (3 février). — L'ennemi, qui avait compris toute l'importance du pont de Bergfried, le défendait avec douze de ses meilleurs bataillons. L'armée russe était réunie dans la plaine de Montken, ayant sa droite appuyée aux villages de Jonkowo et de Wengaiten, sa gauche à Bergfried. Son front était couvert par les bois et les ravins qui existent sur la rive gauche de l'Alle et sur les bords du ruisseau de Kaltfliess, où elle avait placé une avant-garde. Il y avait au pont de Bergfried 8,000 hommes d'infanterie, 15 pièces de canon et de la cavalerie. Pendant l'engagement,

1 Le temps était beau pour cette époque de l'année. Il y avait trois pieds de neige. Le thermomètre marquait 3 degrés au-dessous de zéro.

ce corps fut renforcé par une division presque aussi forte. La situation de l'ennemi était excellente, mais il n'en tira pas tout le parti voulu. Du reste, l'attaque fut si impétueuse, qu'elle ne lui laissa pas le temps de prendre de bonnes dispositions.

Les Russes avaient occupé fortement le village et placé deux batteries sur la rive gauche de l'Alle, pour battre efficacement les approches du pont, qui est, de ce côté, l'unique passage. Les bords de la rivière marécageuse sont escarpés et d'un accès très difficile. Par bonheur, l'ennemi avait engagé toutes ses troupes dans le défilé, en négligeant de garnir les hauteurs de la rive gauche qui le dominent.

Deux batteries de l'artillerie française répondirent à l'artillerie russe ; une autre fut placée sur un plateau, au sud du village, pour tirer dans le prolongement du défilé. En même temps, l'infanterie légère du général **SCHINER** attaqua le pont, et le général **Raymond VIVIÈS,** avec le 4e de ligne et le 1er bataillon du 28e, se dirigea au nord du village, chercha à passer la rivière à gué pour se porter sur les hauteurs de la rive gauche, tourner l'ennemi et fondre sur lui dans le défilé. Ces deux attaques furent quelque temps arrêtées par les nombreux obstacles accumulés par les Russes aux approches du pont et sur les bords de la rivière. Il fallut détruire ces défenses accessoires. Ce retard pouvait devenir funeste. L'ennemi faisait avancer à cet instant sa deuxième colonne en renfort.

Pour s'opposer à ces nouveaux défenseurs, un bataillon du 24e et le 2e bataillon du 28e furent portés au-dessus du village, sur le plateau où la 3e batterie était établie. Cette hauteur avance sur la rivière, et, du sommet, on domine le chemin de la rive gauche, dans le prolongement duquel les Russes se trouvaient engagés. Les 2 bataillons (des 24e et 28e) occupèrent les pentes, et la batterie s'avança. On ouvrit un feu violent sur l'adversaire, qui perdit bientôt beaucoup de monde.

Pour échapper à ces pertes imprévues, les Russes s'élancèrent sur les troupes qui attaquaient le pont ; mais ils furent repoussés avec vigueur, et, par suite de ce mouvement, le pont fut enlevé. Le général **LEVAL** saisit avec habileté cet instant favorable. Il se mit à la tête de la brigade **Raymond VIVIÈS**, envoyée au nord du village, força l'ennemi à abandonner un petit ouvrage situé près du défilé, gravit au pas de charge les hauteurs de la rive gauche, exécuta avec à-propos un changement de direction à gauche, et vint prendre à revers la colonne russe. Celle-ci n'ayant pas assez d'espace pour faire son évolution, et ne pouvant se retirer que lentement par le chemin pris pour venir, se trouva entre deux feux et subit de grandes pertes.

Tous les Russes engagés dans le défilé eussent été capturés si la nuit ne fût survenue. Notre cavalerie, voyant leur déroute, exécuta une charge qui mit le comble à leur confusion. Ils se jetèrent, éperdus, dans les fossés, dans les marais et dans les bois. Grâce à l'obscurité, beaucoup purent s'échapper. La cavalerie ramena 300 prisonniers. On trouva sur le champ de bataille 800 cadavres russes, beaucoup de blessés et 6 pièces de canon.

La division du général **LEVAL**, qui avait livré seule ce brillant combat contre des forces bien supérieures, avantageusement postées et abritées, n'eut que 30 tués et 250 blessés, grâce à l'énergie et à la promptitude de ses manœuvres.

Le maréchal **SOULT** cita le chef de bataillon **BOUROTTE** du 28e comme s'étant particulièrement distingué[1]. Il ajouta que « les soldats montrèrent la plus grande valeur ». Le 28e perdit 3 officiers

1 Bourotte (Jean-François), né en 1765 à Baudignécourt (Meuse). Soldat au régiment d'artillerie de la Fère (1er) en 1783. Congédié en 1790. Elu lieutenant le 23 septembre 1791 dans la section d'artillerie attachée au 4e bataillon des volontaires de la Meuse. Il devint capitaine adjudant-major de ce bataillon le 19 mars 1793. Il se distingua aux armées du Nord et des Ardennes de 1792 à 1794. Fait prisonnier à Landrecies le 30 avril 1794, il fut échangé le 5 juin suivant. Incorporé avec son bataillon dans la 28e demi-brigade en 1796, il servit à l'armée du Danube. Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de le citer dans les campagnes de 1799 et de 1800, pendant lesquelles il montra autant d'habileté que de bravoure. Il fut grièvement blessé au passage du Pô en 1800, et nommé chef de bataillon le 21 juin 1801. Membre de la Légion d'honneur en 1804, il fut fait officier le 1er mai 1807, pour sa belle conduite dans la campagne contre la Prusse et la Russie. Mais, après tant de campagnes bien supportées, ses blessures l'obligèrent à

tués, et dut avoir, en outre, 6 officiers blessés, une quinzaine d'hommes de troupe tués et une soixantaine de blessés[1].

Poursuite de l'ennemi. — Les Russes renoncèrent à livrer bataille dans la plaine de Montken et de Jonkowo. Ils battirent en retraite pendant la nuit. Après le combat, la division **LEVAL** bivouaqua sur le plateau à l'est de Bergfried, et plaça des postes sur les hauteurs de la rive gauche de l'Alle et à l'entrée du défilé.
Le lendemain, dès que le jour parut, le maréchal **SOULT** réunit la division **LEGRAND** à la division **LEVAL**. A Montken, il fut rejoint par sa 3e division, et se trouva en ligne avec les 6e et 7e corps d'armée et la cavalerie de réserve, qui débouchaient du bois de Kaltfliess.
Les Russes montrèrent encore, sur la lisière du bois de Steinberg, une forte arrière-garde, qui, sur le point d'être attaquée, disparut. Le 4e corps poursuivit les Russes par Steinberg, Blankenberg, Alt-Garschen et Heiligenthal, où il prit position le soir, sa droite couvrant le village d'Ankendorff. Pendant cette marche, l'ennemi fut constamment harcelé. On lui prit beaucoup de monde et quantité de voitures, de vivres et de bagages. Son arrière-garde, qui essaya de résister, fut culbutée. Un colonel de Cosaques et 40 soldats furent tués. Le 5, la poursuite continua par Komalmen et Warlack. A Wolfsdorf, on atteignit encore l'arrière-garde, à laquelle on infligea de nouvelles pertes. Dès lors, on ne rencontra plus aucune résistance. Le 4e corps se dirigea d'Arnsdorf sur Freimarkt. La division **LEVAL** suivit, par Open et les bois, l'arrière-garde russe, qui battait en retraite sur trois colonnes, pour disparaître plus rapidement. Il parut évident que les Russes se retiraient sur Koenigsberg.
Le 6 au matin, les divisions du 4e corps partirent de Freimarkt, passèrent par Bürgerwalde et joignirent l'ennemi à Frauendorf. Son infanterie de l'arrière-garde, qui détruisait les ponts aussitôt que les dernières troupes étaient passées, voulut se défendre dans un bois et fut mise en déroute, abandonnant beaucoup de tués et de blessés et 300 prisonniers, avec des voitures de vivres, des bagages et des caissons de munitions.
Les Russes avaient une grande partie de leur armée entre Hoofe et Landsberg. Ils voulurent livrer combat ; mais ils furent battus par la cavalerie de **MURAT** et la division **LEGRAND**, et perdirent beaucoup de monde. Ils se replièrent sur Landsberg. Le corps d'armée s'établit sur les hauteurs de Hoofe. On tirailla de part et d'autre jusqu'au milieu de la nuit.
Dès le jour, le 4e corps se remit en mouvement. A Woymanns, sur la route de Preussisch-Eylau, il atteignit l'arrière-garde, qu'il poussa jusqu'au plateau de Ziegelhoff, près d'Eylau. Le maréchal **SOULT** disposa ses troupes sur la position opposée, sur le plateau de Grünhoefchen.

Bataille d'Eylau (7 et 8 février 1807). — On n'était pas certain que toute l'armée russe fut à Eylau. Il semblait toujours qu'on n'avait affaire qu'à son arrière-garde. Des dispositions furent prises pour l'obliger à quitter le plateau de Ziegelhoff, qu'il importait essentiellement d'occuper pour déployer les troupes, juger des mouvements de l'ennemi et apprécier ses forces rassemblées à Eylau.
A cet effet, la brigade du général **SCHINER** (24e d'infanterie légère) et celle du général **VIVIÈS** (4 et 28e de ligne), de la division **LEVAL**, furent détachées pour s'emparer de l'extrémité du bois qui est à l'est de Grünhoefchen. Elles devaient ensuite, en longeant la lisière, attaquer la gauche des défenseurs du plateau de Ziegelhoff. Une attaque de front fut organisée en même temps, ainsi qu'une manifestation sur la droite de l'ennemi.
Les divisions **LEGRAND** et **SAINT-HILAIRE** formèrent la seconde ligne et la troisième ligne.
Ces dispositions avaient été prises avec beaucoup de prévoyance ; elles semblaient devoir assurer un succès rapide et complet. On l'obtint à la vérité, grâce à l'héroïsme des troupes, mais la victoire

prendre sa retraite le 5 juillet 1807. Il mourut en 1833 dans son pays natal.
1 Voir la note relative aux pertes de la bataille d'Eylau.

fut chèrement payée. La colonne du centre fut un instant compromise, parce qu'elle se hâta un peu trop. Elle avait moins de chemin à faire, et n'attendit pas que les brigades **SCHINER** et **VIVIÈS** fussent à hauteur du plateau de Ziegelhoff. Ces deux brigades étaient retardées par des combats très vifs qu'elles étaient obligées de livrer dans le bois pour chasser l'ennemi. Elles parvinrent enfin à le repousser et apparurent au débouché du bois, à l'extrême droite de la ligne française. Elles se précipitèrent aussitôt avec élan sur la gauche des Russes, qui lâchèrent pied et abandonnèrent le plateau, après avoir perdu beaucoup de monde. Ils reculèrent dans un grand désordre. La cavalerie de réserve en profita pour les sabrer, et entra pêle-mêle avec eux dans la ville d'Eylau.
Devant ce spectacle, l'enthousiasme des soldats éclate. Par une impulsion subite, ils s'élancent à la suite des cavaliers. Pour soutenir ces hommes, on envoie de nombreux renforts, et l'on s'aperçoit alors que toute l'armée ennemie est derrière Eylau.
Nos troupes sont tellement engagées, qu'il est impossible de les retirer sans les exposer à de graves périls. Les retraites coûtent trop cher. D'ailleurs, la prise de la ville offre un tel appât à ces soldats qui, depuis si longtemps, sont dans un état affreux de pénurie, de misère, qu'ils sont invinciblement entraînés à vouloir s'en emparer à tout prix. « Sous ce rapport, dit le maréchal Soult, il eût été impossible d'empêcher que la troupe y entrât, quelque danger qu'il y eût pour elle à y courir[1]. » Une lutte acharnée s'engage dans Eylau. Les rues sont jonchées de cadavres.

En même temps, la brigade du général **VIVIÈS** arrive au sud-est de la ville, et attaque la position du cimetière. L'ennemi, bien abrité, oppose une résistance furieuse. Les 4e et 28e de ligne, électrisés par leurs premiers succès, exécutent une charge brillante devant laquelle tout plie. Les deux régiments pénètrent dans le cimetière et font un carnage. Tout à coup, une forte colonne ennemie accourt pour renforcer les vaincus. Les 4e et 28e sont écrasés par le nombre et obligés de reculer. Les Russes veulent profiter de cet avantage et cherchent à les poursuivre. Les deux régiments, après avoir un peu rétrogradé, s'accrochent désespérément à la position et ne veulent plus céder. Les Russes redoublent vainement d'efforts. Des deux côtés, un feu effroyable d'artillerie et d'infanterie décime les rangs. Les 4e et 28e supportent toutes les pertes sans fléchir, ne voulant plus reculer. Cette lutte violente dure deux heures. Les deux régiments, non contents de résister à des forces supérieures, s'irritent de leur défense passive, et, soudain, montent de nouveau à l'assaut. Leur élan irrésistible fait céder l'adversaire et les amène jusqu'au cimetière, qui est une seconde fois enlevé. L'ennemi terrifié n'essaye plus de combattre et abandonne la position. Les 4e et 28e de ligne s'installent dans ce lieu funèbre, dont l'enlèvement leur a coûté tant de peines et tant de sang. Le général de division **LEVAL**, qui a combattu à leur tête, est grièvement blessé, ainsi que le brave chef de bataillon **BOUROTTE**, si souvent cité. Beaucoup d'autres officiers et de soldats du 28e sont morts ou mourants.
« On ne saurait trop faire l'éloge de la bravoure que le 24e d'infanterie légère, les 4e et 28e de ligne, sous les ordres du général Viviès, montrèrent dans ce vigoureux engagement. » (Rapport du maréchal Soult.)
Le feu ne cessa que très tard dans la nuit. Les troupes, harassées, torturées par la faim, transies de froid, s'étendirent sur le sol pour se reposer un peu, en attendant la nouvelle bataille qu'on devait livrer le lendemain. Il était évident que les Russes, s'arrêtant cette fois après la sanglante action de la journée et ne profitant pas de l'obscurité pour s'éloigner, étaient résolus à engager une action générale le jour suivant. Les 4e et 28e de ligne passèrent la nuit dans le cimetière, au milieu des cadavres et des blessés.

1 Rapport sur la bataille d'Eylau. Archives du ministère de la guerre.

Le 4e corps se trouvait placé de la façon suivante : la division **LEGRAND** était en avant des faubourgs d'Eylau, sur les routes de Schmoditten et de Lampasch, ayant une brigade (Ferey) à l'ouest de la ville ; la division **SAINT-HILAIRE** était sur le prolongement de la brigade **VIVIÈS**, occupant un mamelon relié à la position du cimetière.
Le général russe **BENINGSEN** se décida à attaquer dès le commencement du jour. Il avait environ 72,000 hommes avant l'arrivée du corps prussien du général **LESTOCQ**[1], avec 4 à 500 bouches à feu. **NAPOLÉON** n'avait que 54,000 hommes, avant l'arrivée du corps de **NEY**, avec 200 bouches à feu. Le ciel était gris, et, par intervalles, il tombait une neige épaisse. L'ennemi était formé sur trois lignes, à demi-portée de canon d'Eylau, la droite appuyée à Schloditten et la gauche à Serpallen. Le centre, qu'il refusait un peu, était adossé au bois de Klein-Sausgarten.
La bataille commença, le 8, par une forte canonnade dirigée contre la division **SAINT-HILAIRE** et la division **LEGRAND**. L'empereur se porta avec sa garde au cimetière et fit avancer 40 pièces de canon pour répondre au feu de l'ennemi. Il ordonna à la division **SAINT-HILAIRE** d'appuyer vers le sud pour lier communication avec le corps du maréchal **DAVOUT**, qui devait bientôt arriver. Le 7e corps remplaça cette division près du cimetière. La brigade du général **VIVIÈS** alla rejoindre la brigade **FEREY** en avant du faubourg d'Eylau.
La 1re division du 4e corps, ayant été détachée sur la droite, reçut directement des ordres de l'empereur. Le maréchal **SOULT** n'eut donc, pendant la bataille, que ses 2e et 3e divisions et les 3 brigades de cavalerie légère. Ces troupes avaient subi la veille des pertes considérables, et elles étaient épuisées de fatigue. Elles n'en soutinrent pas moins avec intrépidité, sans bouger, le feu terrible dirigé sur elles par l'artillerie ennemie. La canonnade dura longtemps. Les soldats, avec une impassibilité héroïque, se bornaient à serrer les rangs à mesure que les boulets y produisaient des vides. Bientôt le feu prit à la ville d'Eylau et au village de Rothenen. Les lueurs de l'incendie ajoutèrent à l'horreur de ce champ de bataille au tapis blanc parsemé de taches sanglantes. La terre tremblait sous les détonations incessantes de 600 bouches à feu.
Les Russes s'exaspérèrent les premiers de subir des pertes énormes sur place, sans combattre. Ils voulurent s'emparer d'Eylau. Une partie de leur droite. s'élança à l'assaut de la position du moulin situé au nord-ouest de la ville. Ces assaillants eurent affaire à la 2e division, et furent repoussés avec tant de vigueur par les vaillantes brigades **FEREY** et **VIVIÈS**, qu'ils perdirent tout espoir d'un succès de ce côté.
Le 28e montra dans cette circonstance un courage peut-être plus admirable encore que celui dont il avait fait la preuve la veille dans des assauts meurtriers. Les soldats, comprenant l'importance de la ville d'Eylau dont on leur avait confié la défense, supportèrent sans broncher les pertes que leur infligeait la masse d'artillerie ennemie. Ils demeurèrent immobiles, malgré les cadavres qui s'amoncelaient, malgré les rafales de neige qui rendaient l'aspect du champ de bataille plus lugubre. Ils manquaient de vivres. Le froid, la faim et la pluie de projectiles ne purent ébranler un moment leur constance.
Cette bataille fut une des plus émouvantes auxquelles les héros de la Grande Armée assistèrent. Vers la fin du jour, près de 30,000 Russes tués ou blessés étaient étendus sur la neige. Beaucoup de soldats ennemis commençaient à s'en aller à la débandade. Le général **BENINGSEN** voulait cependant tenter encore un effort. A ce moment, le maréchal **NEY** arriva enfin, et déboucha sur le flanc gauche des ennemis. Le maréchal **DAVOUT** était depuis le matin sur leur flanc droit. Ils ne pouvaient plus tenir et risquaient d'être enveloppés. Ils profitèrent de l'obscurité pour battre en retraite sur la route de Koenigsberg, et abandonnèrent 24 pièces de canon, 16 drapeaux et 3 à 4,000 prisonniers.

1 Le corps de Lestocq comptait environ 8,000 Prussiens. Le corps de Ney était à peu près de même force.

Les Français demeurèrent sur les mêmes positions pendant la nuit, ignorant les desseins de l'ennemi. Ils avaient perdu environ 3,000 morts et un nombre considérable de blessés. D'après le maréchal **SOULT**, le 4e corps avait 270 morts et 7,880 blessés. Le 28e eut, pour les deux journées, 4 officiers tués, 2 qui moururent des suites de leurs blessures et 10 autres blessés, soit 14 officiers hors de combat sur 54 présents ; de plus, 83 sous-officiers et soldats tués, et environ 400 blessés. L'effectif du régiment, qui s'élevait à 1,811 présents le 31 janvier, n'était plus que de 999 présents le 11 février, trois jours après la bataille 812 hommes avaient donc disparu en onze jours. Quelques traînards, disparus et blessés rejoignirent le corps, car la situation du 15 accuse 1,047 présents[1].
7 officiers et 9 sous-officiers, caporaux et soldats du 28e furent nommés membres de la Légion d'honneur au mois de juin, pour leur belle conduite à Eylau et pendant la campagne.

Suite des opérations. — L'armée resta huit jours aux environs d'Eylau pour se remettre et recueillir tout ce qui avait été abandonné par l'ennemi. L'empereur prescrivit ensuite de reprendre les cantonnements d'hiver qu'il n'avait fait quitter que pour dégager le 1er corps et repousser l'ennemi.
Le 17 au matin, le 4e corps se dirigea, par Landsberg, Gross-Glandau, Frauendorf, Freimarkt et Arnsdorf, sur Liebstadt, où il arriva en quatre marches. Dans ce mouvement rétrograde, on ne perdit pas un homme, quoique le dégel eût rendu les chemins presque impraticables. Grâce au zèle des officiers et de la troupe, on parvint à surmonter toutes les difficultés.
L'empereur plaça l'armée derrière la Passarge, depuis l'embouchure de cette rivière, dans le Frische-Haff, jusqu'à hauteur de Guttstadt, et derrière la ligne de l'Alle, depuis Guttstadt jusqu'aux sources de cette rivière. Le 4e corps s'établit à Liebstadt, s'étendant à droite jusqu'à Deppen, à gauche jusqu'à Alken.
Ce mouvement fit croire à l'ennemi, qui prétendait avoir défait les Français à Eylau, que ceux-ci battaient en retraite jusqu'à la Vistule. Quoiqu'il fût très affaibli et manquât de munitions, même de

1 Le 5 janvier, le 28e avait aux hôpitaux 390 hommes, et le 15 février, 1,030 hommes, dont 18 officiers. Il est donc entré aux hôpitaux, dans cet intervalle, 620 hommes, dont 18 officiers ; la plus grande partie représente les blessés d'Eylau, et le reste les blessés du combat de Bergfried et les malades. On peut donc conclure qu'il y a eu environ 400 blessés à Eylau, ce qui concorde assez bien avec les 83 sous-officiers et soldats tués dont nous avons relevé les noms sur les anciens contrôles, qui ne font pas mention des blessures. 12 officiers ayant été blessés à Eylau, les 6 autres qui sont entrés à l'hôpital doivent être les blessés de Bergfried dont nous n'avons pu retrouver les noms. Nous évaluons enfin, d'après les chiffres ci-dessus et d'après les pertes de la division Leval, à 15 tués et 60 blessés le nombre des hommes de troupe du 28e mis hors de combat à Bergfried. Tous les blessés furent évacués en traîneau jusqu'à la Vistule. Ils supportèrent assez bien ce voyage de 40 à 50 lieues. Un certain nombre d'hommes, portés comme étant aux hôpitaux, étaient en maraude. « Beaucoup de soldats manquaient dans les rangs à la bataille d'Eylau, par suite de la rapidité des marches, et les impressions produites par cette terrible bataille se répandant au loin, les lâches et la valetaille avaient fui à toutes jambes, en criant que les Français étaient battus. Depuis, il s'était joint à eux beaucoup d'hommes, qui, sous prétexte de maladies ou de blessures légères, demandaient à se rendre aux hôpitaux, mais se gardaient bien d'y aller, parce qu'on y était retenu, surveillé, soigné même jusqu'à l'ennui. Ils avaient passé la Vistule, vivaient dans les villages, à droite et à gauche de la grande route, de manière à échapper à la surveillance générale qui contenait dans l'ordre toutes les parties de l'armée. Ils vivaient ainsi aux dépens du pays, qu'ils ne ménageaient pas, les uns vrais lâches, dont une armée, même héroïque, a toujours une certaine quantité dans ses rangs, les autres fort braves, au contraire, mais pillards par nature, aimant la liberté et le désordre, et prêts à revenir au corps dès qu'ils apprenaient la reprise des opérations. Napoléon employa, pour réprimer cet abus, la police des autorités polonaises, puis la gendarmerie d'élite attachée à sa garde, comme la seule troupe qui fût assez respectée pour se faire obéir. Jamais néanmoins on ne put complètement détruire sur la ligne d'opérations cette lèpre attachée aux grandes armées. Et pourtant, l'armée dont il s'agissait ici était celle du camp de Boulogne, la plus solide, la plus disciplinée, la plus brave qui fût jamais ! Dans la campagne d'Austerlitz, les maraudeurs s'étaient à peine fait voir. Mais la rapidité des mouvements, la distance, le climat, la saison, le carnage enfin, relâchant les liens de la discipline, cette vermine, triste effet de la misère dans un grand corps, commençait à pulluler.... Des défaites peuvent en quelques jours faire dégénérer un pareil mal en dissolution des armées. » (A. THIERS.) Le mal signalé par l'historien du Consulat et de l'Empire fut en effet assez grand pour qu'on ait évalué à 60,000 le nombre des maraudeurs. Les situations du 28e permettent de croire que ce régiment en eut peu.

subsistances, car la contrée était complètement dévastée, il s'engagea dans une poursuite qui lui des nouvelles pertes. Il y eut des engagements continuels, qui lui coûtèrent beaucoup d'hommes. Malgré cela, il ne cessa pas ses attaques. Les Russes continuant à s'agiter, **NAPOLÉON** prit le parti de faire, sur la basse Passarge, une démonstration offensive, pour donner des inquiétudes sur Koenigsberg au général **BENINGSEN**, et pour l'obliger à se tenir tranquille. Il n'était pas possible de prendre complètement l'offensive, parce qu'on n'avait pas assez de vivres et de munitions pour tenter une opération de longue durée. Le 4e et le 6e corps, renforcés par de la cavalerie, reçurent l'ordre de marcher à l'ennemi, le 3 mars, le 6e corps sur Guttstadt, le 4e sur Arnsdorf, en faisant occuper Wormditt. Le 3e corps se porta à Liebstadt, pour soutenir au besoin le 4e.

Le 28e avait, à ce moment, 40 officiers et 1,132 sous-officiers et soldats présents, avec 1,025 hommes aux hôpitaux[1]. La 2e division avait été commandée quelque temps par le général **SCHINER**, après la blessure du général **LEVAL**, puis elle était passée sous les ordres du général de division **CARRA SAINT-CYR.**

Le maréchal **SOULT** avait projeté de jeter, pendant la nuit, un pont à Stollen, et de déboucher ensuite par plusieurs colonnes sur Voigtsdorf, espérant qu'on parviendrait à enlever les postes ennemis qui étaient à Lemitten, Olbersdorf et Kalkstein. Un second passage devait avoir lieu, quelques instants après, à Pitthenen et un troisième à Sporthenen.

Le 3 mars au matin, tout étant disposé, les troupes se rendirent à Stollen. Par malheur, une heure avant le jour, un des chevalets du pont se renversa. On essaya de le relever ; mais le temps pressait ; on pouvait être découvert. Il fallut renoncer à ce passage ; on franchit la rivière à Pitthenen. L'ennemi, surpris, essaya de résister à Arnsdorf ; il fut culbuté. La 2e division se dirigea sur Wormditt et captura une centaine de Russes.

Le 4 et le 5, elle demeura immobile. L'ennemi évacua Benern et Freimarkt. Du 6 au 11, il y eut des combats fréquents de cavalerie. Les Russes rassemblèrent en hâte leurs corps en avant d'Heilsberg, et battirent en retraite sur Koenigsberg.

Pendant que le 4e corps resta en position sur la rive droite de la Passarge, il construisit trois nouveaux ponts, à Elditten, au-dessous de Kalkstein et à Lemitten. Ces travaux furent difficiles et pénibles. Le froid, qui, jusque-là, n'avait pas été très vif, devint de plus en plus rigoureux. On eut en mars la température à laquelle on s'attendait en décembre et en janvier. Le thermomètre descendit jusqu'à 10° Réaumur au-dessous de zéro. La terre était complètement gelée. Les soldats eurent beaucoup de mal pour construire des ouvrages de défense aux abords des trois ponts.

Le 12, le 4e corps revint sur la rive gauche de la Passarge et garda ses ouvrages. Le 28e fut placé à Reicherswald. On continua à travailler jour et nuit aux défenses des trois ponts. Les Cosaques essayèrent sans succès de les attaquer.

Le 16, à midi, au milieu d'une bourrasque de neige, 600 cavaliers russes exécutèrent une attaque plus sérieuse sur Kalkstein. Un bataillon les chassa, après leur avoir infligé des pertes sensibles. On détruisit le pont de Kalkstein, et, à partir du 17, toutes les troupes du 4e corps recommencèrent à cantonner. Le 28 demeura à Reicherswald avec 1,051 combattants, dont 40 officiers. 23 officiers et 1,002 hommes étaient aux hôpitaux le 20. Les maladies, suite du froid et des privations, commençaient à atteindre les officiers eux-mêmes, qui, d'ordinaire, résistaient beaucoup mieux aux souffrances et aux fatigues.

1 Le nombre des hommes à l'hôpital est à peu près le même jusqu'au mois d'avril, où il diminue un peu : 905 hommes le 15. Il en reste 842 le 1er mai, 922 le 15 et 958 le 15 juin. Ces chiffres ne varient pas sensiblement, ce qui prouve qu'il n'y avait aux hôpitaux, comme nous l'avons dit, que des blessés ou des malades sérieux, et que le nombre de trainards et des maraudeurs fut peu considérable au régiment.

Cantonnements. — Revenu tout entier sur la rive gauche, le 4e corps construisit des fours et organisa un service d'administration pour que des vivres fussent amenés, en quantité suffisante, aux soldats, qui avaient grand besoin de se remettre. On était cantonné dans les villages, ce qui était un grand soulagement pour les hommes qui bivouaquaient depuis si longtemps. Au commencement de l'installation, les troupes manquèrent encore de subsistances. Il n'arrivait jamais assez de pain d'Elbing ou de Marienwerder, centres des approvisionnements, et il était « généralement brisé ou à moitié pourri ». (SOULT.) C'est que les communications étaient presque impossibles. On manquait de moyens de transport. Peu à peu, les privations, que les hommes. supportaient avec énergie, diminuèrent. Avec beaucoup d'efforts, on finit par manger un peu mieux et un peu plus. On distribua même une petite quantité de vin et d'eau-de-vie. On vécut à la fin presque bien, dans un pays trois fois ravagé, où les ressources étaient épuisées et où les habitants étaient obligés de mendier du pain aux soldats ou de chercher dans la terre gelée quelques racines.

Des améliorations furent obtenues par le zèle de tous les corps et de toutes les armes, qui rivalisèrent de dévouement dans cette détresse commune. Une route était à peine défoncée, que des soldats y couraient, et, le même jour, elle était remise en état. On se servit d'abord des équipages militaires pour les transports ; mais bientôt les voitures furent brisées, les chevaux moururent. On employa alors tous les chevaux et toutes les voitures qu'on put ramasser dans le pays, et qui résistèrent encore moins longtemps. Les routes furent couvertes de leurs débris. Les chevaux d'artillerie y passèrent, puis ce fut le tour de ceux des généraux et des officiers de tout grade. A force de soins, le service finit par être organisé avec tant d'ordre, que les distributions furent parfois retardées, mais ne firent plus défaut comme au début. Un violent incendie, attribué à la malveillance, détruisit à Liebstadt des magasins remplis d'approvisionnements.

Les officiers ne parvinrent à se procurer que la nourriture et le logement du soldat, même avec leur solde exactement payée. **NAPOLÉON** leur donna l'exemple de la résignation et vécut comme eux. Aussi répondit-il de la façon suivante à son frère Joseph, qui se plaignait des souffrances de l'armée de Naples :

« Les officiers d'état-major ne se sont pas déshabillés depuis deux mois, et quelques-uns depuis quatre ; j'ai moi-même été quinze jours sans ôter mes bottes.... Nous sommes au milieu de la neige et de la boue, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des pommes de terre et de la viande, faisant de longues marches et contre-marches, sans aucune espèce de douceurs, et nous battant ordinairement à la baïonnette et sous la mitraille, les blessés obligés de se retirer en traîneau, en plein air, pendant cinquante lieues. C'est donc une mauvaise plaisanterie que de comparer les lieux où nous sommes avec ce beau pays de Naples, où l'on a du vin, du pain, des draps de lit, de la société, et même des femmes. Après avoir détruit la monarchie prussienne, nous nous battons contre le reste de la Prusse, contre les Russes, les Kalmouks, les Cosaques et les peuplades du Nord qui envahirent jadis l'empire romain. Nous faisons la guerre dans toute son énergie et son horreur. Au milieu de ces grandes fatigues, tout le monde a été plus ou moins malade ; pour moi, je ne me suis jamais trouvé plus fort, et j'ai engraissé. » (Osterode, 1er mars 1807:)

Avant-postes. — Aux avant-postes, on vivait dans des baraques dont ce pays de forêts fournissait en abondance les matériaux et le chauffage. Il ne s'y passa rien d'important, depuis l'établissement du corps d'armée, sur la rive gauche de la Passarge, jusqu'à la reprise des hostilités. Tous les jours, à des heures différentes, des reconnaissances étaient envoyées sur divers points. Elles rencontrèrent souvent celles de l'ennemi, mais ne combattirent jamais ; chaque troupe rentrait dans sa ligne. Le 4e corps ne perdit que 15 hommes en trois mois ; encore cette perte fut-elle occasionnée par la négligence d'un caporal qui laissa surprendre son poste.

Arrivée de renforts. — Des régiments provisoires, venus de France, amenèrent des recrues à chaque régiment. Le 28e eut, le 15 avril, 47 officiers et 1,132 hommes de troupe présents. La 2e brigade, à laquelle il appartenait, passa, à partir du 4 avril, sous les ordres du général **AMEY**. Le 1er mai, l'effectif s'éleva à 1,275 combattants, dont 52 officiers, et resta à peu près le même jusqu'à la fin du mois. Il diminua ensuite à partir de la reprise des opérations[1].
Le service des avant-postes et la proximité de l'ennemi contribuèrent beaucoup au dressage rapide des jeunes soldats. Leur instruction fut très prompte. Au commencement de juin, le 4e corps se retrouva presque aussi fort et aussi bien organisé qu'au passage de la Vistule. L'armement avait été remis en bon état, le soldat bien vêtu et bien chaussé. La discipline était excellente. Le 4e corps se distingua du reste toujours sous ce rapport, et fut constamment cité comme animé du meilleur esprit.
Le 6 mai, les troupes furent réunies pour camper et pour compléter leur instruction. Il fallait, en outre, prendre des mesures contre l'ennemi, qui semblait se préparer à entrer en campagne. Les 1re et 2e divisions se rendirent sur le plateau de Liebstadt et s'y retranchèrent pour défendre les têtes de pont de Lemitten, Pitthenen et Elditten. Pendant un mois, les troupes campèrent, et leur instruction fut perfectionnée.

Reprise des opérations. — On vit avec surprise les Russes se mettre en mouvement dans les premiers jours de juin, quand ils apprirent que la ville de Dantzig était prise depuis le 26 mai, tandis qu'ils n'avaient pas secouru cette place importante. Le 5 juin, ils engagèrent, avec le 4e corps, le sanglant combat de Lemitten, qui fut soutenu par les seules brigades **FEREY** et **VIVIÈS**, de la division **CARRA SAINT-CYR**. Le 28e n'eut pas besoin d'intervenir. Les Russes furent repoussés avec beaucoup de pertes. Le régiment avait alors 1,256 combattants, dont 53 officiers.
A la suite de cette affaire, la 2e division se plaça en seconde ligne à Schwendt, derrière les 1re et 3e divisions, qui s'avancèrent jusqu'à Wolfsdorf.

Combat de Wolfsdorf (9 juin). — Le 9 au matin, l'empereur fit franchir la Passarge à toute l'armée, qu'il dirigea sur Guttstadt. Au moment de partir, le 4e corps fut attaqué par le corps **KAMENSKI**, qui cherchait à joindre l'armée russe à Guttstadt, et pensait n'avoir affaire qu'à une faible troupe. Il fut vite repoussé et perdit environ 500 hommes, dont 200 prisonniers, tandis que le 4e corps n'eut qu'une vingtaine de blessés. Notre cavalerie exécuta une poursuite jusqu'à Wormditt.
Le 4e corps marcha alors sur Guttstadt, que l'ennemi avait abandonné, et se mit en position à Altkirch dans la soirée. Les Russes s'étaient retirés sur Heilsberg, laissant une forte avant-garde à Péterswalde et Zéchern.

Bataille d'Heilsberg (10 juin)**. —** Le matin, l'empereur, étant au camp du 4e corps, envoya la cavalerie de réserve en avant-garde et la fit suivre par le corps de **SOULT**, chargé de la soutenir. On traversa les villages de Péterswalde, Zéchern et Launau, qui étaient évacués. L'avant-garde ennemie occupait le défilé de Bewernicken et le rideau d'arbres qui est entre ce village et le bois de l'ouest, dit de Launau. Attaquée par notre cavalerie, elle passa le défilé et s'établit derrière. Le maréchal **SOULT** attendit, pour attaquer, que ses divisions, qui depuis Zéchern étaient engagées dans le défilé, fussent réunies.
Heilsberg est situé sur des hauteurs entre lesquelles circule la rivière de l'Alle. De nombreuses redoutes avaient été construites sur ces élévations de terrain. L'armée russe les occupait, partagée

1 Le 1er mai, il y avait 842 hommes aux hôpitaux ; le 15, le 28e comptait 53 officiers et 1,213 hommes de troupe présents, avec 922 hommes aux hôpitaux.

entre les deux rives de l'Alle ; mais elle avait 4 ponts, établis dans des rentrants bien abrités, qui lui permettaient de se porter d'un bord à l'autre. Le gros de l'armée ennemie était sur la rive gauche que l'on allait attaquer ; il était protégé par trois redoutes. hérissées d'artillerie, défendues par le général **KAMENSKI**. L'infanterie russe était rangée sur deux lignes. Le 1er et le 3e bataillons de chaque régiment, entièrement déployés, composaient la première ligne. Le 2e bataillon, formé en colonne derrière les premiers et dans leurs intervalles, composait la seconde ligne. Douze bataillons, placés plus loin, constituaient la réserve. Sur le prolongement de cette ligne de bataille, et faisant un crochet à droite en arrière, se trouvait toute la cavalerie russe, renforcée par la cavalerie prussienne. Plus au nord, vers Konegen, les Cosaques étaient en observation. Les Français marchant sur Heilsberg avaient donc à essuyer en flanc le feu des redoutes de la rive droite, de front le feu des redoutes de la rive gauche, et à supporter les attaques d'une infanterie nombreuse et les charges d'une masse de cavalerie dépassant les proportions ordinaires. Mais, entraînées par l'ardeur du succès, et persuadées que l'ennemi ne songeait encore qu'à s'enfuir, les troupes du maréchal **SOULT** attaquèrent de suite, sans attendre le reste de l'armée, voulant à tout prix arracher des trophées.

Une forte batterie russe établie en avant de Bewernicken s'étant démasquée, l'empereur fit répondre par les 36 pièces d'artillerie du 4e corps, qui forcèrent bientôt cette batterie à se replier, et permirent aux divisions de passer le défilé et de se déployer. La division **LEGRAND** fut envoyée, par Lawden, sur le petit bois situé au nord, avec la cavalerie de réserve.

Alors, la division **CARRA SAINT-CYR,** formée en colonne par brigade, ayant la division **SAINT-HILAIRE** en seconde ligne, se porta par Bewernicken sur la position ennemie. Elle n'avait même pas fini de passer entièrement le défilé, que sa 1re brigade (24e léger) et sa 2e brigade (4e et 28e de ligne) se précipitèrent avec impétuosité sur la première ligne ennemie. Cette charge fut si vigoureuse, qu'en un instant les Russes furent culbutés. Le reste de la colonne française put ainsi déboucher à son aise.

La division **CARRA SAINT-CYR** ne se contenta pas de ce premier succès. Elle fondit avec le même élan sur la deuxième ligne, puis sur la réserve. L'infanterie russe fut rejetée au delà d'un ravin qui va du village de Lawden à l'Alle. Les vainqueurs bordèrent aussitôt le ravin au delà duquel l'ennemi avait été repoussé. Une forte colonne essaya de les tourner et fut battue.

Ce triomphe était beau, mais il fut chèrement payé. La 2e division, qui, depuis une heure, soutenait ce combat contre des ennemis dix fois plus nombreux, avait fait de grandes pertes. Elle était décimée par l'artillerie des redoutes de la rive gauche, qui la canonnait de front, et par l'artillerie des redoutes de la rive droite, qui la prenait en flanc. Elle était déjà si réduite, qu'elle n'eût pu franchir le ravin. La division **SAINT-HILAIRE** s'avança et passa, par bataillons en colonne, dans l'intervalle des bataillons déployés de la division **CARRA SAINT-CYR,** et charge a l'ennemi à son tour. Ce mouvement s'exécuta sous la mitraille avec la même régularité que sur le champ de manœuvre. Le ravin fut franchi ; la ligne russe qui le défendait fut en partie détruite. Le général **SAINT-HILAIRE** porta sa division jusqu'aux trois redoutes qui couvraient Heilsberg. La division **CARRA SAINT-CYR** forma la seconde ligne.

Mais l'ennemi faisait avancer des forces de plus en plus considérables. La division **SAINT-HILAIRE,** après avoir repoussé plusieurs contre-attaques, ne put rester près des redoutes. Elle rétrograda jusque derrière le ruisseau qui coule au fond du ravin de Lawden, et se trouva ainsi en ligne avec la division **CARRA SAINT-CYR,** qui l'attendait, et avec un régiment de fusiliers de la garde.

Ces troupes demeurèrent exposées au feu d'une formidable artillerie sans être ébranlées. Le général **BENINGSEN** voulut en avoir raison avec sa nombreuse cavalerie, à laquelle il fit exécuter plusieurs charges. L'infanterie du 4e corps forma des carrés et résista aux cavaliers russes avec un merveilleux sang-froid. Le maréchal **SOULT**, placé dans l'un des carrés, où se trouvaient pêle-mêle

des fantassins morts et blessés, des Russes et des Français, avec des cavaliers démontés, donnait à tout le monde l'exemple du calme, maintenant dans le devoir par son énergique attitude.
Cette bataille, aussi héroïque qu'imprudente, dans laquelle 30,000 Français luttèrent à découvert contre 90,000 Russes protégés par des redoutes, dura jusqu'à la nuit. On se battait depuis midi. Le feu cessa enfin. On s'attendait à voir le combat recommencer dès que le jour paraîtrait. Les troupes des deux armées étaient à peu de distance les unes des autres. On n'avait plus que quelques heures pour renouveler les munitions et faire prendre un peu de nourriture aux hommes. On approchait du solstice d'été, et, au 10 juin, il n'y a plus, dans cette contrée, que trois heures de nuit, depuis dix heures et demie jusqu'à une heure et demie. 18,000 Russes et Français, morts où blessés, gisaient sur le champ de bataille. L'ennemi avait subi les plus fortes pertes : 3,000 morts et 7 ou 8,000 blessés.
Les Russes avaient été si éprouvés, il régnait un tel désordre parmi eux, qu'ils employèrent la matinée du 11 à se réorganiser un peu et à préparer leur retraite. Vers six heures du matin, ils firent des démonstrations de cavalerie. Vers dix heures, ils attaquèrent la droite de la division **CARRA SAINT-CYR** pour dissimuler leur mouvement rétrograde qui commençait, par la rive droite de l'Alle, sur Bartenstein. Cette diversion n'eut aucun succès.
Après cela, la journée fut très tranquille. Les Russes l'employèrent à enterrer les principaux officiers tués de leur armée, et à donner quelques secours aux milliers de blessés qu'ils allaient abandonner à la générosité des vainqueurs. Le 12, dès les premières lueurs du jour, on s'aperçut que l'ennemi avait disparu.
Le 4e corps, qui avait supporté seul tout le poids de cette bataille avec la cavalerie de réserve, avait éprouvé des pertes considérables. Elles s'élevaient à 6,605 hommes hors de combat, savoir : 36 officiers et 650 soldats tués, 215 officiers et 5,613 soldats blessés, 6 officiers et 85 soldats prisonniers. Nous n'avons pu retrouver les noms, pour le 28e, que du capitaine **VIDELOU**, qui fut tué, et des lieutenants **MICHEL** et **MEZIN**, qui furent blessés. Il dut y avoir environ 50 sous-officiers et soldats du régiment tués ou blessés, car la situation du 1er juin accuse 53 officiers et 1,203 hommes de troupe présents, tandis que celle du 15 ne porte plus que 49 officiers et 1,150 hommes de troupe présents. A cette dernière date, il y avait aux hôpitaux 958 hommes[1].
Cette victoire fut très glorieuse pour les soldats du 4e corps, et le maréchal **SOULT** put dire que leur valeur avait suppléé au nombre. La division **CARRA SAIN-CYR** fut citée avec éloges ; elle avait eu 2 généraux de brigade blessés sur 3.

Suite des opérations. — Les troupes ne manquaient de rien à cette époque ; elles avaient reçu des souliers en quantité suffisante. Le maréchal **SOULT** écrivait au ministre de la guerre, le 2 juin :
« Nous sommes riches en souliers ; 2 régiments seulement n'en ont qu'une paire par homme dans le sac ; les autres en ont 2 ou 3 paires. Lorsque les 8,000 paires, dernièrement accordées, auront été distribuées, nous serons au-dessus du complet de 3 paires par homme, y compris celle des pieds. »
Le 12, le 4e corps entra dans Heilsberg, où il trouva des magasins remplis d'approvisionnements et un grand nombre de blessés abandonnés par les Russes. On apprit que ces derniers voulaient se retirer derrière la Prégel, en évitant tout nouvel engagement. Tandis que l'armée ennemie se dirigeait, par la rive droite de l'Alle, sur Friedland, d'où l'on présumait qu'elle se porterait sur Koenigsberg, l'empereur fit marcher la Grande Armée, par Preussisch-Eylau et Domnau, sur Friedland, afin de prévenir les Russes et de les contraindre à s'arrêter pour combattre.
Le 12, l'armée française était entre Eylau et Domnau. Le 4e corps campa sur les plateaux de Grünhoefchen et de Tenknitten, en arrière d'Eylau. **NAPOLÉON** envoya sur Koenigsberg **MURAT**

1 L'effectif du 28e était le même le 1er juillet ; le 15, il était de 48 officiers et 1,176 hommes de troupe présents.

avec une partie de la cavalerie, suivi des corps de **SOULT** et de **DAVOUT**, destinés à former l'aile gauche de l'armée, à s'étendre vers Koenigsberg ou à se rabattre sur le centre, si cela était nécessaire.
Le 13, le 4e corps passa par Kreuzbourg et apprit que le corps prussien du général **LESTOCQ**, avec la division russe **KAMENSKI**, qui lui était attachée, avait opéré sa retraite sur Koenigsberg, par les routes de Brandenbourg et de Kobbelbude.

Combat de Koenigsberg (14 juin). — Pendant que l'empereur livrait bataille à l'armée russe à Friedland, le maréchal **SOULT** pourchassait le corps prussien de **LESTOCQ**. Le 14, dès le jour, le 4e corps s'était porté sur Koenigsberg par Mahnsfeld, Lichtenhagen et Grodienenen. L'avant-garde rencontra une première fois l'ennemi à Bergau. Un bataillon voulut résister à Karschau ; il fut chargé et enlevé. On contraignit le corps prussien à abandonner les approches de Koenigsberg et à s'enfermer dans la ville.
Pendant ce temps, le 3e corps, du maréchal **DAVOUT**, avait exécuté la même opération sur la droite, et repoussé dans Koenigsberg les troupes qui défendaient les abords sur les routes d'Eylau et de Friedland.
La ville fut aussitôt investie sur la rive gauche de la Prégel. La marche du 4e corps avait été si rapide, qu'une colonne de 1,200 Russes et Prussiens se trouva coupée. Vers midi, elle se présenta aux villages de Kalgen et Spandienen, pour chercher à entrer dans Koenigsberg. Elle attaqua avec beaucoup d'impétuosité la division **CARRA SAINT-CYR**, qui se trouvait en seconde ligne.
La 2e division fut surprise par cette brusque offensive, mais en un instant elle eut exécuté un changement de front et fait face aux assaillants. En même temps, la cavalerie légère accourut pour les envelopper, et exécuta plusieurs charges qui mirent en déroute 4 escadrons de hussards prussiens. L'infanterie ennemie, qui avait 7 pièces de canon, s'était barricadée dans le village de Kalgen. Elle fut chargée par des régiments de la 2e division et contrainte de capituler. Le sous-lieutenant **GAILLARD**, du 28e, se mit à la tête d'une section de grenadiers et s'élança sur une batterie de 4 pièces de canon, qui fut enlevée avec les canonniers et les chevaux[1]. Le grenadier **FERRAND** était arrivé le premier pour en prendre possession au nom du régiment, et il avait sommé les artilleurs de se rendre. Il fut nommé membre de la Légion d'honneur pour ce trait de hardiesse (promotion du 1er octobre 1807). Le 4e corps perdit dans ces combats 35 hommes tués et 185 blessés. Le 28e eut 5 soldats tués, et sans doute 15 ou 20 blessés.

Prise de Koenigsberg. — Le 3e corps partit pour rejoindre **NAPOLÉON** à Friedland. Le 4e corps resta seul devant Koenigsberg. Les approches furent reconnues ; on confectionna des fascines, et on se disposa à donner l'assaut. Mais ces préparatifs furent inutiles. Lorsque l'ennemi apprit la grande victoire des Français à Eylau, il s'enfuit de Koenigsberg. Le 15, à dix heures du soir, on sut par des déserteurs que la division russe du général **KAMENSKI** était partie dès que la nouvelle était parvenue en ville, et que les Prussiens commençaient aussi à s'échapper. Il était trop tard pour entreprendre d'enlever la place, et, dit le maréchal **SOULT**, « il eût été difficile de préserver la ville

1 Gaillard (François-Gaspard), né le 21 décembre 1775 à la Mure (Isère). Entré au service comme soldat dans la 28e demi-brigade le 22 mars 1802, caporal le 20 juin, fourrier le 23 octobre, sergent le 24 novembre 1803, sergent-major le 10 janvier 1804, adjudant le 16 octobre, sous-lieutenant le 19 mars 1807, lieutenant le 8 novembre 1809, capitaine adjudant-major le 20 septembre 1812, capitaine de grenadiers en 1813, capitaine commandant le 5e bataillon le 19 janvier 1814. Membre de la Légion d'honneur en 1813. Il se distingua à Austerlitz, ainsi qu'à Eylau, où il fut blessé. Il prit part à toutes les campagnes du régiment, fut blessé de nouveau à la bataille de Talaveyra en 1809, ainsi qu'à la prise du col de Maya le 25 juillet 1813. A ce dernier combat, il reçut deux balles, dont l'une lui traversa un bras et l'autre le corps. Il avait aussi déployé une grande bravoure le 6 mai 1812, dans un combat livré par le 3e bataillon entre Villaréal et Villafranca. Il fut réformé en 1815.

du pillage pendant la nuit. » En conséquence, on attendit le jour. Le 16, à trois heures du matin, les troupes pénétrèrent dans Koenigsberg, et firent prisonniers un bataillon qui était de garde, 3,500 Russes et 4,000 Prussiens laissés dans les hôpitaux.

Armistice et paix de Tilsitt. — Un armistice fut signé le 21 juin, et la paix définitive le 8 juillet, à Tilsitt[1].
Après la prise de Koenigsberg, le 4e corps resta campé devant la ville. Le 12 juillet, l'empereur vint le passer en revue. Le 25, le corps se dirigea sur la Passarge pour occuper les mêmes positions qu'avant la dernière reprise des hostilités. Le 31, les trois divisions furent cantonnées entre la Passarge et la Vistule. Elles devaient partir le 20 août, mais de nouveaux ordres les maintinrent dans les mêmes localités jusqu'à la conclusion de divers arrangements demandés au gouvernement prussien en exécution du traité de Tilsitt.
Pendant les mois d'août et de septembre, les régiments eurent beaucoup de malades. Le nombre des militaires de la Grande Armée qui furent traités pour la fièvre ou la dysenterie, dans les corps ou aux hôpitaux, dépassa 30,000. Dans l'armée il y eut relativement peu de morts ; parmi les populations, la mortalité fut au contraire considérable. On attribua ces ravages aux grandes chaleurs qui amenèrent le dessèchement des marais et des sources, mais surtout à l'épouvantable misère des habitants.
A partir du 23 octobre, le 4e corps occupa les pays entre la Vistule et l'Oder. Le 10 décembre, la division **CARRA SAINT-CYR** se rendit à Stargard. Pendant sa route, elle fut nourrie par l'habitant. Le 28e cantonna aux environs de Gollnow jusqu'au 30 mars 1808[2].

CHAPITRE IV.

Mouvements du 28e en 1808. - Réorganisation.

Emplacements. — Le 30 mars 1808, la brigade **AMEY** (4e et 28e de ligne) partit pour Stettin, où elle arriva le 1er avril. Le 28e fut placé dans deux casernes de la ville. Le 7 juin, il fut ordonné de faire camper toutes les divisions du 4e corps à partir du 1er juillet, afin « de disposer la troupe à exécuter tous les mouvements, quelque événement qu'il survienne, de la familiariser avec les devoirs du service en campagne et de travailler à son instruction. »
« Les soldats devront toujours être prêts à marcher et avoir 3 paires de souliers (une paire aux pieds et deux dans le sac), et avoir les effets de grand et de petit équipement au complet. » (Ordre du maréchal Soult.)
La 2e division fut campée sur l'Ihna entre Brucklausen et Siefeld, près de Stargard. Le 28e resta là jusqu'au 24 juillet, date de son départ pour Wesel, à la suite d'un ordre du prince **BERTHIER**, major général.

Réorganisation. — Un décret impérial, du 18 février 1808, changea la composition des régiments. Voici les principaux articles :

1 Pertes totales du 4e corps pendant cette campagne : 1,799 tués, dont 197 officiers ; 14,163 blessés, dont 663 officiers ; 359 prisonniers, dont 20 officiers.
2 Il occupait une grande étendue, ayant 104 cantonnements différents. L'état-major du régiment était à Gollnow.

Art. 1er. — Les régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère comprendront un état-major et 5 bataillons. Les 4 premiers bataillons porteront la dénomination de bataillons de guerre ; le 5e, celle de bataillon de dépôt.
Art. 2. — Chaque bataillon de guerre, commandé par un chef de bataillon, ayant sous ses ordres 1 adjudant-major et 2 adjudants sous-officiers, sera composé de 6 compagnies, dont 1 de grenadiers, 1 de voltigeurs et 4 de fusiliers, qui seront toutes d'égale force.
Art. 3. — Le bataillon de dépôt aura 4 compagnies ; le major sera toujours attaché à ce bataillon. Un capitaine, désigné par le ministre, sur la présentation de 3 candidats, faite par le colonel, commandera le dépôt sous les ordres du major ; il commandera en même temps une des 4 compagnies. Il y aura, en outre, au dépôt, 1 adjudant-major et 2 adjudants sous-officiers[1].
Art. 4. — L'état-major du régiment comprendra : 1 colonel, 1 major, 4 chefs de bataillon, 5 adjudants-majors, 1 quartier-maître trésorier, 1 officier payeur, 1 porte-aigle, 1 chirurgien-major, 4 aides-chirurgiens, 5 sous-aides-chirurgiens, 10 adjudants, les 2e et 3e porte-aigles, 1 tambour-major, 1 caporal tambour, 8 musiciens dont 1 chef, 4 maîtres ouvriers.
La compagnie comprendra 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, sergent-major, 4 sergents, 1 caporal fourrier, 8 caporaux, 2 tambours, 121 grenadiers, voltigeurs ou fusiliers, en tout 140 hommes.
Art. 5. — Il y aura 4 sapeurs par bataillon, pris dans la compagnie de grenadiers, ainsi que le caporal. -
Art. 7. — Quand les compagnies seront présentes, on agira toujours par division.
Art. 17. — L'aigle sera toujours là où il y aura le plus de bataillons réunis.

Le général **CARRA SAINT-CYR** fut chargé, le 17 mai, d'appliquer ces nouvelles mesures aux troupes de sa division. Il dirigea sur le dépôt les cadres des 3 dernières compagnies des deux premiers bataillons du 28e pour former le 3e bataillon de guerre. L'ancien 3e bataillon, de dépôt, n'aurait pu, en effet, se constituer en bataillon de guerre avec ses éléments insuffisants, car il avait toujours envoyé aux deux premiers bataillons les gradés aptes à faire campagne.
L'organisation en 5 bataillons eut donc lieu à la fois à la Grande Armée et au camp de Saint-Omer. Le 3e bataillon, de dépôt, forma au camp, le 8 avril, le 5e bataillon de dépôt ; le 2 mai, le 4e bataillon, et, le 1er juin, le 3e bataillon.
A partir de ce moment, **NAPOLÉON**, ayant sans cesse besoin de nouvelles troupes pour sa funeste guerre d'Espagne, demanda constamment au dépôt de lui former des bataillons et des compagnies, qu'on incorporait dans des régiments de marche, ou qui étaient versés dans d'autres régiments[2]. A peine le 4e bataillon fut-il organisé au dépôt du 28e, qu'il fut envoyé en Espagne pour former le 1er bataillon du 18e régiment provisoire. Un décret du 7 juillet ordonna que ce 4e bataillon (grenadiers et voltigeurs exceptés) serait rayé de l'effectif du régiment et versé dans le 120e de ligne. A la suite d'un autre décret du 28 juillet, le 4e bataillon fut réorganisé avec les grenadiers et les voltigeurs conservés et avec les 4 compagnies de fusiliers du 5e. On prit au 3e bataillon les officiers et les sous-officiers nécessaires pour compléter les cadres. Le 5e bataillon, de dépôt, épuisé par ces

1 Ces bataillons de dépôt étaient à résidence fixe, ayant avec eux les magasins, les archives, le conseil d'administration. Ils subvenaient à tous les besoins des bataillons de campagne et remplaçaient les dépôts auxiliaires, les compagnies de dépôt, les compagnies auxiliaires ; ils centralisaient l'administration des bataillons de guerre.

2 Nous ne nous occuperons pas de toutes les compagnies formées par le dépôt du 28e et dispersées un peu partout. Ce serait un travail très long et sans intérêt. De nombreux régiments ou bataillons de marche ont reçu des détachements du 28e. Ainsi, par exemple, le 4e bataillon de marche, formé en 1808 et envoyé en Espagne, avait 1 sergent, 1 caporal et 28 fusiliers du régiment. Ce bataillon fut dissous au fort de Burgos, et les militaires de plusieurs régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère, qui le composaient, rentrèrent à leurs corps respectifs.

prélèvements, ne fut plus qu'un piquet de dépôt, composé des ouvriers, des enfants de troupe, des hommes susceptibles de réforme ou incapables de faire campagne. Il eut jusqu'à 200 hommes, sans posséder un seul sous-officier pour les surveiller. Le capitaine **SOMMIÈRES**, qui commandait le dépôt, suivant les prescriptions du décret de 1808, sous les ordres du nouveau major **BRISSOT**, nommé en remplacement de **BUSSIÈRES**, demanda au ministre de lui envoyer au moins les sous-officiers nécessaires à une compagnie, pour son 5e bataillon.
Le nouveau 4e bataillon parvint à être complet vers le mois de février 1809, et il ne tarda pas à être envoyé aux armées sous les ordres du chef de bataillon **BRAGAIRAT**. Un chapitre spécial donnera l'histoire de ce bataillon, qui fit la campagne de 1809 en Allemagne et celle de 1810-1811 en Portugal.
Le 3e bataillon avait encore onze emplois vacants d'officiers au mois de décembre 1808, malgré les cadres envoyés des bataillons de guerre. **NAPOLÉON** ordonna que ce bataillon fût complété avant d'être envoyé à l'armée d'Espagne, où se trouvaient déjà les deux premiers. Ce 3e bataillon se mit bientôt en route, et on le retrouvera dans la guerre d'Espagne.
Les deux premiers bataillons, réorganisés en Allemagne le 17 mai, d'après les prescriptions du décret du 18 février, furent dirigés sur l'Espagne, ainsi que le 3e bataillon, et ils soutinrent la brillante réputation du 28e, dans une guerre affreusement pénible et meurtrière. Ils ne revinrent en France qu'en 1813. Le régiment se joignit ensuite aux troupes d'élite qui, électrisées par le génie de **NAPOLÉON**, accomplirent les prouesses fabuleuses de la campagne de 1814.

Drapeaux. — A dater du décret du 18 février 1808, il n'y eut plus, dans les corps de troupe à pied, qu'un drapeau par régiment, confié à un porte-drapeau ayant le grade d'officier et faisant partie de l'état-major.
Chaque régiment de ligne avait un premier porte-aigle, du grade de lieutenant ou sous-lieutenant, qui devait avoir au moins dix ans de service et avoir fait les campagnes d'Ulm, Austerlitz, Iéna et Friedland ; il recevait la solde de lieutenant de 1re classe. Il lui était adjoint « deux braves, pris parmi les anciens soldats non lettrés, ayant au moins dix ans de service, avec le titre de *deuxième* et *troisième porte-aigles*. » Ceux-ci avaient rang de sergent, touchaient la solde de sergent-major et portaient 4 galons sur les deux bras, d'après le décret ; mais ils n'avaient en réalité que les galons de sergent-major ; ils portaient aussi des épaulettes de grenadier, c'est-à-dire écarlates. Les trois porte-aigles, nommés par l'empereur sur la présentation de 3 candidats par corps, faisaient partie du grand état-major du régiment.
L'aigle se trouvait où il y avait le plus de bataillons réunis. Chacun des 4 bataillons de guerre avait une *enseigne* confiée à un sous-officier choisi par le chef de bataillon. Le 5e bataillon ou dépôt n'en avait pas.
L'empereur décida, le 5 juillet 1808, que les pavillons des enseignes seraient en soie, que le 1er de lance qui les surmontait serait remplacé par une petite aigle ; qu'elles n'auraient ni glands ni cravates et seraient bordées en soie. Le pavillon de ces enseignes avait 4 pieds carrés, celui des aigles 32 pouces.
Le décret du 25 décembre 1811 disait : « Aucun corps ne peut porter pour enseigne l'aigle française, s'il ne l'a reçue de nos mains, et s'il n'a prêté le serment, par ses députés, de mourir pour la défendre. »
L'aigle était toujours au 1er bataillon ; les autres bataillons n'avaient que des fanions de couleur distinctive : blanc pour le 2e, rouge pour le 3e, bleu pour le 4e, vert pour le 5e, jaune pour le 6e et violet pour le 7e. « Recommandez bien qu'on ne mette rien aux fanions que les colonels doivent donner aux bataillons, afin que si, par malheur, ils venaient à tomber au pouvoir de l'ennemi, on vit bien par leur extrême simplicité que c'est sans conséquence. L'aigle seule doit recevoir les honneurs.

Le fanion ne doit même pas être déposé chez le chef de bataillon ; il doit rester chez le sous-officier qui le porte. » (Correspondance de Napoléon.) A partir du décret de 1808, le nombre des bataillons alla toujours en augmentant dans les régiments, qui en eurent jusqu'à sept ou huit.
Les 2e et 3e porte-aigles reçurent un casque de carabiniers et des épaulettes défensives ; leurs colifichets disparurent, et ils furent « armés d'un épieu avec flamme ou esponton de parade et de défense, avec une paire de pistolets » placés sur la poitrine[1].

Départ du 28e pour l'Espagne. — Le 10 juillet, les 2 bataillons de guerre, campés près de Stargard, forts de 1,150 hommes, reçurent l'ordre de partir pour Wesel. Ils se mirent en route le 24, et arrivèrent le 22 août à Wesel, d'où un nouvel ordre les dirigea de suite sur Paris, en supprimant le séjour qu'ils devaient faire à Maëstricht, de façon qu'ils fussent rendus à Bruxelles le 1er septembre. De cette dernière ville, ils furent transportés en poste jusqu'à Cambrai ; ils en partirent à pied pour Paris, où ils entrèrent le 9. Le 11, ils assistèrent à une grande revue passée par l'empereur, dans la cour du palais des Tuileries. Il adressa un discours à tous les officiers réunis en cercle[2]. La ville de Paris organisa de grandes fêtes à l'occasion du passage des soldats de la Grande Armée. Toutes les autorités civiles et militaires se portèrent à leur rencontre et les haranguèrent.
Le 28e se remit en route le 13 pour se rendre à Bayonne, où il arriva le 13 octobre avec 45 officiers et 1,044 hommes de troupe présents. Il avait donné des gradés au 3e bataillon pour le compléter ; il avait, à ce moment, 233 hommes aux hôpitaux.
Le 3e bataillon reçut aussi l'ordre de quitter le camp de Saint-Omer, et se rendit à Versailles, avec 1,004 hommes.
Le 17 décembre il fut passé en revue au Point-du-Jour, et partit pour Bayonne le 18, sous le commandement du major **BUSSIÈRES**, du 28e, qui emmena également les troisièmes bataillons des 58e et 75e de ligne. Ce détachement passa par Chartres, Tours, Angoulême et Bordeaux ; il arriva à Bayonne le 17 janvier 1809.
Dans ces marches ordinaires, **NAPOLÉON** recommandait de donner aux troupes un jour de repos tous les 4 jours de marche.

---

1 Un ordre impérial du 28 juin 1809 prescrivit d'armer les 2e et 3e porte-aigles d'un esponton formant une espèce de lance de cinq pieds de haut, auquel serait attachée une banderole rouge pour le 2e porte-aigle et blanche pour le 3e. D'un côté, devait être le nom de l'empereur ; de l'autre, le numéro du régiment.
2 Ce discours fut mis à l'ordre de tous les corps. En voici un passage: « Soldats ! après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées ; je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un instant de repos. « Soldats ! j'ai besoin de vous : la présence hideuse du léopard souille les continents d'Espagne et du Portugal ; qu'à votre aspect, il fuie épouvanté ; portons nos aigles triomphantes jusqu'aux Colonnes d'Hercule : là aussi nous avons des outrages à venger. »Toutes les villes de France fêtèrent les soldats de la Grande Armée comme l'avait fait la capitale. C'est Napoléon qui avait tenu à ce que les municipalités offrissent des réjouissances à l'armée, du Rhin aux Pyrénées. Il avait promis secrètement d'en faire les frais et dépensa plus d'un million, pris sur le trésor de l'armée. Des chansons guerrières, composées par son ordre, étaient chantées dans des banquets, où il n'était question que des exploits héroïques de nos armées et de la grandeur de la France, seule part qu'on laissa à la politique dans ces solennités. Les longues marches faites par les troupes furent pénibles, car les routes étaient dégradées à cause de la mauvaise saison et de la grande quantité des charrois militaires.

CHAPITRE V.

Guerre d'Espagne. 1808-1809.

Dispositions préparatoires. — **Joseph NAPOLÉON**, devenu roi d'Espagne, était entré le 20 juillet à Madrid ; mais le pays presque tout entier était en insurrection. Après avoir obtenu la désastreuse capitulation du corps du général **DUPONT** à Baylen, l'armée espagnole du général **CASTANOS** était arrivée sur les confins de la Manche. Le roi **Joseph**, ne se croyant plus en sûreté dans Madrid, en était reparti le 1er août, pour se fixer à Vittoria, et avait fait replier sur les bords de l'Ebre les troupes françaises qui étaient déjà en Espagne.

C'est alors que **NAPOLÉON** rassembla des forces considérables. Le 1er août, il ordonna que les 1er, 5e et 6e corps, ainsi que des divisions de cavalerie, quittassent la Grande Armée.

« Indépendamment de ces 3 corps d'armée, 4 régiments d'infanterie ont ordre de se diriger sur Wesel et de là sur Paris, savoir les 32e, 58e, 28e et 75e.... On fera par avance les dispositions pour que ces troupes, arrivées à Paris, forment une division. On préparera ce qui lui est nécessaire.. »

Les 4 régiments désignés par l'empereur formèrent, avec le 5e dragons, une division de 7 à 8,000 hommes, placée sous les ordres du général **SEBASTIANI**. On expédia des approvisionnements considérables de tout genre sur Bayonne pour les troupes d'Espagne qui, cependant, furent assez mal fournies, malgré les ordres de l'empereur[1].

La nouvelle armée fut divisée en 8 corps. La division **SEBASTIANI** se réunit à la division **LEVAL**, qui était composée de Polonais et d'Allemands, pour former le 4e corps, dont le commandement fut donné au maréchal **LEFEBVRE**. Ce corps entra en Espagne le 11 octobre.

Le même jour, l'empereur ordonna au maréchal **JOURDAN**, major général du roi **Joseph**, de placer à Vittoria, du 22 au 25, les divisions **SEBASTIANI** et **LEVAL**. « L'intention de l'empereur est que ce corps d'armée se réunisse tout entier sur la droite, c'est-à-dire du côté de Bilbao.»

Le maréchal **JOURDAN** répondit le 25 : « Toutes les troupes du 4e corps d'armée, aux ordres du maréchal duc **de DANTZICK,** et qui sont arrivées, sont réunies à Durango sous les ordres du maréchal. Ces troupes sont la division du général **SEBASTIANI**, la division du général **LEVAL** et la division batave. Ce corps n'ayant pas paru suffisant pour contenir le corps ennemi qui est en avant de Bilbao, la 3e division du 1er corps d'armée reste provisoirement à Durango pour soutenir le 4e corps. »

---

1 Napoléon au ministre directeur de l'administration de la guerre : « Je manque de tout; l'habillement va au plus mal; mon armée qui va entrer en campagne est nue; elle n'a rien. Les conscrits ne sont pas habillés; vos rapports ne sont que du papier, » Nouvelle lettre, du 17 novembre : « Monsieur le général Dejean, je ne reçois aucun des convois que vous m'annoncez. Je vous avais prévenu que rien n'arriverait si vous ne faisiez pas accompagner ces envois par un maréchal des logis ayant une feuille de route où les journées de route fussent bien déterminées. Vous n'en avez tenu aucun compte, et mon armée manque de tout. Je suis obligé d'avoir recours à des moyens extraordinaires, ce qui produit toujours un mauvais effet. Votre bureau d'habillement est composé d'imbéciles. Vos fournisseurs de Paris sont des fripons comme ceux de Bordeaux ; il y en a qui ont vendu des effets qui étaient partis pour vous. Cela est votre faute de n'avoir pas su organiser vos transports. Je dépense beaucoup d'argent pour être mal servi. Le fait est qu'il y a beaucoup de dilapidations. » Autre lettre, du 21 décembre : « Je vois avec peine que 200 bœufs aient été envoyés à l'armée ; ils n'arrivent pas. D'ailleurs, ce n'est pas de viande que je manque, c'est de souliers, de capotes et de chemises, et c'est justement ce dont on ne m'envoie rien. Je n'ai reçu en souliers que 16,000 paires d'un convoi et 19,000 paires d'un autre, et ce sont ceux qui venaient de Berlin. Ceux de Paris et d'ailleurs, je n'en ai pas entendu parler...: Mes hôpitaux se remplissent de malades, parce que je n'ai ni capotes ni souliers. J'ai été cruellement trompé dans tout ceci, »

Combat de Durango (31 octobre 1808). — Les Espagnols, enthousiasmés du triomphe inespéré de Baylen et de la retraite du roi **Joseph** sur l'Ebre, se croyaient invincibles et parlaient déjà d'envahir la France. Le maréchal **LEFEBVRE** s'était placé sur les hauteurs de Durango, pour contenir la gauche de la grande armée espagnole. Le général **BLACKE** commandait cette partie des troupes ennemies, désignée sous le nom d'armée de Galice. Il s'était avancé jusqu'à Zornoza, dans l'intention de descendre sur Mondragon, dont il n'était éloigné que d'une marche, ce qui l'aurait placé entre Vittoria et Tolosa, sur la grande route de France à Madrid et à trois journées de marche en arrière de l'avant-garde française.

Les Espagnols vinrent prendre position près de Durango. Pendant deux jours, ils exécutèrent différents mouvements. Les avant-postes des deux armées eurent de fréquents engagements. **BLACKE** hésitait. Il avait même réuni un conseil de guerre pour savoir s'il devait attaquer ou battre en retraite. Le 30 au soir, il prononça un mouvement plus sérieux sur la droite des Français, en cherchant à les tourner.

Les troupes du maréchal **LEFEBVRE** étaient fatiguées par cette petite guerre, qui était fort du goût des Espagnols, et, obligées de demeurer immobiles, elles ne pouvaient se procurer des vivres. Le maréchal craignit quelque résultat fâcheux, si l'ennemi profitait de sa grande supériorité numérique pour l'attaquer sérieusement, et il résolut de prendre lui-même l'offensive pour parer au mouvement tournant.

Les dispositions préparatoires furent prises le 31 au matin, à la faveur d'un brouillard très épais. Les avant-gardes des deux armées étaient postées de chaque côté d'un vallon formé par la montagne de San-Martin et les hauteurs boisées de Bernagoïtia. Le maréchal **LEFEBVRE** descendit des hauteurs de Durango à la tête de 24,000 hommes formés en trois colonnes. La première, commandée par le général **LEVAL**, était à l'aile droite ; la deuxième, sous les ordres du général **SEBASTIANI**, était au centre et comprenait la 1re brigade de sa division, composée des 28e et 32e de ligne, et la 2e brigade, formée des 58e et 75e de ligne ; la troisième, dirigée par le général **VILLATTE**, se tenait à gauche.

La division **SEBASTIANI** avait avec elle 2 obusiers et 2 pièces de canon, avec un régiment de hussards hollandais et un escadron du 5e dragons.

La colonne de gauche commença l'attaque et chassa les Espagnols de la hauteur qu'ils occupaient. L'enlèvement de cette première position permettait de les déborder par leur droite. Le général **VILLATTE** alluma aussitôt un feu, comme il était convenu, pour indiquer que l'attaque des colonnes du centre et de la droite pouvait avoir lieu. On envoya d'abord quantité d'obus sur la haute montagne occupée par l'ennemi, ainsi que dans la vallée, c'est-à-dire sur les deux points où il avait résolu d'opposer une résistance énergique. Le brouillard était devenu encore plus épais. « Aussi, dit le maréchal Lefebvre, l'artillerie était-elle contrainte de tirer au hasard. » (Rapport du maréchal.)

Alors, le général **SEBASTIANI** lança ses deux brigades sur le centre des Espagnols. Elles attaquèrent avec une telle impétuosité, qu'ils furent enfoncés en un instant, malgré les nombreux renforts accourus. Ils battirent en retraite, mais essayèrent encore de résister quelque temps dans les maisons. L'infanterie les en chassa, après une canonnade.

L'ennemi se réfugia sur une haute montagne. Il en fut bientôt chassé. La réserve fut bousculée d'une hauteur qui couvrait Zornosa. Les Français, très animés, se livrèrent à une poursuite infatigable jusqu'à la nuit.

La division **SEBASTIANI** ne laissa pas un instant de répit aux Espagnols. Le lendemain, elle recommença la poursuite et les atteignit au pont, en arrière de Bilbao, et sur une hauteur en avant, vers la route de Balmaseda, et les battit de nouveau. Elle entra dans Bilbao sur leurs talons, et prit possession des magasins de leur armée, ainsi que d'un grand nombre de fusils anglais nouvellement débarqués.

L'armée de **BLACKE**, forte de 36 à 38,000 hommes, qui devait, au dire de ses généraux et de ses soldats, envahir la France, était dans une déroute complète, possédée d'une terreur extraordinaire dont témoignaient les habitants. Elle avait éprouvé des pertes sensibles (2,000 hommes environ), et une grande quantité de ses soldats errait dans les montagnes.
Le maréchal **LEFEBVRE** se loua beaucoup de quelques régiments, parmi lesquels le 28e de ligne. La perte du 4e corps ne fut que de 17 tués et environ 200 blessés ; celle du régiment fut insignifiante. Le 1er novembre, les deux bataillons avaient 925 combattants.

Poursuite. — L'ennemi s'était retiré sur Balmaseda. Le roi **Joseph** ordonna au maréchal **Lefebvre** de s'y porter. Le maréchal **NEY** désapprouvait les poursuites, et écrivait au maréchal **JOURDAN** :
« L'ennemi n'a point d'autre but que d'attirer à lui le plus de troupes possible, pour les fatiguer et les exposer au manque absolu de vivres qu'elles doivent nécessairement éprouver, tandis que lui est abondamment pourvu de tout.... Cette misère, que nos troupes ont à supporter, n'est pas propre à relever leur moral[1]. »
La difficulté de se procurer des vivres était, en effet, très grande, et, dans cette guerre, nos soldats manquèrent souvent de tout. Ils emportaient dans leur sac quatre jours de pain, quand ils pouvaient s'en procurer. Un rapport du 9 novembre dit : « Il est étonnant que nos soldats puissent marcher.. Ils n'ont pas de pain depuis trois jours. Ils sont néanmoins bien disposés, aux souliers près qui vont leur manquer. Nous manquons de cartouches. Les soldats n'ont que celles qu'ils portent avec eux ; elles suffiront à peine pour une affaire. »
Le 6 novembre, **NAPOLÉON** prit lui-même le commandement en chef de l'armée, fort mécontent des premières opérations exécutées sans son ordre. Il donna de suite des instructions pour remédier au placement défectueux des troupes et pour assurer l'exécution de son plan. Il fut ordonné au 1er corps, commandé par le maréchal **VICTOR**, qui était entré en Espagne et avait rejoint le 4e corps, de marcher réuni, de reprendre la division **VILLATTE**, qui lui appartenait et avait été laissée provisoirement à la disposition du maréchal **LEFEBVRE**, et d'avoir soin de se maintenir en communication avec le 4e corps. D'après les intentions. de l'empereur, l'aile droite de l'armée (1er et 4e corps) devait pousser vigoureusement l'armée de **BLACKE**, déjà affaiblie, tandis que l'aile gauche, opposée aux généraux **CASTANOS** et **PALAFOX**, à Logrono et sur les frontières d'Aragon, attendrait et ne descendrait l'Ebre vers Saragosse qu'après le succès de l'attaque que le centre (2e et 6e corps) allait faire sur la réserve espagnole, dite armée d'Estrémadure, qui occupait Burgos.
Le maréchal **LEFEBVRE** était à Balmaseda le 5; il y abandonna la division **VILLATTE**, qui fut bientôt attaquée, et retourna à Bilbao, parce que ses troupes manquaient de vivres. On ne trouvait dans le pays que du maïs et du laitage. **NAPOLÉON**, irrité de « ce grand mouvement rétrograde de cinq lieues », ordonna au maréchal de se réunir de suite à la division **VILLATTE** pour pousser l'ennemi.
« L'empereur pense que, pendant le temps où les troupes des généraux Villatte, Labruyère et Ruffin sont devant l'ennemi, et manœuvrent pour le couper, ce n'était pas celui de vous retirer ; et dans une pareille circonstance Sa Majesté trouve déplacé que les troupes du 4e corps restent inactives à Bilbao.

1 Lettre envoyée d'Oyon le 2 novembre. Le major général Berthier écrivit au maréchal Lefebvre, de Bayonne, le 4 novembre 1808 : « L'empereur, monsieur le maréchal, a vu avec peine que, sans ordre, vous aviez engagé une affaire avec le général Blacke qui, s'il fût resté encore 48 heures dans cette position, était dans le cas d'être pris ou du moins d'être attaqué plus avantageusement. »

« Le maréchal Soult marche demain sur Burgos, d'où il se portera sur Reynosa et Santander. Marchez donc vivement, monsieur le maréchal. Le but de l'empereur est qu'il n'y ait pas un moment de repos jusqu'à ce qu'on ait détruit le corps de Blacke et qu'il soit repoussé dans les Asturies.
« L'ennemi s'étant retiré par Balmaseda, Villarcayo et Santander, vous devez le talonner sur les corps qui vont le barrer à Reynosa. » (Lettre du major général Berthier.)

Après avoir reçu ces ordres, le maréchal **LEFEBVRE** se hâta de marcher sur Balmaseda, au secours de la division **VILLATTE**. Il employa la journée du 6 à rallier les détachements envoyés aux environs de Bilbao pour chasser les Anglais du littoral, et, le 7 au matin, il se dirigea sur Balmaseda, par Sodupa et Guenes.

Combat de Guenes (7 novembre). — Les troupes suivirent le fond de la vallée dans l'ordre suivant : la division **LEVAL** sur la route, la division **VILLATTE** à gauche, et la division **SEBASTIANI** à droite et en avant des deux autres.
La division **SEBASTIANI**, qui formait l'avant-garde, enleva le village de Sodupa, puis continua sa marche. Elle aperçut bientôt 20,000 hommes environ de l'armée de **BLACKE**, en position sur les hauteurs de Guenes. Sans attendre les autres divisions, elle s'élança à l'assaut des hauteurs. Les Espagnols, démoralisés par cette brusque attaque, firent quelques feux, puis s'enfuirent. Il fut impossible de faire des prisonniers, à cause de l'agilité avec laquelle les Espagnols, peu chargés, couraient à travers les rochers. Pendant que les positions de droite étaient ainsi enlevées, les autres troupes du 4e corps avaient pris position sur la route, débordant, par une marche rapide, 10,000 Espagnols, qui, demeurés immobiles sur les hauteurs de gauche, furent coupés de leur corps de bataille.
Le maréchal **LEFEBVRE** les fit attaquer de front par la division **VILLATTE**, et envoya en même temps le 28e de ligne sur leurs derrières. Le régiment courut au fond de la vallée, et franchit la rivière ; mais, malgré sa promptitude, il lui fut encore impossible de joindre les Espagnols. Toutefois, on tua, blessa et prit quelques milliers d'hommes à l'ennemi, et on en dispersa beaucoup plus, qui furent perdus pour l'armée de **BLACKE**. Le maréchal **LEFEBVRE** félicita de nouveau la division **SEBASTIANI**. Le 4e corps eut 18 tués et 50 blessés.

Suite des opérations. — La grande difficulté était toujours de vivre. Au milieu de ces montagnes escarpées, où la culture est rare, les soldats souffraient de mille privations. Les Espagnols se trouvaient aussi dépourvus de tout. Le pays était pillé et ravagé. Tous les villages étaient dévastés, et quelquefois brûlés pour le chauffage des deux armées. Les marches continuelles étaient rendues plus pénibles par un très mauvais temps.
Le 4e corps entra le 8 à Balmaseda, et fut rejoint le lendemain par le 1er corps. Le 10, le maréchal **VICTOR**, ayant repris la division **VILLATTE**, partit brusquement à la poursuite de **BLACKE**, qui était à Espinosa. Le maréchal **LEFEBVRE**, quoique non prévenu de ce départ subit, suivit le 1er corps à quelque distance, sur une route parallèle, située plus à gauche. Ne recevant aucun avis, il laissa le maréchal **VICTOR** livrer seul bataille le 10 et le 11 ; il se rapprocha cependant au bruit de la fusillade, et arriva assez à temps pour couvrir sa gauche. Il reprit ensuite la route de Villarcayo, qui avait été indiquée comme étant la plus facile pour se rendre à Reynosa. Le 4e corps se heurta à des troupes de **BLACKE** qui battaient en retraite. La division **SEBASTIANI** les chargea aussitôt et les dispersa, après avoir fait beaucoup de prisonniers et s'être emparée de beaucoup d'armes. Le 4e corps arriva le 11 à Villarcayo. Le 14, il entra dans Reynosa, où se trouvait déjà le corps du maréchal **SOULT**, qui se rendit à Santander pour opérer la soumission des Asturies.

La gauche des Espagnols étant détruite, **NAPOLÉON** songea à manœuvrer contre leur droite[1]. Il ordonna au maréchal **LEFEBVRE** de s'établir à Carrion, avec les 9 ou 10,000 hommes d'infanterie qui lui restaient, de s'y reposer, d'y rassembler ses traînards et de former une liaison entre le maréchal **SOULT**, qui allait parcourir les Asturies, la cavalerie de **MILHAUD**, qui devait battre la plaine de Castille, et le quartier général, qui se disposait à opérer de Burgos sur Aranda. A Carrion, le 4e corps était à peu près à égale distance de Reynosa, de Léon, de Valladolid et de Burgos. L'empereur se proposait de le rapprocher de la route de Madrid quand le corps de **JUNOT** viendrait le remplacer sur les flancs du maréchal **SOULT**.
Les troupes du 4e corps avaient grand besoin d'un peu de repos après ces premières opérations. Le 15 novembre, les deux bataillons du 28e n'avaient plus que 28 officiers et 910 hommes de troupe présents. Ils avaient aux hôpitaux 1 officier et 560 hommes de troupe. Le corps ayant eu peu de blessés, presque tous ces indisponibles étaient des malades.
Le 26, après les succès remportés par les autres fractions de l'armée, le 4e corps suivit le mouvement général sur Madrid, et se porta, avec les dragons de **MILHAUD**, sur Valladolid et Ségovie, afin de couvrir la droite du quartier général, qui fut bientôt transporté à Madrid même, à la suite de l'entrée des Français dans cette capitale (4 décembre).
Tandis que les armées espagnoles étaient refoulées, celle de **PALAFOX** sur Saragosse, celle de **CASTANOS** sur Cuença, celle d'Estremadure sur Almaraz, celle de **BLACKE** sur Léon et les Asturies, et que nous étions devenus, en quelques jours, maîtres d'une moitié de l'Espagne, les Anglais avaient fait tous leurs efforts pour se concentrer. **NAPOLÉON**, ayant appris, par sa cavalerie, qu'ils étaient entre Talaveyra, Avila, Salamanque, et que, du Tage, ils arrivaient jusqu'au Duero, réunit les forces nécessaires pour les détruire. Il ordonna au maréchal **LEFEBVRE** de se porter de Valladolid sur Ségovie, et de descendre de Ségovie sur l'Escurial, son intention étant de lui faire prendre les positions de l'Escurial, Tolède et Talaveyra, afin de ramener à Madrid le corps du maréchal **VICTOR**. Avec les dragons de **MILHAUD** et la cavalerie de **LASSALLE**, le 4e corps allait former la droite de l'armée, du côté de Talaveyra.
La division **SEBASTIANI** avait seule marché avec le maréchal **LEFEBVRE**, le 4e corps n'ayant pu être réuni depuis son départ de Reynosa. Le 4 décembre, le maréchal arriva à Ségovie, par la route de Valdestillas, au lieu d'arriver par celle de Tudela de Duero, qui lui avait été prescrite, parce que cette dernière était trop mauvaise pour l'artillerie. Il était sans nouvelles de la division **LEVAL**.
« La marche, aussi rapide que hardie, que je viens d'exécuter, n'a que peu fatigué nos troupes. J'espère qu'après un jour de repos, elles seront en état d'exécuter tel ordre qu'il vous plaira de me donner. » (Lettre à Napoléon.)
LEFEBVRE laissa à Ségovie une garnison de 600 hommes pour le fort, et vint cantonner au Pardo, en passant par l'Escurial. Il dispersa quelques bandes de paysans armés. L'empereur décida que le 4e corps serait reconstitué pendant son séjour dans les environs de Madrid, et qu'il serait composé de 3 divisions : la division **SEBASTIANI** ; la division allemande, sous les ordres de **LEVAL** ; la division polonaise, sous les ordres de **VALENCE**. Ce corps reçut 36 bouches à feu et son train des équipages. Le 12, il était réorganisé et prêt à marcher. Les divisions **SEBASTIANI** et **VALENCE** furent envoyées sur la rive droite du Tage. Le 13 et le 14, la 1re division, **SEBASTIANI**, cantonna entre Mostollès et Casarrubios ; elle se rendit le 15 aux environs de Talaveyra. Depuis l'arrivée des Français aux environs de Madrid, les paysans attaquaient les militaires isolés, les faibles escortes, les petits détachements, et troublaient même parfois les postes et les cantonnements. Il fallut prendre beaucoup de précautions pour la sûreté des troupes.

1 A la suite de ces revers, la junte centrale d'Aranjuez destitua les généraux Blacke et Castanos et donna le commandement en chef au marquis de La Romana.

NAPOLÉON apprit que l'armée anglaise de **MOORE** avait quitté Salamanque pour se rendre à Valladolid, et voulait gagner la route de la Corogne. Il songea à passer le Guadarrama, entre l'Escurial et Ségovie, pour se jeter dans le flanc des Anglais, s'ils s'engageaient assez avant dans la Vieille-Castille pour rencontrer le maréchal **SOULT**, qui avait reçu ordre de se concentrer entre Carrion et Palencia. Un temps superbe favorisait une marche rapide.
Il fut ordonné au maréchal **LEFEBVRE**, qui s'était un peu reposé à Talaveyra, de courir au pont d'Almaraz sur le Tage, d'enlever ce pont à l'armée d'Estrémadure, de la repousser au delà de Truxillo, pour l'éloigner pendant quelque temps, puis de se dérober par sa droite, pour se porter par Plasencia sur la route de Ciudad-Rodrigo. Il était possible, en effet, si les Anglais battus, mais non enveloppés, prenaient pour se retirer le chemin du Portugal, de parvenir à leur couper la retraite par Ciudad-Rodrigo. Il y avait des chances pour leur empêcher le retour vers la mer. La défense de Madrid était confiée au corps du maréchal **VICTOR**, qui avait en plus la division **LEVAL** du 4e corps, avec de la cavalerie. Si l'ancienne armée de **CASTANOS**, retirée à Cuença, menaçait Aranjuez et Madrid, le maréchal **LEFEBVRE** devait opérer immédiatement un mouvement rétrograde pour les défendre.
Le 22, le temps changea brusquement et devint très mauvais. Le froid fut rigoureux, et les routes se couvrirent de neige. Le 23, la pluie tomba en abondance. Le dégel survint, et les soldats souffrirent beaucoup d'une boue épaisse dans laquelle ils enfonçaient jusqu'à mi-jambes. Les Anglais parvinrent à échapper aux manœuvres de **NAPOLÉON**, qui chargea, le 1er janvier 1809, le maréchal **SOULT** de les poursuivre et de les empêcher, s'il était possible, de s'embarquer à la Corogne. L'empereur, apprenant par un courrier que l'Autriche se disposait à reprendre les armes, partit secrètement de Valladolid, le 17 janvier, et fut rendu à Paris dans la nuit du 22 au 23.
Pendant les opérations ordonnées contre **MOORE**, le maréchal **LEFEBVRE** exécuta ce qui lui avait été prescrit par l'empereur. Après les trois grandes défaites qui avaient dispersé les armées espagnoles, les débris des corps d'Estrémadure et de Castille, refoulés par les troupes françaises, s'étaient repliés vers le midi de la Péninsule. Mais ils avaient traversé plus de 150 lieues par petits détachements, et, soutenus par le fanatisme, au milieu des fatigues les plus accablantes, **GALLUZO**, ayant reformé une espèce d'armée, prit des dispositions pour disputer le passage du fleuve au 4e corps. Le maréchal **LEFEBVRE** ordonna une fausse tentative de passage à Arzobispo pour tromper l'ennemi, et descendit jusqu'à Almaraz, où le gros des troupes força le passage le 24 décembre. Les troupes espagnoles furent enfoncées. Le 28e de ligne se distingua dans une charge à la baïonnette. Le chef de bataillon **SCHWEICKERT** reçut une blessure. L'ennemi fut poursuivi avec vigueur. Le lendemain, la division **VALENCE** arriva au col ou *puerto* de Miravète, où elle fut bientôt rejointe par la division **SEBASTIANI**, qui avait exécuté une marche très difficile à travers les montagnes, culbuté les Espagnols partout où ils avaient voulu opposer des obstacles, et fait beaucoup de prisonniers.
D'après ce qu'avait compris le maréchal **LEFEBVRE**, le 4e corps devait aussitôt marcher sur Ciudad-Rodrigo. Le 26, il rassembla ses troupes à quelques lieues d'Almaraz, sur la route de Plasencia.
« Je ne pourrai leur faire faire beaucoup de chemin, à cause de la fatigue qu'elles éprouvent depuis quelques jours. » (Lettre du maréchal, du 26.)
Le 4e corps était en marche sur Ciudad-Rodrigo, lorsque, le 28, il fut arrêté sur la Tietar par 600 Espagnols, qui défendaient le gué de la Venta y Barca de la Bazagona. Les Français eurent vite bousculé l'ennemi, après lui avoir tué 100 hommes et fait 60 prisonniers. Les pluies du 25 et du 26 avaient beaucoup grossi les cours d'eau. Cependant, on parvint à faire passer les divisions **MILHAUD** et **SEBASTIANI** avec leur artillerie. Pendant la nuit, la pluie ne discontinua pas, et occasionna une crue de près de sept pieds. Il fut impossible à la division **VALENCE**, dont une

partie seulement avait suivi la division **SEBASTIANI**, de traverser le torrent. Il fallut des barques pour transporter l'artillerie badoise. Le corps d'armée se trouva dans une position critique, étant coupé en deux par la Tietar. Le maréchal envoya une partie de ses troupes sur Tolède, tandis qu'il emmenait l'autre à Avila. L'empereur fut très mécontent de cette marche malheureuse sur Ciudad-Rodrigo, faite à la suite d'une indication générale et non d'une instruction définitive[1].
Le maréchal **LEFEBVRE**, étant à Plasencia le 31, reçut de nouveaux ordres, à la suite desquels il envoya le général **LASSALLE** à Madrid, avec toutes les troupes du 4e corps, qui se trouvaient à ce moment sur la rive gauche de la Tietar. Le 6 janvier 1809, la division **SEBASTIANI** était à Avila, d'où elle revint vers Madrid.

Garnison de Madrid. — Le 11 janvier, la 1re division arriva à Madrid. Après le départ de l'empereur, le roi **Joseph** reprit le commandement en chef de l'armée, et fit une rentrée solennelle dans sa capitale le 22. D'après les instructions laissées par l'empereur, 3 divisions d'infanterie furent chargées de garder Madrid et de contenir les provinces de la Manche, de Tolède, de Guadalaxara et d'Estrémadure : la division **VALENCE**, la division **SEBASTIANI** et la division **DESSOLES**, en tout 11 régiments. A la suite de ses fausses manœuvres, le maréchal **LEFEBVRE** perdit le commandement du 4e corps ; il le remit au maréchal **JOURDAN**, qui n'abandonna point pour cela ses fonctions de major général du roi. Les 3 divisions furent employées isolément jusqu'au 20 février. A cette date, des opérations importantes obligèrent de placer le 4e corps sous la direction du général **SEBASTIANI**, qui continua à commander en même temps sa division. Le 28e resta à la 1re brigade, d'abord sous les ordres du général **ROGUET**, puis sous ceux du général **REY**. Le régiment comptait, le 15, 1,059 hommes présents.
Le 7 janvier, **BERTHIER** écrivit au roi : « L'empereur serait fâché que la division **SEBASTIANI** quittât Madrid, vu qu'elle va recevoir un renfort de 3,000 hommes ; que c'est une belle et bonne division, qu'il faut tenir en réserve pour agir et frapper dans des opérations importantes. »
Les ennemis du roi **Joseph** redoublaient d'activité. Les bruits les plus absurdes étaient répandus pour entretenir et augmenter la haine du peuple espagnol contre les Français. Les habitants avaient fui en grand nombre, abandonnant leurs demeures pour se cacher dans les montagnes et dans les bois. Les travaux étaient suspendus. Les Espagnols se livraient à une guerre de surprises et d'embuscades. Ils causaient beaucoup de mal à l'armée d'occupation. Les postes étaient sans cesse attaqués. Les officiers porteurs d'ordres et les courriers ne pouvaient voyager sans de fortes escortes. Les convois étaient enlevés. Il y en eut un de 29 voitures, chargées de matériel de siège pour l'artillerie, qui fut pris entre Reynosa et Burgos ; l'escorte fut massacrée. L'armée française vivait sur le pays qu'elle occupait, s'emparant du bétail et coupant les récoltes sur pied ; elle absorbait tout le produit des impôts. Deux armées espagnoles, celle du centre, commandée par le général **CARTOJAL**, et celle d'Estremadure, commandée par le général **de la CUESTA,** étaient échelonnées, l'une depuis Ocana jusqu'au Val de Penas, l'autre, sur les routes de l'Estrémadure, depuis le pont d'Almaraz jusqu'à Mérida, inquiétant Madrid, disputant le terrain aux Français qui s'aventuraient vers le midi. Enfin, partout où ces derniers n'étaient pas, la junte de Séville levait publiquement des soldats, et là où ils étaient, des bandes de coureurs enlevaient leurs convois de blessés, de malades ou de munitions, égorgeant les prisonniers. Ces assassinats entraînaient les soldats français à d'horribles représailles, que les chefs de l'armée ne parvenaient pas toujours à

1 Napoléon au roi Joseph, le 4 janvier 1809 : « Je désire fort avoir des nouvelles du duc de Danzig. Je ne conçois rien à l'extravagance de son mouvement, et cela sans ordre. »Lettre du 9 : « Le duc de Danzig est arrivé le 5 à Avila. Je ne lui ai donné aucun ordre ; j'attends de savoir si vous ne lui en avez pas donné. Il n'y a pas d'ailleurs d'inconvénient à ce qu'il se repose quelques jours. » L'empereur ajoute qu'il est impossible de laisser le commandement d'un corps à ce maréchal. « C'est dommage, parce que c'est un fort brave homme un jour d'affaire. »

prévenir. Les réquisitions ne pouvaient s'obtenir qu'à main armée, dans la plupart des localités, ce qui occasionnait un désordre déplorable dans l'administration et un gaspillage des ressources les plus précieuses.

Arrivée du 3e bataillon du 28e. — Nous avons déjà dit que le 3e bataillon était arrivé à Bayonne le 17 janvier ; il y resta le 18 et fut dirigé de suite sur Madrid. Ses gîtes d'étape furent les suivants : Irun le 19, Tolosa le 20, Villaréal le 21, Mondragon le 22, Vittoria les 23 et 24, Pancorbo le 26, Briviesca le 27, Burgos les 28 et 29, Cogollos le 30, Lerma le 31, Aranda le 1er février, Bocequillas le 2. Enfin, le 7, le 3e bataillon rejoignit les deux premiers bataillons du régiment à Madrid.
L'effectif des 1er et 2e bataillons était, à ce moment, de 42 officiers et 1,017 hommes de troupe présents, avec 2 officiers et 482 hommes aux hôpitaux. Après l'arrivée du 3e bataillon, le 28e compta 2,063 combattants.

*Opérations en 1809***.** — **NAPOLÉON** avait prescrit que le 1er corps, du maréchal **VICTOR**, devait s'éloigner de Madrid, s'avancer par un mouvement sur sa droite, de Talaveyra vers Merida, du Tage vers la Guadiana, afin d'exécuter, dans l'Estremadure et l'Andalousie, une marche correspondant à celle que le maréchal **SOULT** exécutait en Portugal. Le 4e corps devait au besoin se porter à l'appui du maréchal **VICTOR**, pourvoir, en un mot, à tous les cas imprévus.
Le 19 février, le maréchal **JOURDAN** écrivit au général **SEBASTIANI** :
« L'ennemi a montré hier de l'artillerie, de la cavalerie et de l'infanterie. M. le général Latour-Maubourg dit qu'il s'attend à être attaqué aujourd'hui plus sérieusement qu'hier. D'après ces rapports, Sa Majesté a pensé que vous deviez vous porter à Tolède avec votre division. »
Le général **SEBASTIANI** se mit aussitôt en marche, et réunit, le mème jour, à Tolède, le 4e corps, dont il avait dès lors la direction. Il s'avança, le 21, sur Mora, et, le 22, sur Consuegra. Il y arriva vers deux heures et demie de l'après-midi, et chassa l'ennemi de la ville, vers Manzanarès, en lui faisant 200 prisonniers.
Le général **SEBASTIANI** écrivit au major général :
« Les 10,000 hommes qui se trouvaient ici sous les ordres du duc de l'Infantado et d'Albuquerque, sont de malheureux paysans enrôlés par la force, sans expérience, et qui ne veulent pas se battre.... Il est difficile de se faire une idée de leur état de misère. Aussi ont-ils entièrement détruit Consuegra et Madridejoz, dont tous les habitants se sont sauvés. Nous n'y pourrions pas rester quarante-huit heures, si je n'avais eu la précaution d'emporter 20,000 rations de biscuit de Tolède. »
Le 24, le 4e corps revint sur ses pas ; il prit des cantonnements sur la ligne du Tage le lendemain. La division **SEBASTIANI** occupa Aranjuez, Ocana, Yepès, et s'étendit, par sa gauche, le long du fleuve, jusqu'à Fuenti-Duena. Le 28e resta à Ocana.
Au commencement de mars, les divisions **SEBASTIANI** et **VALENCE** occupaient toujours la gauche de la ligne du Tage, depuis Tolède jusqu'à Aranjuez ; elles étaient couvertes par la division de dragons du général **MILHAUD**. **CUESTA**, de son côté, s'était retranché au pont d'Almaraz et avait fait élever plusieurs redoutes. Le roi ordonna au maréchal **VICTOR** d'exécuter ce qui lui avait été prescrit par l'empereur. En même temps, le 4e corps dut opérer dans la Manche un mouvement correspondant à celui du maréchal **VICTOR** dans l'Estremadure, pour attirer de son côté l'armée de **CARTOJAL**, qui comptait 16 à 17,000 hommes, et qui remplaçait l'ancienne armée du Centre, vaincue sous **CASTANOS** à Tudela, et sous le duc **de L'INFANTADO** Uclès.
Le général **SEBASTIANI** avait 9,000 hommes environ et 2,400 chevaux. Dès qu'il eut reçu la nouvelle que **VICTOR** avait passé le Tage et culbuté l'ennemi au combat de la Mesa-de-Ibor, le roi **Joseph** fit marcher le 4e corps sur Ciudad-Réal et Manzanarès, afin de rejeter l'ennemi dans la

Sierra Morena. Le 28e n'avait déjà plus que 60 officiers et 1,717 hommes de troupe présents ; il laissait dans les hôpitaux 1 officier et 806 sous-officiers et soldats.
Le 24, le 4e corps fut rassemblé à Consuegra, tandis que le 1er corps marchait d'Almaraz sur Medellin, où il remporta une belle victoire le 28.
Le 25, l'ennemi fut chassé de Fuente del Fresno et de Malagon par la cavalerie du 4e corps, qui n'hésita pas, en attendant l'arrivée de l'infanterie, à franchir la Guadiana et à poursuivre les Espagnols, le 26, jusqu'à une lieue de Ciudad-Réal. Mais le soir même, les Espagnols, s'apercevant que la cavalerie du général **MILHAUD** n'avait pas de soutien d'infanterie, la repoussèrent et marchèrent sur le pont de la Guadiana, avec 4,000 chevaux, 12,000 hommes d'infanterie et 14 pièces de canon. La cavalerie française battit en retraite en bon ordre, chargeant chaque fois qu'elle était serrée de trop près, et repassa le pont. Elle s'établit sur la rive droite pour empêcher à tout prix qu'il ne fût coupé. L'infanterie du 4e corps avançait aussi vite qu'il lui était possible. Elle avait marché toute la nuit du 25 et marcha encore toute la journée du 26.
Le 28e de ligne, placé en tête de la colonne, arriva au pont à neuf heures du soir, et fit preuve de grande habileté. Pour ne pas inquiéter l'ennemi et lui dévoiler l'arrivée de renforts, il se dissimula avec soin. 300 voltigeurs furent seulement placés sur la rive droite, dans une maison située à la tête du pont. L'ennemi avait pris position sur la rive gauche, gardant l'issue du défilé, avec 4 pièces d'artillerie légère et 4,000 hommes. Il couronnait les hauteurs voisines avec les 8,000 hommes d'infanterie qui lui restaient, et sa cavalerie était très déployée, en plusieurs échelons.

*Combat de Ciudad-Réal (*27 mars 1809). — A six heures du matin, toute l'infanterie du 4e corps était arrivée et se tenait masquée. On prépara l'attaque du pont, qui devait être faite en colonne par sections, par la 1re brigade de la 1re division (28e et 32e de ligne). 10 pièces d'artillerie furent placées sur un plateau pour protéger le passage. On mit en tête 6 compagnies de voltigeurs, puis le général **SEBASTIANI** et le général **REY** se placèrent devant le 28e de ligne, conduit par le colonel **TOUSSAINT**.
Tout à coup, l'ennemi découvre ces dispositions et ouvre un feu violent d'artillerie et d'infanterie. La colonne d'attaque ne se laisse pas intimider, et traverse au pas de charge le pont qui, avec la digue, a 300 toises de longueur. Les soldats se mettent à crier : « Finissons cette guerre et allons en Allemagne[1] ! »
En peu d'instants, on se trouve de l'autre côté et on fond sur l'ennemi, dont il est fait un véritable carnage. On prend 3 drapeaux, 5 canons, 12 caissons. Deux mille Espagnols restent morts sur le champ de bataille. C'est une déroute complète, que la cavalerie aggrave par des charges répétées. 70 officiers, dont 1 colonel, avec 3,000 soldats sont faits prisonniers. Grâce à la promptitude de son attaque et à ses bonnes dispositions, le 4e corps ne perd que 10 hommes tués et 35 blessés. Le 28e a 1 caporal et 2 soldats tués.
« Le colonel **TOUSSAINT**, qui commande le 28e régiment, et qui a passé le pont avec tant d'intrépidité, mérite depuis longtemps le grade de commandant de la Légion d'honneur, disait le général **SEBASTIANI** dans son rapport. Je supplie S. M. l'empereur de le lui accorder. » Il ajoutait : « Il règne dans l'armée le meilleur esprit. On peut tout entreprendre avec de semblables troupes. »

Poursuite de l'ennemi. — Après le combat, les Espagnols furent poursuivis jusqu'à Almagro, où le 4e corps arriva le soir. Le 28, on partit avant le jour, quoique l'armée fût exténuée, parce qu'on savait que l'ennemi s'enfuyait à toutes jambes. La cavalerie le joignit à Santa-Cruz et lui tua beaucoup de

1 Pour faire la guerre contre l'Autriche. La guerre d'Espagne était impopulaire dans l'armée. (Rapport du général SEBASTIANI. Archives du ministère.

monde. Il eût été complètement écrasé si l'infanterie avait pu arriver à temps, mais elle ne put atteindre Santa-Cruz qu'à la nuit, quoiqu'elle fût en marche depuis le point du jour, sans prendre de repos. Depuis ce moment, on ne cessa de faire des prisonniers. On battit tout le pays pour les ramasser. Tous les magasins et les dépôts d'armes et de munitions, abondamment fournis par les Anglais, tombèrent au pouvoir du 4e corps.

Occupation du pays. — L'insurrection faisait toujours des progrès. Non-seulement les postes, les détachements et les corvées étaient journellement menacés ou attaqués, mais les colonnes, même les divisions, étaient souvent harcelées, gênées dans leurs mouvements et leurs communications par des bandes de guérillas très entreprenantes. A peine le 4e corps s'était-il avancé vers le sud, que les Espagnols, avec 5 à 6,000 hommes de troupes de toute espèce, dont quelques cavaliers, s'étaient placés sur ses derrières, occupant Madridejoz, Temblèque, Consuegra, coupant ses communications avec Madrid, et ils ne s'éloignèrent qu'au retour des Français victorieux[1].

Les juntes insurrectionnelles répandaient, jusque dans les cantonnements des troupes, des écrits contre la France. Il était propagé des décrets de la Junte suprême engageant nos soldats à déserter pour servir sous ses drapeaux. Des gouverneurs de province prononçaient la peine de mort contre tout Espagnol qui fournirait des vivres à l'armée française ou qui ferait sa soumission.

Le 1er avril, la 1re division, dite division française du 4e corps, reçut l'ordre d'occuper les cantonnements suivants : la 1re brigade à la Solana, la 2e à Daimiel avec le quartier général de la division.

Le corps d'armée gardait une excellente discipline, ainsi qu'en témoigna plus tard le roi **Joseph** en lui adressant des félicitations méritées ; les soldats conservaient beaucoup de retenue, même dans leurs succès. Les habitants de Ciudad-Réal et d'Almagro n'avaient pas souffert du passage des troupes. Aussi la population de la Solana et de Daimiel reçut-elle très bien les deux brigades, sachant qu'elle n'avait rien à redouter. Quant aux villes de Santa-Cruz et de Val de Penas, elles furent assez maltraitées, ce qui était inévitable. Plus de 500 Français avaient été massacrés dans ces villes et à Manzanarès l'année précédente. Les habitants avaient fui à l'approche du 4e corps, s'attendant à des représailles. Il fallut enfoncer les portes des maisons pour se loger. Il était bien difficile, dans ces conditions, d'éviter des désordres. Cependant, les gens restés chez eux furent protégés.

Dès que les troupes furent installées, le général **SEBASTIANI** s'occupa de ramener le calme dans le pays et d'assurer une stricte discipline dans les troupes. Il désarma les habitants, et mit des sauvegardes aux propriétés abandonnées. Il obligea les populations à prêter serment de fidélité au roi **Joseph**. Par exemple, le 16 avril, 6 compagnies de voltigeurs, des 28e et 32e de ligne, partirent de la Solana avec 150 hussards hollandais, sous les ordres du général **DIJON**, se rendirent à Infantas, désarmèrent la ville, firent prêter serment de fidélité au roi, et nommer des députés qui furent expédiés à Madrid. Cette besogne faite, le détachement rentra le 18.

Les troupes profitèrent de ce moment de repos pour réparer les armes et l'habillement, ainsi que pour se procurer des souliers. Malgré les marches forcées et les combats que le corps avait

1 Dans d'autres parties de l'Europe, deux batailles comme celles de Medellin et de Ciudad-Réal auraient amené la soumission des habitants de la contrée, et les armées victorieuses auraient pu continuer leurs opérations. En Espagne, c'était tout le contraire : plus les revers essuyés par les armées nationales étaient grands, plus les populations se montraient disposées à se soulever et à prendre les armes ; plus les Français gagnaient du terrain, plus leur position devenait dangereuse. Déjà les communications avec le général SEBASTIANI étaient interceptées ; déjà plusieurs officiers, plusieurs courriers et quelques détachements avaient été massacrés. Une insurrection fut même sur le point d'éclater à Tolède, où il n'était resté qu'une faible garnison. » (Mémoires du maréchal Jourdan.)

supportés depuis l'abandon de sa ligne du Tage, il n'y avait pas eu trop d'hommes malades. Le soldat bien nourri, bien soigné, avait enduré facilement toutes les fatigues.
Les hommes avaient la ration entière des vivres de campagne. Les subsistances étaient assurées au moyen des réquisitions faites dans le pays par les alcades, sous la surveillance du commissaire ordonnateur en chef et sous l'a probation du général en chef. On délivrait aux communes des bons de tout ce qu'elles donnaient.
A chaque instant, l'ennemi poussait des reconnaissances dans le pays, mais des patrouilles ne cessaient de l'observer et de le poursuivre.
Bientôt, le voisinage de l'armée espagnole et des insurgés, qui devenaient de plus en plus entreprenants, rendirent les approvisionnements plus difficiles. La viande et l'orge commencèrent à devenir rares. Le nombre des malades. augmenta rapidement. Le général **SEBASTIANI** écrivait le 23 avril, de Daimiel : « Nous continuons à avoir beaucoup de malades, puisque j'en ai fait évacuer d'ici 500, sans compter les Espagnols. J'en ai encore plus de 100 dans l'hôpital de cette ville, et il en entre tous les jours un grand nombre. » Le 30 de ce mois, le 28e avait en effet 968 hommes aux hôpitaux ; il ne lui restait que 63 officiers et 1,527 hommes de troupe présents.
Les Français, malgré les succès obtenus au mois de mars, à Ciudad-Réal par le 4e corps et à Medellin par le 1er corps, ne se trouvaient pas, dans le courant du mois suivant, en présence d'un plus petit nombre d'ennemis, car la Junte suprême, grâce à son activité, envoyait sans cesse des renforts à Cuesta. En mai, les chaleurs devinrent très fortes et causèrent beaucoup de souffrances. Les hôpitaux furent encombrés, et des évacuations continuelles eurent lieu sur Madrid. Les maladies n'étaient pas graves, mais le nombre des hommes entrant aux hôpitaux était considérable et supérieur des deux tiers à celui des hommes sortant tous les jours. Il y avait relativement peu de mortalité. Le 28e eut, pendant tout le mois de mai, un millier d'hommes aux hôpitaux, c'est-à-dire à peu près le tiers de son effectif total. Il en mourut un certain nombre à Madrid.
Le général **SEBASTIANI** demandait des renforts, ne pouvant plus faire une opération de quelque importance. Quelques reconnaissances furent seulement envoyées de part et d'autre, et tinrent les troupes en haleine. Les renforts devinrent indispensables contre un ennemi qui s'augmentait constamment avec les hommes qu'il pouvait ramasser dans le pays et avec des détachements que lui envoyaient les autres armées. Le peuple d'Andalousie, pour se venger de ses revers, avait massacré les généraux **URBINA** et **ABADIA**, en les accusant de trahison. La Junte les avait remplacés par **PENAS** et **VÉNÉGAS**. Ce dernier, chargé du commandement en chef, s'occupa exclusivement de la réorganisation et du recrutement de son armée de la Manche, en profitant du repos dans lequel on le laissait. Puis, à l'exemple de **CUESTA**, opposé au 1er corps, il ne tarda pas à reprendre une attitude menaçante et à faire des démonstrations sur la ligne des avant-postes.
Cet état de choses dura jusqu'au 8 mai. L'ennemi fit un mouvement assez considérable sur sa droite pour déterminer le général **SEBASTIANI** à lever ses cantonnements. Il n'y eut des deux côtés, pendant quatre jours, que des manœuvres et quelques escarmouches. La concentration des troupes du 4e corps suffit pour contraindre les Espagnols à abandonner précipitamment la plaine. Le quartier général du corps fut alors transporté à Membrilla.
Le 15 mai, le roi **Joseph**, convaincu de l'utilité de soutenir le 4e corps, arriva à Aranjuez avec 1,600 hommes de la garde royale et un bataillon d'infanterie légère, puis rentra à Madrid subitement le 25[1]. La position du roi devenait difficile. De tous côtés, on lui demandait des secours. L'expédition des Asturies n'était pas terminée et occupait les troupes du général **KELLERMANN** et une partie du 6e corps. Le roi n'avait à Madrid que la division **DESSOLES**, qui fournissait des détachements à

1 Le 31 mai, le 4e corps n'avait que 13,998 hommes présents sous les armes. L'armée espagnole, qui lui était opposée, avait 28 à 30,000 hommes, dont 3,000 de cavalerie. Le 4e corps avait détaché 3,000 hommes pour garder Tolède.

Guadalaxara, à Ségovie et à Buitrago, pour protéger les communications et l'arrivage des subsistances.
Le 1er corps, du maréchal **VICTOR**, fut ramené de Medellin sur Alcantara pour chasser les insurgés espagnols et portugais qui s'étaient emparés de cette ville. On avait de mauvaises nouvelles de l'expédition du maréchal **SOULT** en Portugal ; il était donc indispensable de garder Alcantara, pour se porter directement au secours de l'armée de Portugal par le Tage. Après avoir repris la ville, **VICTOR** retourna par Almaraz sur Truxillo.
Le roi **Joseph** ayant appris l'évacuation du Portugal par **SOULT** et la marche. des Anglais, qui s'avançaient sous la conduite de sir **Arthur WELLESLEY,** retint le 1er corps sur le Tage, entre Almaraz et Alcantara, pour faire face à **Gregorio de la CUESTA** ou aux Anglais.
Lorsque le maréchal **VICTOR** eut repassé le Tage, le général **SEBASTIANI** porta son quartier général de Manzanarès à Madridejoz. Le 4e corps fut placé sur la Guadiana, le 14 juin, de la façon suivante : 28e à Villarubias, 32e à Madridejoz, 58e et 75e à Herencia, division polonaise à Consuegra. Le 1er bataillon du régiment fut mis à Fuente del Fresno. Le quartier général de la brigade s'installa à Madridejoz.
Ce mouvement rétrograde s'exécuta avec ordre. Tous les malades furent emmenés et les magasins évacués. L'ennemi ne chercha point à suivre, mais il ne tarda pas à déboucher de la Sierra Morena et à se porter sur les anciennes positions des Français. Il rétablit les ponts détruits de la Guadiana et fit, du 20 au 25 juin, des démonstrations pour une attaque générale. Le roi **Joseph** arriva à Madridejoz le 25, avec 6,000 hommes de renfort. Les Espagnols, instruits de ce mouvement, se mirent de suite en retraite et rentrèrent dans les montagnes. Le roi passa la revue des troupes et fut très satisfait de leur tenue. Il leur adressa l'ordre du jour suivant: « Le roi témoigne sa satisfaction au 4e corps. Il a fait plus que vaincre, il a traité les habitants de la Manche en frères. Aussi le roi a-t-il été reçu comme un père par des peuples qui le voient pour la première fois. Sa Majesté sait que c'est à la bonne conduite des généraux et des soldats du 4e corps qu'elle doit cet accueil qui l'a touchée. Sa Majesté l'empereur n'ignore pas la bonne conduite du corps de son armée d'Espagne[1]. »
Le 4e corps conserva en effet une excellente discipline. Elle s'était fort relâchée dans quelques autres corps, surtout dans celui du maréchal **SOULT**. Après la retraite des Espagnols, l'armée se reporta en avant et reprit ses anciennes positions. La division **SEBASTIANI** s'installa à El-Moral avec le quartier général du 4e corps. Le 2 juillet, le roi rentra à Madrid. La division **SEBASTIANI** se rendit à Daimiel le même jour, à Villarubias le 3 et à Madridejoz le 4. Les 1er et 3 e bataillons du 28e furent placés à Villafranca, et le 2e bataillon à Villarubias. Vers le 10, les chaleurs devinrent accablantes. Les rivières ordinaires n'ayant plus d'eau, les moulins ne purent plus moudre, et il devint de plus en plus difficile d'assurer les subsistances de l'armée.
Le général **SEBASTIANI** malade fut obligé de se rendre à Madrid le 9, mais il revint le 18, car le roi **Joseph** s'était décidé à prendre l'offensive.
Par suite de l'évacuation du Portugal par **SOULT** (2e corps), les 1er et 4e corps avaient à lutter contre l'armée anglo-portugaise, sous les ordres de sir **WELLESLEY**, l'armée d'Estrémadure, sous les ordres de **CUESTA**, et celle de la Manche, sous les ordres de **VÉNÉGAS**. Le 1er corps avait été obligé de rétrograder et de repasser l'Alberche. **Joseph** se décida à s'avancer avec toutes ses forces au-devant de l'armée ennemie, c'est-à-dire avec le 1er corps, le 4e corps et la réserve de Madrid, en tout 45,000 hommes environ. Il donna en même temps l'ordre au maréchal **SOULT** de se porter de suite sur les derrières des alliés.

1 Ordre du camp royal d'El-Moral, le 1er juillet 1809, signé du major général Jourdan.

Le 24, l'armée combinée des Anglais et des Espagnols, forte de 66 à 68,000 hommes[1], était arrivée sur l'Alberche, où elle avait pris position, la droite appuyée au Tage et la gauche couverte par un corps établi à Escalona.
Le 23, le général **SEBASTIANI** avait reçu l'ordre de se porter à Tolède, en cachant, autant que possible, ce mouvement au général **VÉNÉGAS**. Le 4e corps se réunit dans cette ville, le 25, à dix heures du matin, et opéra sa jonction avec la réserve de Madrid, amenée par le roi. Le même jour, à onze heures du soir, le général **SEBASTIANI** se rendit au pont de Guadarama, à une lieue et demie de Tolède, et se joignit au 1er corps. Le maréchal **VICTOR** mit aussitôt ses troupes en marche. Elles furent suivies par le 4e corps et la réserve du roi. On se dirigea sur Torrijos. Les avant-postes ennemis furent culbutés par la cavalerie.
Le 26, l'armée prit position à Santa-Olalla, le 4e corps en arrière et sur la gauche de ce village.
Le lendemain matin, avant le jour, l'armée marcha sur Talaveyra. On partit à deux heures, pour éviter la chaleur qui, à cette époque, était très forte après le lever du soleil. L'avant-garde de l'armée anglaise fut rencontrée à Cazalegas, et rejetée sur la rive droite de l'Alberche. L'ennemi manifesta l'intention de défendre la rive droite de cette rivière. Le 1er corps l'attaqua de suite, le bouscula et le poursuivit. Le 4e corps passa la rivière à son tour, en colonne serrée par brigade. Les hommes avaient de l'eau jusqu'à mi-corps.
Le jour commençait à tomber, lorsque le maréchal **VICTOR** voulut essayer, par une surprise de nuit, d'enlever un mamelon élevé, dominant la plus grande partie du champ de bataille et défendu par des troupes anglaises. Cette attaque échoua, et, à dix heures du soir, le combat cessa. Les troupes harassées prirent un peu de repos.

Bataille de Talaveyra de la Reina (28 juillet 1809). — Le lendemain, au lever du soleil, les deux armées étaient rangées en bataille, et la canonnade commença presque aussitôt. Les Anglo-Espagnols, disposés sur trois lignes, occupaient un beau plateau. Leur droite était appuyée au Tage, abritée par de vieilles murailles et par les clôtures de jardins qui entourent la ville de Talaveyra, ayant en avant de vastes champs d'oliviers qui rendaient l'approche difficile. Leur gauche s'étendait jusqu'à un mamelon élevé, véritable clef de la position, séparé des montagnes de Castille par un vallon. Cette ligne de défense avait, en avant d'elle, sur toute sa longueur, le lit d'un torrent, alors à sec, dont les bords étaient escarpés. Tous les accidents de terrain avaient été mis à profit. De nombreux ouvrages de campagne avaient été construits. Des abatis nombreux défendaient les abords. Le mamelon de gauche était garni d'artillerie, et des réserves y étaient massées et dissimulées. Les Espagnols étaient à droite, les Anglo-Portugais à gauche. Au centre de la position, il y avait une grosse redoute, hérissée de canons, défendue par des soldats anglais et espagnols.
Le maréchal **VICTOR** exécuta encore le matin, dès le point du jour, une attaque contre le mamelon, où se trouvait la gauche ennemie ; il échoua pour la deuxième fois.
Après cet échec, il y eut un instant d'accalmie. Le roi **Joseph** tint conseil avec les maréchaux **VICTOR** et **JOURDAN** et le général **SEBASTIANI**. Une nouvelle offensive fut décidée et préparée[2]. Le 1er corps fut chargé de tourner le mamelon avec une division, tandis qu'une autre division, placée au pied de cette hauteur et dans le vallon, protégerait la manœuvre. La division **LAPISSE**, formant la gauche du 1er corps, devait, avec le 4e corps, attaquer vigoureusement le centre, de façon à y attirer les plus grandes forces de l'ennemi. La cavalerie était placée aux deux ailes. La réserve se tenait en arrière du centre.

1 En comprenant le détachement du général Wilson placé dans les montagnes.
2 A ce moment, le roi Joseph reçut une lettre du maréchal Soult lui annonçant que, malgré ce qu'il avait promis, il ne pourrait pas être avant le 3 août sur les derrières de l'ennemi. Pourtant, il semble que rien ne l'empêchait de se trouver le 29 ou le 30 à Plasencia avec 38 ou 40,000 hommes, ce qui assurait la perte de l'armée anglo-espagnole.

Les mouvements des troupes commencèrent à midi. La division **SEBASTIANI** se déploya en même temps que la division **LEVAL**, qui était revenue depuis quelques jours au 4e corps. Ce déploiement s'effectua avec beaucoup d'ordre, malgré le feu de l'artillerie ennemie. La division **LEVAL**, qui était à gauche de la ligne, s'avança trop vite et fut exposée à des charges de cavalerie qu'elle repoussa ; elle faillit même s'emparer d'un régiment anglais ; mais elle fut très éprouvée. Le général **SEBASTIANI** déploya derrière elle la 2e brigade de sa division pour la relever, et la fit passer en seconde ligne.
Vers une heure, le maréchal **VICTOR** fit avancer son corps. La division **LAPISSE** commença l'attaque du centre. La division **SEBASTIANI** suivit son mouvement et fut obligée de marcher avec promptitude, car cette division du 1er corps, portée en avant avec trop de hâte, était compromise. Le général **REY**, commandant la 1re brigade de la division **SEBASTIANI**, avait placé le 28e en colonne et le 32e déployé derrière, en seconde ligne. Les Anglais se jetèrent avec fureur sur ces deux régiments, qui montrèrent beaucoup de fermeté et ne tardèrent pas à les repousser.
La division **LAPISSE** et la division **SEBASTIANI** s'avancèrent peu à peu, ne gagnant du terrain que lentement, à cause des obstacles de toute sorte rencontrés à chaque pas. Le général **LAPISSE** avait enfin entraîné ses troupes jusque sur les hauteurs occupées par l'ennemi, lorsqu'il fut tué. Sa mort arrête sa division qui hésite. Les troupes de **SHERBROOKE** en profitent pour la charger et la rejettent de la position. Cette retraite découvre le flanc droit de la division **SEBASTIANI**. Les 28e et 32e de ligne se trouvent soudain isolés et exposés aux efforts de la masse des ennemis. Ils résistent avec héroïsme. Le colonel **TOUSSAINT**, blessé, refuse de s'éloigner et continue de diriger le 28e. Le chef de bataillon **DESCHAMPS**, commandant le 2e bataillon, est atteint à son tour d'un coup de feu. Les capitaines **GENNEAU, BRÉCARD, COPPIER** et **GRAND** sont tués, ainsi que les sous-lieutenants **EYREM** et **BAIL**. Beaucoup d'autres officiers sont blessés. Le sol se couvre de morts et de mourants. Mais le désordre ne se met pas un instant dans la troupe. Avec une ténacité admirable, les soldats du régiment disputent le terrain pied à pied, ne reculant que juste ce qu'il faut pour se remettre sur l'alignement des troupes qui ont rétrogradé et qui ont pu se reformer, grâce à cette défense intrépide.
Non contents de cette résistance, le 28e et le 32 se reportent bientôt en avant, irrités d'avoir reculé, ne fût-ce que de quelques mètres.
« L'ennemi fut même enfoncé par ces deux braves régiments, qui ne s'arrêtèrent que lorsque je leur en donnai l'ordre positif, dit le général Sebastiani dans son rapport, ne voulant pas qu'ils débordassent le 1er corps, qui était fort en arrière.
« L'ennemi, s'apercevant que notre droite était mêlée, porta sur son centre, qui était le front de mon attaque, la plus grande partie de ses forces. Trois fois il marcha au général Rey, trois fois il fut repoussé avec une perte immense....
« Nous restâmes maîtres du champ de bataille sur toute la ligne, et, à quatre heures et demie, le combat avait cessé. Cette bataille a été sanglante. Nos pièces d'artillerie ont été en grande partie démontées. Plus de 50 chevaux d'artillerie ont été tués.
« Les divisions allemande et française du 4e corps se sont couvertes de gloire.
« Le général Rey, qui a eu un cheval tué sous lui au commencement de l'affaire et a été lui-même blessé au bras d'un coup de feu, est resté constamment à la tête des valeureux 28e et 32e régiments, qui ont rendu dans cette journée les plus éminents services. »

Plus loin, le général **SEBASTIANI** ajoutait encore :

« Je dois, en parlant des régiments qui se sont distingués, nommer le 28e et le 32e et leurs braves officiers[1]. »
Les Anglais avouèrent avoir perdu 6,268 hommes, dont 767 sous-officiers et soldats tués, et les Espagnols 1,200 (?); total, 7,468.
Les Français perdirent 7,222 hommes, dont 920 tués et 6,150 blessés ; de plus, 152 prisonniers. Le 4e corps eut 471 tués, dont 22 officiers ; 2,680 blessés, dont 97 officiers, et 84 prisonniers. Le 28e eut 6 officiers tués et 11 officiers blessés 65 sous-officiers et soldats tués, 436 blessés et 14 prisonniers. Le régiment avait, le 20 juillet, 66 officiers et 1,537 hommes de troupe présents ; il ne lui restait plus, le 31, après Talaveyra, que 41 officiers et 1,020 hommes de troupe présents, avec 20 officiers et 1,300 sous-officiers et soldats aux hôpitaux. La bataille de Talaveyra lui avait donc coûté 532 hommes tués, blessés ou faits prisonniers, c'est-à-dire le tiers de son effectif de combattants. Ces chiffres indiquent assez quelle glorieuse part il eut dans cette lutte sanglante, de quelle ténacité et de quelle bravoure il fit preuve. Il faut ajouter que beaucoup de soldats portés comme blessés moururent à Madrid, ainsi qu'en témoignent les contrôles du régiment.

Marche rétrograde. — Le roi reçut avis que l'armée de **VÉNÉGAS** avait passé le Tage à Aranjuez et menaçait Madrid. Cette nouvelle le décida à renoncer à toute nouvelle attaque et à rétrograder. Il dit au maréchal **VICTOR** de se retirer et d'indiquer au général **SEBASTIANI** le moment de sa retraite pour que celui-ci se mit en marche en même temps. Le maréchal prévint le général **SEBASTIANI** que son départ commencerait vers minuit. Celui-ci fit donc replier le 4e corps sur Santa-Olalla. Le 1er corps suivit ce mouvement, et, le 29, à la pointe du jour, toute l'armée fut en marche pour repasser l'Alberche[2].
La réserve et le 4e corps arrivèrent le 29 à Santa-Olalla. L'ennemi avait encore quelques troupes sur les hauteurs de Talaveyra, mais il était si éprouvé et si démoralisé, qu'il n'osa même pas faire suivre cette retraite par sa cavalerie. Les soldats français avaient toujours autant d'entrain, malgré les fatigues supportées par une forte chaleur et malgré les pertes subies. Ils ne demandaient qu'à se trouver de nouveau face à face avec les Anglais.
Le 30, le 4e corps se rendit à Olias pour communiquer avec la garnison de Tolède. Une division espagnole, envoyée par **VÉNÉGAS**, avait essayé sans succès de s'emparer de la ville de Tolède, dans laquelle on n'avait laissé que 2,400 Polonais.
VÉNÉGAS avait concentré le reste de son armée devant Aranjuez. Le roi marcha dans cette direction. Le 31, le 4e corps séjourna à Olias. Le 1er août, il se rendit à Illescas, où il demeura le 2 et le 3. Le 4, la division **SEBASTIANI**, la division allemande, la division polonaise et la division **MERLIN** arrivèrent devant Aranjuez pour reconnaître les forces espagnoles qui étaient sur ce point. Quant au 1er corps, il était resté en observation sur l'Alberche.

Combat de Val de Moro (4 août). — L'avant-garde espagnole fut atteinte près de Val de Moro le 4 et culbutée. **VÉNÉGAS** avait déjà fait passer des troupes sur la rive droite du Tage. La cavalerie et les voltigeurs du 4e corps les attaquèrent entre ce fleuve et le Jarama. Elles repassèrent précipitamment

1 « La bataille de Talaveyra est l'une des plus importantes de la guerre d'Espagne et l'une des plus instructives, car elle offre à elle seule une image complète de ce qui se passait dans cette contrée où l'on voyait des soldats héroïques perdre les fruits de leur héroïsme par défaut de direction. » (A. THIERS.)

2 Cette retraite, opérée sans nécessité, sans ordre du chef de l'armée et contre sa volonté, fut le sujet d'une vive contestation entre le maréchal Victor et le général Sébastiani, chacun d'eux prétendant ne s'être retiré que parce que l'autre avait abandonné sa position. » (Mémoires du maréchal Jourdan.) Cette retraite donna surtout lieu à une contestation très violente entre le roi et le maréchal Victor, celui-ci affirmant avoir reçu l'ordre formel du roi et ne lavoir transmis au général Sébastiani qu'à titre de renseignement.

sur la rive gauche et coupèrent les ponts d'Aranjuez et de la Reyna. Les Français tuèrent ou blessèrent au moins 200 hommes, firent une centaine de prisonniers, et ne perdirent que 50 tués ou blessés. Ensuite, les cinq divisions bivouaquèrent. La division française se plaça devant le pont de Jarama. Le 4 au soir et toute la journée du 5, l'ennemi ne bougea pas.

Combat de Tolède (9 août). — Dans l'impossibilité de jeter un pont assez promptement pour atteindre **VÉNÉGAS** et le combattre devant Aranjuez, le roi se décida à retourner sur Tolède pour repasser le Tage et manœuvrer sur le flanc gauche et sur les derrières de l'ennemi. Le 7, la division française alla à Sesena, et le 8 à Olias. Dans la nuit du 8 au 9, elle se remit en marche pour se porter sur Tolède avec la division polonaise et la division **MERLIN**. Les troupes bivouaquèrent en dehors de la ville, sur la rive droite du Tage. A trois heures du matin, trois bataillons allemands passèrent le pont et surprirent les avant-postes de la division espagnole laissée par **VÉNÉGAS** devant Tolède[1]. Cette division tenta de défendre le débouché, mais le 4e corps brusqua l'attaque et, en moins d'une demi-heure, se rendit maître des hauteurs dominantes ; puis il descendit dans la plaine et poursuivit les Espagnols qui s'enfuirent en désordre sur Ajofrin. Le 4e corps prit position, la droite à Burguillos, la gauche à Nambroca. La division espagnole perdit 400 hommes tués ou blessés et 200 prisonniers. La division de cavalerie **MILHAUD** eut en même temps un succès à Anover, où elle tua, blessa ou prit 550 hommes à un autre corps espagnol.

Bataille d'Almonacid (11 août). — Le 9, **VÉNÉGAS** s'avança au secours de la division qu'il avait laissée à Tolède, et en rencontra une partie à Almonacid. Il se résolut à livrer bataille, avec 30,000 hommes environ, dont 2,000 de cavalerie, et 40 pièces d'artillerie.
Le village d'Almonacid est à deux lieues de Tolède ; il est adossé à un mamelon très élevé et détaché de la chaîne de montagnes qui court des bords du Tage à ceux de la Guadiana. La gauche des Espagnols occupait ce mamelon et couvrait la route de Mora leur centre était sur le plateau en avant du village, et leur droite se prolongeait sur les hauteurs au delà d'Almonacid, couvrant la route de Temblèque. La réserve était placée en arrière, sur une montagne escarpée où se trouvent les ruines du vieux château d'Almonacid. L'infanterie était disposée sur trois lignes, la cavalerie aux ailes et l'artillerie en amphithéâtre sur la position.
Le général **SEBASTIANI**, devançant le roi **Joseph**, était arrivé devant **VÉNÉGAS** le 10 au soir. Il examina les dispositions des Espagnols et les trouva bonnes. Le 4e corps, après les pertes de Talaveyra, n'avait plus que 17,500 combattants, dont 4,500 cavaliers. La division de réserve n'était pas encore arrivée de Tolède. Malgré cela, le général **SEBASTIANI** n'hésita pas à attaquer le lendemain, voulant profiter de l'ardeur et de l'enthousiasme de ses troupes. Il envoya la division polonaise et la division allemande contre le mamelon de gauche, qu'il considérait comme étant la clef de la position et qui fut bientôt enlevé. Pendant ce temps, la division française, qui ne comptait plus que 6,100 hommes, s'élança au pas de charge sur les 15,000 Espagnols qui défendaient le plateau et le village d'Almonacid. Elle était formée sur deux lignes, les bataillons pairs déployés, les bataillons impairs en colonne serrée. Le 28e était commandé provisoirement par le chef de bataillon **SCHWEICKERT**, par suite de l'absence du colonel **TOUSSAINT**, blessé à Talaveyra. Les deux brigades françaises montèrent à l'assaut avec entrain sous la mitraille, et enfoncèrent le centre ennemi, en s'emparant de 3 pièces de canon et d'un grand nombre de caissons. « Jamais attaque ne fut plus vigoureuse et n'eut un plus brillant succès, » dit le général **SEBASTIANI**. Ce fut un carnage. Le sol fut couvert de tués et de blessés en quelques instants. Les Espagnols se défendirent pourtant avec acharnement. Pour arrêter la marche des divisions victorieuses, ils lancèrent leur

1 Cette division espagnole avait 7 à 8,000 hommes, avec 8 bouches à feu.

cavalerie ; mais les généraux **LEVAL** et **REY** firent instantanément former des carrés sur leurs ailes, et toutes les charges furent repoussées.
L'ennemi, chassé de ses premières positions et déjà ébranlé, rejoignit sa réserve, sur la montagne du château d'Almonacid. Une nouvelle attaque fut préparée. Le général **LEVAL** tourna le flanc gauche des Espagnols, et le général **BELAIR**, appuyé de la division **MERLIN**, les déborda par leur droite. Le général **REY**, avec les 28e et 32e, formés en colonne serrée, fut chargé de l'attaque de front sur le centre. La position fut d'abord vivement canonnée, puis les colonnes gravirent les pentes escarpées, l'arme au bras. L'ennemi fut saisi d'épouvante à leur approche, et recula en désordre. La cavalerie survenant, ce fut une déroute complète. Les Français s'élancèrent à la poursuite sur les routes de Mora et de Temblèque. L'infanterie ne possédait plus assez de vitesse pour atteindre les Espagnols, qui fuyaient avec une agilité surprenante et qui gagnèrent les défilés de Temblèque et de Consuegra. La poursuite continua jusqu'à la nuit.
Les Espagnols avouèrent avoir perdu 4,000 hommes tués ou blessés, 4,000 prisonniers, 35 pièces de canon, plusieurs drapeaux et 100 caissons. Le 4e corps eut 2,216 hommes hors de combat, dont 69 officiers. Le 28e eut 7 tués, dont 1 officier, le capitaine **POPIE** ; 108 blessés, dont 8 officiers. Le général **SEBASTIANI** rendit hommage à la valeur du chef de bataillon **SCHWEICKERT**, commandant le 28e, qui avait conduit ce régiment « avec la plus grande distinction[1] ».

Poursuite de l'ennemi. — La déroute des Espagnols était complète. Infanterie, cavalerie et artillerie, tout se sauvait pêle-mêle. La cavalerie française était tellement harassée de les suivre, qu'elle fut obligée de s'arrêter à Manzanesque. Lorsque la nuit fut venue, l'infanterie bivouaqua dans le défilé où passe la route de Mora à Consuegra.
L'armée se remit en marche le lendemain, à trois heures du matin, vers Madridejoz. Les débris de l'armée espagnole repassèrent la Guadiana le 12. Les fuyards marchèrent douze heures sans s'arrêter. Le 4e corps exécuta une course de quinze lieues à la poursuite de l'ennemi, et fit encore plus de 1,000 prisonniers. La cavalerie sabra tout ce qui tenta de résister. Le 13, l'infanterie arriva à Consuegra et à Madridejoz. Le 14, la division française fut répartie entre Madridejoz, la Guardia et Yepès. Le 15, elle se rendit à Ocana et Los-Barrios. Le 28e ne comptait plus que 1,036 combattants, dont 36 officiers ; il avait 1,428 hommes aux hôpitaux, dont 22 officiers, et 38 hommes faits prisonniers.

Suspension des opérations. — L'armée anglaise de **WELLESLEY** était en retraite. sur Badajoz, l'armée de **CUESTA** était obligée de la suivre, et celle de **VÉNÉGAS** était tout à fait dispersée. Après ces succès, le roi **Joseph** retourna à Madrid. Il envoya le 1er corps dans la Manche et ordonna, le 16 août, au 4e corps de s'installer dans les environs de Madrid. Le 17, la 1re brigade de la division française occupa Alcala, et la 2e, Peralès de Tajuna, Arganda et les environs. Le 28e fut envoyé à Guadalaxara. Le 4e corps garda la rive droite du Tage, depuis Aranjuez jusqu'à Fuenti-Duena.
Les débris de l'armée de **VÉNÉGAS** s'étaient retirés au delà de la Sierra Morena ; mais les guérillas se multipliaient. Toute la Vieille-Castille était infestée de brigands. Les Français n'étaient

1 Schweickert, né en 1772 à Landau (Bas-Rhin), entra au service le 1er septembre 1791 dans le 2e bataillon de volontaires du Bas-Rhin, et fut élu sous-lieutenant le 1er juin 1792, dans la légion de Kellermann, qui devint plus tard le 1er bataillon des chasseurs de la Moselle. Il fut nommé capitaine le 22 octobre 1793 et embrigadé avec son bataillon dans la 4e demi brigade légère en 1796. Promu chef de bataillon au 28e de ligne le 28 septembre 1806, il passa major à l'armée d'Allemagne le 28 janvier 1813, quitta le 28e le 5 mai, et fut employé au 4e corps à Mayence jusqu'au 1er avril 1814. En 1816, il fut mis en non-activité, puis en retraite. Il avait été admis dans la Légion d'honneur en 1806, et fait officier le 8 décembre 1808. Cet officier se distingua souvent, et fut blessé à Eylau, le 7 février 1807 ; en Estremadure, le 24 décembre 1808 ; enfin à Talaveyra, le 28 juillet 1809.

maîtres que des points qu'ils occupaient. Partout ailleurs, on ne reconnaissait pas l'autorité du roi, et on assassinait.
Jusqu'au mois de septembre, le 28e ne bougea pas. Son effectif ne subit pas de variations.

Expédition contre les insurgés. — Sigüenza était, depuis le commencement de la guerre, un centre d'insurrection. Il fut ordonné au général **SEBASTIANI** de partir avec sa division, avec de la cavalerie et quelques pièces d'artillerie, pour disperser les rassemblements de cette ville, ainsi que ceux de Molina, etc. Les bandes étaient trop bien instruites des mouvements des Français pour qu'on parvint à les surprendre ; mais on pouvait faire quelques exemples, forcer les insurgés à s'enfuir, lever des contributions, ramasser des vivres et se procurer des chevaux et des mulets dont on avait grand besoin.
Le 10 septembre, la division française se réunit à Guadalaxara, et s'avança jusqu'à Torreja, sur la route de Sigüenza. Le 11, la 1re brigade se dirigea par Jadraque, la 2e par Grajanejos, et elles prirent position. Elles rencontrèrent quelques partis d'insurgés et des contrebandiers à cheval, près du village d'Arguilla. Ils s'enfuirent dans les montagnes voisines. Les localités qu'on traversa, d'ailleurs très misérables, étaient toutes abandonnées. Le 12, les 28e et 32e de ligne entrèrent à Sigüenza avec la cavalerie. L'évêque et l'intendant qui étaient les deux chefs de l'insurrection, étaient déjà partis, emmenant avec eux tous les habitants. La ville était complètement déserte.
A la suite de manifestations du marquis **de la ROMANA**, qui avait sous ses ordres des paysans insurgés et des troupes mal organisées, le roi rappela la division du général **SEBASTIANI**. Elle revint, le 15, à Alcala. Le 28e y laissa ses 1er et 3e bataillons ; le 2e bataillon s'installa à Lochs, Le régiment conserva les mêmes emplacements jusqu'au commencement d'octobre. Les 1er et 4e corps furent placés aux débouchés de la Manche, derrière le Tage, pour surveiller cette partie. L'ennemi, cantonné derrière la Guadiana, à Daimiel, Manzanarès et Almegro, fit quelques mouvements qui amenèrent des rencontres avec les avant-postes. Bientôt, enhardi, il s'avança jusqu'à Mora, Temblèque et Lillo.

Offensive contre Cuesta. — Les troupes françaises se concentrèrent. Le maréchal **VICTOR** reçut l'ordre de s'avancer dans la Manche contre les troupes de Cuesta, et, le 14 octobre, il réunit les deux divisions du 4e corps à Villaharta, puis se dirigea sur Manzanarès. La disparition subite de l'armée espagnole rendit toute manœuvre inutile. Le 6e corps, commandé par **NEY**, ayant subi un échec à Tamamès, le roi rappela vivement sur le Tage les deux divisions du 4e corps pour protéger Madrid.
A partir de cette époque, les Espagnols se contentèrent de faire une guerre de partisans. Des nuées de paysans armés, prenant la dénomination de partidas ou de guérillas, causèrent beaucoup de mal. Toute la nation se livra à cette petite guerre, qui, trop méprisée d'abord, acquit avec le temps une grande importance. Les batailles rangées devinrent de plus en plus rares à partir de la fin de 1809, tandis que les combats contre les bandes insurgées furent incessants.

Combat d'Alvarez (14 octobre 1809). — Aussi ne trouve-t-on plus dans la correspondance de cette période qu'un seul fait sur lequel le général **SEBASTIANI** ait jugé à propos d'appeler l'attention du roi. Il s'agit de la belle conduite tenue par un faible détachement du 28e devant des forces ennemies supérieures. Ces traits de bravoure étaient alors très fréquents, car les besoins de cette guerre compliquée nécessitaient l'emploi journalier d'une foule de petits détachements, dont la sûreté dépendait nécessairement de l'intelligence des officiers et du courage des soldats. Ces deux qualités essentielles ne faisaient pas défaut aux militaires expérimentés et aguerris des troupes impériales. Cette guerre meurtrière leur donna l'occasion de déployer souvent leur initiative, car chaque habitant était devenu un ennemi aussi adroit qu'implacable.

Voici le rapport du général **SEBASTIANI**, en date du 17 octobre, adressé au maréchal **JOURDAN**, major général[1] :
« J'ai à rendre compte à Votre Excellence d'un engagement qui a eu lieu, le 14 du courant, sur la rive gauche du Tage, près d'Almonacid du haut Tage et Alvarez, entre un détachement de 100 hommes du 28e régiment et 7 à 800 insurgés, dont une partie de cavalerie. Ce détachement s'était avancé sur ce point pour appuyer les réquisitions de mules faites par l'artillerie. Assailli par une force aussi supérieure et enveloppé, il a fait sa retraite en bon ordre à travers les ennemis contre lesquels il s'est battu pendant huit heures, dans un espace de quatre lieues, et auxquels il a fait éprouver une perte considérable. Celle du détachement du 28e a été de 3 hommes tués et de 23 blessés. Parmi ces derniers se trouvent 3 officiers. Tous les blessés ont été ramenés à Loichy. Cette affaire fait le plus grand honneur aux voltigeurs du 28e et aux officiers qui les commandaient. Le colonel de ce régiment fait une mention particulière du sous-lieutenant **BOULARD**, qui commandait pendant la retraite, le capitaine et le lieutenant ayant été blessés dès le commencement de l'attaque. »

Garnison de Madrid. — Le 23 octobre, la 1re brigade de la division française se rendit à Madrid pour y tenir garnison. Le 31, le 28 comptait 1,173 combattants, dont 47 officiers ; il avait aux hôpitaux 858 hommes, dont 14 officiers. La situation signale 7 morts, sans doute à l'hôpital. Le régiment perdit, en effet, un assez grand nombre d'hommes en traitement à Madrid pour blessures ou maladie. La situation du 30 novembre mentionnait encore 11 morts[2].
La guerre impitoyable des guérillas rendait fort difficile l'approvisionnement des troupes. L'intendant général répondait en ces termes aux réclamations d'un corps qui n'avait reçu ni pain ni vin :
« Comment puis-je espérer porter de Madrid des secours en subsistances aux corps d'armée, lorsque le service du pain de cette garnison est à peine fait au jour le jour ?... La fabrication du biscuit se trouve suspendue faute de farine. Il ajoutait que les commissaires ordonnateurs devaient chercher des subsistances sur les lieux où ils se trouvaient, car les hôpitaux de Madrid eux-mêmes manquaient souvent de vin et de viande[3].
A partir de cette époque, le 28e demeura en garnison à Madrid et fut seulement envoyé de temps à autre en colonne mobile. Pendant la bataille d'Ocana (19 novembre), la défense de Madrid resta confiée au général **BELLIARD**, qui avait sous ses ordres la brigade **GODINOT** et la brigade **REY** (28e et 32e).
Le duc **d'EL-PARQUE** s'était avancé à l'improviste sur la ville de Salamanque, qu'il avait enlevée. Une expédition, composée du 6e corps, de la division **GAZAN**, du 5e corps, et de la brigade **REY**, fut dirigée contre lui. La brigade **REY** partit le 24 novembre et se rendit à Avila, où elle fut rejointe par la division **GAZAN**. Le 28, le général **KELLERMANN**, avec des troupes du 6e corps, battit le duc **d'EL-PARQUE** à Alba de Tormès. A la suite de cette victoire, les Français entrèrent à Salamanque. La brigade **REY** revint à Madrid.
Pendant le mois de décembre, la division **SEBASTIANI** fut employée en colonnes mobiles. La 1re brigade (Rey) opéra du côté de Ségovie, Buitrago et Guadalaxara. Elle rentra à Madrid le 21. Le 28e

1 Le 2 octobre, l'empereur accorda au maréchal Jourdan l'autorisation de rentrer en France, et désigna le maréchal Soult comme major général; mais ce dernier ne prit ses nouvelles fonctions que le 5 novembre.
2 Beaucoup des blessés de Talaveyra périrent faute de soins sérieux assez prompts, car ils ne purent être évacués sur Madrid que peu à peu, par suite du manque de moyens de transport.
3 Lettre de l'empereur à Clarke, ministre de la guerre : « Faites connaître au roi que mes troupes en Espagne manquent de tout, parce que mes généraux n'ont aucun pouvoir dans les provinces et que, les autorités espagnoles étant faibles, les agents de la junte en profitent pour lui faire passer l'argent. » (3 octobre 1809.)

laissa des détachements des 1er et 2e bataillons à Alcala, Santa de Vivarès, etc. Les situations du mois de décembre portent, pour le régiment, 1 homme tué, 19 hommes entrés aux hôpitaux et 1 prisonnier.

Avant de terminer l'histoire de la principale portion du 28e, qui demeura en Espagne jusqu'en 1813, nous allons raconter les événements militaires auxquels prit part le 4e bataillon, qui fit la campagne d'Allemagne en 1809 et celle du Portugal en 1810-1811.

CHAPITRE VI.

Histoire du 4e Bataillon. — Campagne d'Allemagne (1809) Campagne de Portugal (1810-1811).

Organisation. — Nous avons déjà relaté la formation du 4e bataillon, qui fut créé le 2 mai 1808 et réorganisé en vertu d'un décret du 28 juillet suivant. On lui donna comme chef de bataillon **BRAGAIRAT**, nommé le 8 décembre. Cet officier était en Espagne et ne rejoignit son bataillon à Boulogne qu'au mois de février 1809. Le 4e bataillon eut, comme les autres bataillons de guerre, 1 compagnie de grenadiers, 4 compagnies de fusiliers et 1 compagnie de voltigeurs. Il ne se compléta que lentement. Dès le mois de décembre 1808, **NAPOLÉON**, pendant qu'il était en Espagne, s'était occupé d'organiser une armée contre l'Autriche, prévoyant que cette nation reprendrait les hostilités contre lui au printemps de 1809, puisqu'elle commençait déjà ses armements. Il avait veillé à la réorganisation des divisions laissées sur le Rhin, et avait écrit, le 5 décembre, au ministre de la guerre, que son intention était d'adjoindre au corps d'**OUDINOT** 6 quatrièmes bataillons, parmi lesquels celui du 28e de ligne.

La constitution du 4e bataillon fut poussée avec beaucoup d'activité, surtout lorsque l'empereur fut rentré à Paris. L'arrivée des hommes dans les dépôts s'effectuait rapidement ; mais l'instruction exigeait du temps, l'habillement était long à confectionner, et les nouveaux cadres se complétaient avec difficulté. Des gradés furent tirés de l'armée d'Espagne. **NAPOLÉON** prit aussi quelques sous-officiers dans les vélites et fusiliers de la garde, troupe déjà aguerrie, quoique plus jeune que le reste du même corps.

Dans les premiers jours de mars 1809, tout espoir de maintenir la paix avec l'Autriche ayant été perdu, l'empereur hâta la mise en marche des renforts et des nouveaux bataillons. Suivant ses premières instructions, le 4e bataillon du 28e avait reçu l'ordre de partir de Boulogne le 20 février, pour être à Strasbourg le 17 mars et rejoindre le corps d'**OUDINOT**. Mais il n'y avait encore de prêt que la compagnie de grenadiers, celle de voltigeurs et les deux premières compagnies de fusiliers, en tout 560 hommes. Un nouvel ordre arrêta bientôt ces compagnies déjà en marche et les fit rétrograder sur le camp, où le 4e bataillon continua à se compléter et à s'instruire, en attendant une autre destination, **NAPOLÉON** avait rempli les dépôts à l'aide d'une conscription anticipée sur la conscription de 1810 et d'un nouveau prélèvement sur les classes antérieures.

Pour être assuré d'avoir toujours des troupes de renfort en cas de besoin, il prescrivit, le 17 mars, la formation de 17 demi-brigades provisoires de réserve, Le 5e bataillon du 28e fournit 3 compagnies à la 6e demi-brigade, qui demeura au camp de Saint-Omer, et il ne lui resta plus qu'une compagnie.

Campagne d'Allemagne. — L'empereur ordonna, en s'avançant sur Vienne, après ses premières victoires sur l'armée autrichienne, de former un corps d'observation de l'Elbe, qui devait être placé sous le commandement du maréchal **KELLERMANN**, **duc de Valmy.** Les troupes destinées à en faire partie furent dirigées sur Hanau. Le 4e bataillon du 28e y fut envoyé par le ministre de la guerre, sur un ordre de l'empereur, en date du 29 avril ; 2 compagnies arrivèrent à Hanau le 20 mai, et les 4 autres le 24. Le bataillon comptait 17 officiers et 997 sous-officiers et soldats. Le 25, il fut placé à Schlüchtern.

Tout le corps d'observation était cantonné dans le comté de Hanau. Le quartier général de **KELLERMANN** était à Hanau. La seule division d'infanterie existant à ce moment était commandée par le général **RIVAUD**, ayant sous ses ordres les généraux de brigade **CLÉMENT**, **VAUFRELAND** et **VATTETEAUX**. Elle devint, au mois de juin, la 1re division, dite de droite. Le bataillon fut placé à la 1re brigade commandée par le général **Charles LAMETH**. Cette division s'occupa d'abord de perfectionner son instruction militaire. Elle fit des exercices à rangs serrés, du service en campagne et des grandes manœuvres. Le général **RIVAUD** se montra satisfait de l'instruction et de la discipline. Cependant ces jeunes soldats ne tirent pas merveille, quand on voulut les employer d'une façon un peu plus sérieuse, parce qu'ils n'étaient pas assez rompus aux fatigues, assez pliés à la discipline, et surtout parce qu'ils n'étaient pas bien commandés, ayant reçu des chefs médiocres. L'épuisement de l'armée française, employée à combattre de tous les côtés, commençait à se faire sentir. Le 4e bataillon resta à Schlüchtern pendant la plus grande partie du mois de juin. Le 15, il ne comptait plus que 768 hommes présents, dont 18 officiers, ayant 136 hommes aux hôpitaux, sans avoir rien fait. Le 28, le corps d'observation de l'Elbe changea de dénomination et s'appela « corps de réserve de l'armée d'Allemagne ». Il passa sous les ordres du général **JUNOT**, **duc d'Abrantès**, qui arriva le 26 et conserva le quartier général à Hanau. Le quartier général du général **RIVAUD** était à Gelnhausen.

Après la bataille d'Essling (22 mai), les ennemis de **NAPOLÉON** essayèrent de soulever le Tyrol, la Souabe, la Saxe, la Westphalie et la Prusse. Le général bavarois **DEROY** avait été obligé d'abandonner Inspruck aux montagnards du Tyrol. Cet événement avait produit une profonde impression dans la Bavière. Les habitants du Vorarlberg se montraient aussi très remuants. Sur les bords du lac de Constance, sur le haut Danube, dans toute la Souabe, il y avait une sensible agitation. Si l'armée française avait éprouvé des revers graves, ses derrières auraient été tout à coup sérieusement menacés.

Les Autrichiens s'efforçaient de tirer profit de cet état des esprits. Ils avaient donné au duc **de BRUNSWICK-OELS**, fils du fameux duc **de BRUNSWICK**, les moyens de lever un corps composé de réfugiés de toutes les provinces allemandes, surtout de Prussiens. Ils lui avaient en outre confié quelques troupes régulières et un peu de landwehr, le tout formant un corps d'environ 8,000 hommes, et l'avaient envoyé de la Bohème sur la Saxe. Ils avaient aussi dirigé un corps de 4,000 hommes environ, composé pour la moitié de troupes régulières et pour l'autre moitié de landwehr, de la Bohème vers la Franconie, en répandant partout le bruit que les Français avaient été battus à Essling. Le premier corps s'était avancé de Prague sur Dresde, où il était entré après avoir fait fuir la cour, qui s'était retirée à Leipsick. Le second avait marché d'Egra sur Bayreuth, en profitant du manque de troupes que la guerre du Danube avait amené chez nos alliés de la Bavière et du Wurtemberg. Ces deux corps projetaient de se réunir dans la Thuringe, sous les ordres du général **KIENMAYER**, et de chasser le roi **Jérôme** de la Westphalie. Ce dernier, effrayé, demanda des secours.

Ces troupes ennemies augmentèrent l'agitation en Allemagne. Un convoi d'argent devait partir de Fulda pour Hanau. L'intendant dut suspendre le départ, parce qu'il y eut une insurrection des habitants, sous prétexte qu'il était dû 14,000 fr. aux fonctionnaires du pays. L'intendant général

VILLEMANZI paya l'arriéré, cause de la mutinerie, en attendant l'arrivée de 2 bataillons que le maréchal **KELLERMANN** envoya de suite, sous le commandement du général **LAMETH**. Le 4e bataillon du 28e fut un des deux bataillons désignés, qui arrivèrent le 17 juin et rétablirent l'ordre ; le convoi partit. Le 28e laissa un détachement à Fulda pour protéger les autorités.
Cet incident donne une idée de la surexcitation des habitants de la Westphalie, qui s'insurgeaient journellement contre leurs magistrats. Un rapport militaire du 24 juin dit : « Les proclamations incendiaires du prince ci-devant électeur font méconnaître l'autorité du roi. »
Le 29 juin, d'après les ordres de l'empereur, la division **RIVAUD** quitta ses cantonnements pour se rendre à Wurtzbourg, avec toute l'artillerie du corps d'observation devenu corps de réserve. Il lui était prescrit de se réunir promptement aux troupes du roi de Wurtemberg pour s'opposer à la marche des Autrichiens, qui semblaient menacer le Danube et se relier avec les insurgés du Tyrol et du Vorarlberg. Elle arriva à Wurtzbourg le 2 juillet. Le 3 et le 4, les brigades **LAMETH** et **TAUPIN** se dirigèrent sur Bamberg, où elles furent rendues le 5.
Le général en chef apprit à Bamberg que l'ennemi occupait toujours la ville de Bayreuth et toute la principauté, et qu'il y levait des troupes et des contributions. Ses avant-postes étaient à Hollfeld.
Le 6 au matin, **JUNOT** fit partir la division **LAROCHE** (qui occupait Bamberg depuis le 30 juin) avec les 1er et 6e régiments provisoires de dragons et le détachement bavarois. La division **RIVAUD** suivit, et tout le corps prit position le soir en avant de Hollfeld, où les avant-postes ennemis furent rencontrés et bousculés.
Le 7, dès les premières lueurs du jour, le corps se dirigea sur Bayreuth. L'avant-garde, composée d'une partie du bataillon du 28e et du 1er régiment de dragons, était commandée par le colonel **REISET**. Derrière, marchaient deux régiments de dragons, la brigade **LAMETH** (bataillons des 19e et 28e) et 600 Bavarois avec 4 pièces de canon, la brigade **TAUPIN**, également avec 4 pièces, enfin le reste de l'artillerie, avec les caissons et les munitions, ayant pour escorte 200 dragons.
L'avant-garde rencontra les avant-postes ennemis à Trebersdorf ; ils furent poursuivis jusque dans Bayreuth. Cette ville fut presque aussitôt évacuée par les Autrichiens, qui s'installèrent sur la belle position de Bindloch. Ils avaient 6 bataillons de landwehr, un régiment régulier et quelques centaines de cavaliers de divers régiments. Le corps français arriva devant Bayreuth avant midi. L'avant-garde traversa vivement la ville avec la cavalerie, et se forma dans la plaine, entre Bayreuth et Bindloch. Il s'engagea d'abord un combat de tirailleurs. L'ennemi lâcha pied. L'avant-garde le poursuivit, mais il était dispos et parvint à dépasser un défilé situé entre Neudorff et Berneck. Les troupes étaient harassées. Il fallut les arrêter.

Combat de Berneck (8 juillet). — L'avant-garde ne se reposa que quelques heures et marcha sur Berneck. Au point du jour, l'ennemi vint l'attaquer ; il fut repoussé. A midi, il renouvela ses tentatives, ayant été renforcé. L'avant- garde, sur le point d'être débordée à droite et à gauche, fut obligée de se retirer. Enhardie par ce premier succès, une colonne de 4 à 5,000 hommes, avec 6 à 800 chevaux, chercha à tourner la gauche du corps d'armée, qui vit cette cavalerie parvenir sur son flanc. A ce moment, un orage effroyable arrêta net les mouvements des deux partis. Il dura longtemps. Quand il fut un peu apaisé, la nuit était venue. **JUNOT** parvint à maintenir les Autrichiens, et effectua sa retraite en bon ordre, à deux heures du matin, car la position était mauvaise et l'infériorité numérique des Français trop considérable. Le corps ne comprenait que les 6 bataillons de la division **RIVAUD**, qui ne faisaient pas plus de 4,000 hommes, et 600 Bavarois qui servaient à escorter les équipages. « Encore ne sont-ils pas bien bons pour cela, disait le général Junot dans un rapport, ne voulant ni marcher, ni se battre. » Il y avait enfin 3 régiments de cavalerie de nouvelle formation, composés de soldats peu exercés. L'artillerie était inutilisable. Les affûts se brisèrent presque tous le 8. « Cette vieille artillerie était sur les glacis de Mayence depuis la

première guerre de Prusse, dit Junot. Elle était bonne pour une place de guerre, mais ne valait rien pour faire campagne[1]. »
Les jeunes soldats inexpérimentés des bataillons détachés des régiments français, se conduisirent bien. Le général en chef déclara qu'il était content « de l'esprit des troupes et de leur marche ; mais il leur manquait des officiers.
Le bataillon du 28e eut 1 soldat tué et 16 hommes blessés, dont 1 officier. La division **RIVAUD** eut 7 tués et 74 blessés, dont 5 officiers. La situation du 28e accusa d'abord 24 prisonniers, mais on reconnut plus tard qu'il n'y en avait que 17. Le général de brigade **BOYER**, chef d'état-major, exprima avec sévérité son opinion sur les inexactitudes des situations : « La quantité des soldats portés à la colonne des prisonniers de guerre est non seulement exagérée, mais encore une preuve du peu de zèle que mettent les officiers du corps à surveiller leurs troupes.... La retraite s'est faite dans le meilleur ordre. Ceux qui sont désignés comme prisonniers sont des pillards et traînent ; plusieurs ont déjà rejoint à travers les bois...[2]. L'organisation des corps de l'armée est loin d'être ce qu'elle devrait ; les officiers manquent ; ceux qui sont au corps servent mal et avec négligence. Il faut aussi convenir que leur petit nombre n'est pas proportionné à celui des troupes, et qu'ils ne sont nullement secondés par les sous-officiers qui sont sans expérience. » Ce rapport expose avec sincérité la situation de ces troupes mal organisées. Les cadres étaient en effet insuffisants, comme nombre et comme valeur, et ce mal alla toujours grandissant jusqu'à la fin de l'Empire, par suite des guerres continuelles.

Fin des opérations. — Le corps d'armée alla bivouaquer en avant d'Amberg. Le roi de Westphalie était à Bayreuth. L'ennemi porta des forces assez considérables contre lui. **JUNOT** s'avança alors rapidement vers Bayreuth, pour attirer une partie des troupes qui menaçaient le roi. Le corps d'armée arriva le 15 à Ambach, le 16 à Kreussen, après une marche de dix lieues, enfin le 17 à Bayreuth. Là, on apprit qu'un armistice avait été signé à Znaïm le 12. Les Autrichiens évacuèrent la principauté de Bayreuth.
Pendant l'armistice, la brigade **LAMETH** occupa Bayreuth. Les habitants montrèrent une grande hostilité. Beaucoup avaient servi les Autrichiens et les suivirent dans leur retraite. Ceux qui restèrent cherchèrent à débaucher les soldats et à les entraîner à la désertion. Il fallut faire un exemple. Un de ces fauteurs de rébellion fut condamné à mort par la commission militaire et exécuté. Les proclamations du duc **de BRUNSWICK** avaient soulevé le pays.
Le corps de réserve de l'armée d'Allemagne fut réorganisé et devint le 8e corps le 11 août. Le 28 demeura à la 1re brigade de la 1re division. Cette brigade passa sous les ordres du général **MENARD**. Le 2 août, le bataillon comptait 719 hommes présents, dont 16 officiers, avec 66 hommes aux hôpitaux et 17 prisonniers.
Le général **JUNOT**, commandant du 8e corps, fut chargé de garder le pays entre le Rhin, la Bohème et la Saxe, ainsi que les provinces de Hanau, de Wurtzbourg, de Bamberg, de Bayreuth, de Fulde, d'Erfurth, avec les forteresses.

1 Réponse de l'empereur: « Il n'est pas temps de s'apercevoir que son artillerie est mauvaise lorsqu'on est sur le champ de bataille, mais c'est moins votre faute que celle du duc de Valmy et celle du général Rivaud. Je suppose que vous l'aurez fait démonter, visiter et mettre dans le meilleur état. »

2 Ordre du jour de l'empereur, daté du 14 mai 1809 : « L'empereur voit avec peine les désordres qui se commettent en arrière de l'armée ; ils deviennent tels, qu'ils doivent fixer toute son attention. De mauvais sujets cherchent à déshonorer l'armée, et, au lieu de se trouver à l'armée et devant l'ennemi, ils restent en arrière où ils commettent toute espèce d'excès et même des crimes.... Tout traîneur qui, sous prétexte de fatigue, se sera détaché de son corps pour marauder, sera arrêté, jugé par une commission militaire et exécuté sur l'heure. »

Le bataillon du 28e resta à Bayreuth, où était le quartier général, et fut placé sous le commandement du colonel en second **FABRY**, qui avait aussi un bataillon des 19e, 25e et 34e de ligne.
Le bataillon partit de Bayreuth le 14 octobre, le jour même où fut signée la paix de Vienne. Il se rendit à Mayence, en suivant l'itinéraire suivant à Hollfeld le 17, à Bamberg le 18, à Burgwenheim le 19, à Dettelbach le 20, à Wurtzbourg le 21, à Rossbrunn le 22, à Esselbach le 23, à Aschaffenbourg le 24, à Hanau le 25, à Francfort le 26, à Mayence le 27.
NAPOLÉON écrivit au ministre de la guerre **CLARKE** : « J'ai donné l'ordre au duc **d'ABRANTES** de se rendre à Mayence avec le 22e de ligne et les 8 quatrièmes bataillons qui sont sous ses ordres. Je destine ces 12 bataillons, qui, cette année, ne se sont pas battus, à aller en Espagne. » (Lettre du 14 octobre.)
« Je vous ai fait connaître que mon intention était que le 8e corps fût dirigé sur Paris et pût y être arrivé avant le 30 novembre.... Tous les bataillons seront mis au grand complet de 840 hommes par l'incorporation, soit de ce qu'ils ont ou auront de disponible à leur dépôt d'ici au 1er décembre, soit de ce qu'ils auraient dans les 6 demi-brigades provisoires qui sont au nord.... Par exemple, le 28e a 400 hommes dans la 6e demi-brigade.... Je suppose que d'ici au 1er décembre je pourrai avoir disponible une partie de ces demi-brigades provisoires ; mon intention est de retirer tout ce qui sera possible. » (Lettre du 30 octobre.) Enfin, le 2 novembre, l'empereur donna l'ordre de faire partir de suite le 8e corps pour Paris[1].

Mouvements du 5e bataillon. — Les 400 hommes du 28e, dont parlait **NAPOLÉON** dans sa lettre au ministre de la guerre, appartenaient au 5e bataillon, qui, comme nous l'avons déjà dit, avait détaché 3 compagnies à la 6e demi-brigade provisoire, ne conservant qu'une faible compagnie.
Le 30 juillet, les Anglais avaient débarqué dans l'île de Walcheren, se disposant à s'emparer d'Anvers, avec une armée de 40,000 hommes, commandée par lord **CHATHAM**. Le ministre de la guerre envoya précipitamment tout ce qu'il avait en ce moment à sa disposition, c'est-à-dire quelques compagnies de gardes nationales et les demi-brigades provisoires. La 6e demi-brigade, à laquelle appartenaient les trois compagnies du 5e bataillon, arriva à Anvers vers le milieu d'août. Le maréchal **BERNADOTTE** passa en revue toutes ses troupes et organisa la défense. L'empereur avait défendu d'en venir aux mains avec les Anglais, car « un homme n'est pas un soldat ». Il disait, avec une merveilleuse clairvoyance, que les conscrits des demi-brigades provisoires, conduits pêle-mêle à Anvers, presque sans officiers, étaient incapables de se mesurer avec les troupes anglaises, qui avaient combattu notre vieille armée. « Rien ne peut réussir avec de mauvaises ou de nouvelles troupes. » — « La fièvre et l'inondation doivent seules faire raison des Anglais. » « Point d'offensive, point d'attaque, point d'audace. » (Correspondance.)
Ces sages prescriptions eurent un plein succès, et les Anglais, après avoir perdu 25,000 hommes environ par la maladie, sur 44,000, se décidèrent à la retraite, sans avoir essayé une attaque contre Anvers (septembre). A la suite de l'échec piteux du grand effort de l'Angleterre, **NAPOLÉON** voulut qu'on continuât à organiser l'armée d'Anvers, et il donna le commandement en chef au maréchal **BESSIÈRES**[2]. Au mois de novembre, les Anglais abandonnèrent complètement l'île de

1 A partir du 1er décembre, le 8e corps de l'armée d'Allemagne prend le titre de 8e corps de l'armée d'Espagne. Chef d'état-major général Boyer ; 3 divisions. La 1re division a trois brigades : 1re Ménard, 2e Taupin, 3e Godard. A la même date, Berthier devient major général de l'armée d'Espagne. (Ordres de Napoléon)

2 Cette armée s'appela d'abord *armée du Nord* et comprit les départements des Deux-Nethes, de la Dyle et de Jemmapes, ainsi que la rive gauche de la Meuse. Il y avait en outre le *Corps d'observation de l'ile de Cadzand*, sous les ordres du maréchal Moncey. Le 22 août 1809, Napoléon écrivit au ministre de la guerre : « Nommez l'armée du prince de Ponte-Corvo (Bernadotte) armée d'Anvers, celle du duc de Conégliano (Moncey) armée de la tête de Flandre, et la réserve (Bessières) *armée de réserve.* » Le 11 septembre, les deux armées d'Anvers et de la *tête de Flandre* furent

Walcheren et s'éloignèrent des bouches de l'Escaut. Malgré cela, l'empereur ne donna pas suite à son premier projet de renforcer le 4e bataillon avec les trois compagnies du 5e. Ces compagnies restèrent à l'armée d'Anvers, qui devint armée du Nord, puis de Brabant, et ne rejoignirent le dépôt, au camp de Boulogne, que dans les premiers jours d'avril 1810. Plus tard, elles furent à leur tour dirigées sur Bayonne, pour servir à l'armée d'Espagne.

4e bataillon en Espagne. — Le 4e bataillon n'aurait pas eu le temps de recevoir les hommes des trois compagnies de l'armée du Nord, car il fut dirigé très rapidement sur Orléans. La division **RIVAUD** partit de Paris le 6 décembre, et se trouva le 15 à Orléans, où elle fut passée en revue par le général **JUNOT**. Le 19, elle repartit pour Bordeaux.
« Ayez soin, ordonna l'empereur au ministre de la guerre, qu'elle marche à petites journées, qu'elle ait un séjour tous les trois jours, et qu'elle marche de manière à se fatiguer le moins possible. »
Le 4e bataillon du 28e s'arrêta à Salbris le 22, à Vierzon les 23 et 24, Vatan le 25, à Châteauroux les 26 et 27, à Argenton le 28, à Saint-Benoit le 29, à Bessines le 30, à Limoges le 31, le 1er et le 2 janvier, à Chalus le 3, à Thiviers le 4, à Périgueux le 5 et le 6, à Mussidan le 7, à Montpont le 8, à Libourne le 9 et à Bordeaux le 10. Il se reposa deux jours et reprit sa marche, en suivant cet itinéraire Barsac le 13, Bazas le 14, Roquefort le 15, Mont-de-Marsan les 16 et 17, Tartas le 18, Dax le 19, Saint-Vincent le 20, Bayonne les 21, 22, 23, Saint-Jean-de-Luz le 24, Irun le 25, Hernani le 26, Tolosa le 27, Villaréal le 28, Mondragon le 29. Vittoria le 30, Aro le 31, la Guardia le 1er février, et Logrono le 2. A la date du 24 janvier, le bataillon comptait 21 officiers et 675 hommes de troupe présents, et 71 hommes aux hôpitaux.
Le bataillon du 28e formait, avec les 4es bataillons des 19e, 25e et 34e, la 1re brigade, commandée par le général **MÉNARD**, de la 1re division, sous les ordres du général **CLAUSEL**, du 8e corps. L'empereur ordonna au général **JUNOT** de porter son quartier général à Burgos, et de réunir ses troupes dans la direction de Valladolid, pour se trouver en mesure d'agir selon les circonstances. En attendant, le 8e corps devait faire des colonnes mobiles, ramener la tranquillité et établir des magasins à Burgos. La brigade **MÉNARD**, qui s'était portée le 12 dans cette dernière ville, alla, le 15, à Palencia, se rendit ensuite à Palmiera, d'où elle partit le 26. Le 5 mars, elle s'arrêta à Benavente.
La solde n'était pas payée. **NAPOLÉON** écrivit à **JUNOT** de frapper des contributions assez fortes dans les provinces de la Vieille-Castille, de Valladolid et de Léon, pour arriver à solder ses troupes ; il entendait que l'Espagne suffit aux besoins de l'armée qui y était occupée. On parvint à donner la solde pendant quelque temps, mais les masses ne purent être payées. Comme subsistances, le 8e corps avait un approvisionnement considérable de biscuit et de riz. Ce service était fait par les administrations du pays, qui étaient dirigées par les commissaires des guerres et les employés de l'administration de l'armée. Ce n'était pas sans difficultés que l'on parvenait à réunir des vivres. Il fallait multiplier les escortes et les composer fortement pour assurer l'arrivée des convois.
Les bandes d'insurgés étaient innombrables. On n'avait pu parvenir à pacifier la Biscaye, les deux Castilles et le royaume de Léon. Les colonnes s'épuisaient à courir après un ennemi insaisissable. La nature du pays favorisait les courses vagabondes des guérillas. Les souffrances des habitants

réunies sous le nom d'*armée du Nord*, et, le 26, le maréchal Bessières fut désigné comme commandant en chef. Le 20 janvier 1810, l'*armée du Nord* devint armée *de Brabant.* «Toutes les troupes d'infanterie de ligne, soit des demi-brigades provisoires, soit des détachements quelconques, qui se trouvent dans les départements du Nord ou sont en marche pour s'y rendre, feront partie de l'armée d'Anvers et seront réunies en 6 demi-brigades provisoires qui formeront 2 divisions.... La 2e division comprendra les 6e et 7e demi-brigades provisoires, qui seront complétées par tout ce que les dépôts des régiments qui entrent dans leur formation pourront fournir, par tous les détachements de ces régiments qui seraient dans le Nord ou en marche pour s'y rendre, et enfin par les incorporations qui seraient nécessaires, de sorte que ces deux demi-brigades fassent au moins 3,000 hommes chacune.» (Lettre de l'empereur, datée du 5 septembre 1809.)

occasionnaient des révoltes incessantes. Le passage continuel des armées avait ruiné la contrée. Les troupes, pressées de se ravitailler, ramassaient où elles pouvaient des grains, du bétail, des fourrages, souvent enlevaient les récoltes sur pied ou les donnaient à manger en herbe aux chevaux. Après elles, venaient les bandes qui pendaient aux arbres les soldats français ramassés sur les routes, et souvent pendaient à côté d'eux de pauvres Espagnols accusés d'avoir pactisé avec l'étranger. Ces provinces étaient maltraitées par les deux partis, et les habitants, désespérés, finissaient par attribuer aux seuls Français tous les maux qui les accablaient. A chaque instant, des fractions du 8e corps avaient à courir après des rassemblements d'insurgés qui assassinaient ses malades conduits à l'hôpital, massacraient les faibles détachements de recrues et enlevaient les convois. Le général **KELLERMANN**, découragé, le disait au major général **BERTHIER** : « Ce n'est point une affaire ordinaire que la guerre d'Espagne.... Sans une révolution dans les esprits, vous ne parviendrez de longtemps à soumettre cette vaste péninsule ; elle absorbera la population et les trésors de la France. Elle veut gagner du temps et nous lasser par sa constance. Nous n'obtiendrons sa soumission que par lassitude et par l'anéantissement de la moitié de la population. »
Cette épouvantable guerre décimait les bataillons. Les hommes tombaient vite malades, et mouraient dans les hôpitaux, qui étaient mal installés dans des couvents ou des églises, dépourvus de linge, de médicaments ou même de lits, infectés par la gale et les fièvres. Les contrôles du 28e ont de nombreuses pages remplies de noms de militaires morts dans les hôpitaux d'Espagne. Beaucoup de soldats, redoutant d'y entrer, résistaient sans doute jusqu'à la dernière extrémité, car on voit parfois la mention : « mort sur la route de.... » Presque tous les blessés mouraient. Dès l'entrée du 4e bataillon en Espagne, la quantité des hommes envoyés à l'hôpital augmenta avec rapidité. L'effectif alla sans cesse en diminuant.
L'empereur, projetant une nouvelle expédition contre les Anglais dans le Portugal, sous le commandement du maréchal **MASSENA**, donna bientôt l'ordre au 8 e corps de s'emparer d'Astorga, jugeant d'une grande importance l'occupation de cette place, qui ouvrait un débouché dans le nord du royaume qu'il voulait reconquérir et qui protégeait les incursions de l'ennemi dans la province de Léon et dans les Asturies. La division **CLAUSEL** aida à bloquer Astorga, et détacha des troupes pour observer les Espagnols retranchés dans Villafranca del Vierzo. Le bataillon du 28e n'avait plus que 20 officiers et 644 hommes de troupe présents le 1er mars ; 9 hommes avaient été faits prisonniers et probablement massacrés.

Siège d'Astorga. — Cette place avait été mise dans un excellent état de défense. Des ouvrages nouveaux défendaient les approches de l'enceinte. La garnison, nombreuse et brave, était commandée par le général **SANTOCILDÈS**. L'investissement s'effectua sans obstacles. Un corps espagnol se retira sur la route de la Corogne, et, pour être à portée de secourir la ville quand l'occasion se présenterait, prit position à Villafranca. Les troupes françaises furent réparties de façon à attaquer la place et à faire face à l'ennemi pour s'opposer à toute diversion. La 1re division, **CLAUSEL**, eut son quartier général à Nistal de Lavega. Elle surveilla constamment le corps espagnol de Villafranca, poussant sur lui des reconnaissances fréquentes. L'ennemi se décida à s'avancer pour secourir la place, qui était très menacée et qui avait déjà subi plusieurs assauts. Le général **CLAUSEL** le battit complètement et le rejeta sur la Galice. Le 28e eut quelques pertes à ce combat. La garnison, abandonnée à elle-même et effrayée par les dispositions prises pour un assaut formidable, se rendit à discrétion le 9 mai, après 15 jours de tranchée ouverte.
La garnison, qui comptait encore 4,500 hommes, fut envoyée en France. Ce siège coûta au 8e corps environ 600 tués ou blessés.

Armée de Portugal. — La nouvelle armée de Portugal fut formée des 6e et 8e corps, par décret du 17 avril. Le maréchal **MASSENA**, après beaucoup d'instances de **NAPOLÉON**, consentit à en accepter le commandement en chef. Il reçut l'ordre de disposer des 6e et 8e corps pour assiéger d'abord Ciudad-Rodrigo, ensuite Almeida. Après, il devait s'avancer en Portugal, ayant sur sa gauche le 2e corps (Reynier) chargé d'occuper Alcantara, de menacer le Portugal de ce côté et de conserver les communications avec Madrid.

Après la prise d'Astorga, la division **CLAUSEL** se rendit à Léon, d'où elle partit le 23 mai, pour aller à Ledesma, par Benavente et Zamora. Le 15, le 4e bataillon du 28e, toujours commandé par le chef de bataillon **BRAGAIRAT**, avait 561 combattants, dont 21 officiers, 164 hommes aux hôpitaux et 1 prisonnier[1].

Jusqu'au 20 juin, la division occupa Ledesma et observa l'ennemi sur la rive droite du Duero. Des détachements furent lancés à la poursuite des insurgés qui avaient égorgé des malades conduits à l'hôpital. Les subsistances commencèrent à devenir plus rares. Le temps avait été affreux, et les troupes avaient beaucoup souffert. Malgré cela, la discipline était restée bonne.

Le 20, le 8e corps réunit ses deux divisions d'infanterie et sa division de cavalerie sur l'Agueda, pour surveiller les Anglais. Depuis le commencement de juin, le 6e corps investissait Ciudad-Rodrigo. Le 8e corps se concentra sur sa droite pour couvrir les opérations du siège, et n'eut à repousser qu'une attaque d'insurgés. Lord **WELLINGTON** s'était bien avancé jusque sur les bords de la Coa, mais il ne voulait pas livrer bataille. Pendant ce siège, tous les approvisionnements de biscuit furent consommés par l'armée de Portugal. Il fallut même à la fin ne distribuer que demi-ration. Heureusement Ciudad-Rodrigo capitula le 9 juillet. On y trouva de quoi nourrir l'armée pendant plusieurs jours.

Le 8e corps, placé en observation, du 1er au 14 juillet, sur la rive gauche de l'Agueda et de l'Azaba, se porta, le 14, entre le Tormès et l'Agueda, occupant depuis Ledesma jusqu'à Saelices-El-Chico. Le 28e occupa Lumbrasas, puis Hinojosa, jusqu'au 1er août.

L'armée de Portugal ayant été remplacée à Léon par les troupes du général **KELLERMANN** et à Valladolid par celles de la garde, on ne voulut pas livrer à **MASSENA** le produit des contributions perçues pour lui. Il força la caisse des payeurs pour en tirer les fonds déposés indûment. Cette affaire lui causa beaucoup d'ennui, car il se souvenait de la sévère leçon qui lui avait été donnée par Bonaparte en 1801. Il se résigna cependant à cet acte de vigueur, parce qu'il tenait à acquitter quelques mois de la solde arriérée. Après la répartition des fonds, il resta encore dû deux mois de solde au 8e corps.

MASSENA ordonna l'investissement d'Almeïda. Ce siège fut encore exécuté par le 6e corps, malgré les instances du général **JUNOT**, qui désirait que cet honneur fût dévolu à ses troupes. Le 27 août, la place se rendit. Pendant le siège, le 8e corps resta en observation sur les rives de l'Agueda et de la Coa, la gauche à Marialva et la droite au delà de San-Felices de los Gallegos, occupant Ledesma par un fort détachement. Le 28e demeura à Lumbralès, puis à Escalhao. Les soldats furent employés presque constamment à la moisson. Les cultivateurs avaient tous abandonné leurs villages en laissant les blés sur pied.

Le 2e corps avait opéré sa jonction avec les 6e et 8e corps. **MASSENA**, avec 50,000 hommes environ, se disposa à entrer en Portugal. Il laissa s'écouler quelques jours à cause des fortes chaleurs.

---

1 Le 15 juin, le 28e ne comptait plus que 563 combattants, dont 21 officiers, ayant 201 hommes aux hôpitaux. Quinze jours après, il ne lui restait que 507 présents, dont 18 officiers ; 214 hommes étaient aux hôpitaux. Le 8e corps était composé de conscrits qui étaient incapables de résister aux fatigues comme les vieux soldats. Après de fortes pluies, la chaleur survint et occasionna de nouvelles maladies.

Expédition de Portugal. — Le 15 septembre, l'armée française quitta. Almeïda et ses environs. Les 2e et 6e corps se dirigèrent par la route de Guarda sur Celorico. Le 8e corps passa par Villar-Torpim. Le 16, il franchit la Coa, sel porta sur Pinhel et entra en ligne avec les deux autres corps. Le 8 corps laissait aux hôpitaux 5,000 hommes sur 20,000. Le 28e n'avait conservé que 460 combattants, dont 20 officiers, ayant 241 hommes aux hôpitaux, plus du tiers de son effectif total.
Les dangers de cette expédition aventureuse, exigée par **NAPOLÉON**, se révélèrent dès le début. Le 8e corps avait à peine quitté ses cantonnements, qu'une insurrection générale éclata sur ses derrières. Un convoi de 80,000 rations de biscuit ne put arriver de Zamora. **MASSENA**, malgré tous ses efforts, n'avait pu mettre que 4 mois de vivres dans les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeïda comme réserve. Il avait dû renoncer à la formation de magasins sur les derrières de l'armée. Le 8e corps était parvenu à réunir beaucoup de subsistances pour les troupes, mais en épuisant tous les moyens de transport du pays. Le soldat avait dans son sac dix jours de vivres. Un troupeau de bœufs suivait le 8e corps, devant suffire à sa subsistance pendant un mois. On avait pris des dispositions comme pour la traversée d'un désert. Ces précautions n'étaient pas superflues. Quinze jours après le départ, une situation donnait les renseignements suivants :

« L'administration du 8e corps n'a pu, depuis l'entrée du corps d'armée en Portugal, pourvoir au besoin du soldat, attendu que toute la population du pays que parcourt l'armée, fuit devant elle, et qu'aucune autorité des habitants ne reste sur les lieux. Les villes, bourgs et villages sont tous désertés. Cette émigration extraordinaire est le résultat des ordres rigoureux donnés par le général anglais, qui prescrit aux habitants de fuir, d'emporter ou détruire les comestibles qui pourraient être utiles à l'armée.
« Malgré ces dispositions peu favorables, les troupes du 8e corps n'ont pas manqué de subsistances depuis le départ d'Espagne jusqu'à l'arrivée à Coimbre. Chaque soldat, au départ, avait pour dix jours de biscuit, autant de riz, et le corps d'armée, un parc de bœufs suffisant pour l'entretien des troupes pendant un mois. »
Les villages étaient déserts, les moulins hors de service ; les meules de grain ou de paille avaient été incendiées. Tout ce que la population n'avait pas détruit, l'avait été par les Anglais. Il fut impossible de se procurer des guides. On ne trouva plus que quelques vieillards qui n'avaient pu suivre les fugitifs ; 3 ou 4 officiers et quelques soldats portugais, faisant partie de l'armée, fournirent des renseignements. Il n'y avait que de très mauvais chemins, à peine praticables pour de petits chariots. Les soldats parvinrent à trouver, pendant les premiers jours, des pommes de terre, des haricots et des choux.
Le 8e corps, passant par Pinhel, formait la droite de l'armée, et se tenait un peu en arrière, afin de protéger l'immense convoi de bœufs, de mulets et d'ânes, qui suivait, transportant du pain et des cartouches. Le 17 septembre, le corps arriva à Veiga de Cigo, le 18 à Ortojal, le 19 à Vizeu, où toute l'armée fut réunie. On n'y trouva que quelques habitants infirmes qui n'avaient pu s'enfuir. On y recueillit des légumes et même un peu de bétail. En voyant ces ressources inattendues, des soldats imprudents jetèrent sur les routes le biscuit dont leur sac était rempli, disant qu'ils sauraient bien vivre partout. Plus tard, ils eurent à se repentir cruellement de cette imprévoyance.
Le 24, le 8e corps repartit, tenant toujours la droite. Le corps de **REYNIER** était à gauche, celui de **NEY** au centre. **JUNOT** s'arrêta le soir à San-Miquel d'Otiero. Le 25, le 8e corps alla à Casal de Maria et San-Johanino ; le 26, il traversa Mortagoa et bivouaqua près de Baril-Mortagoa. Mais, dans la nuit, il reçut l'ordre de se porter sur les hauteurs situées en face du village de Moïra.
L'armée anglo-portugaise, forte d'environ 50,000 hommes, était réunie tout entière sur le plateau de la Sierra d'Alcoba, depuis les sommets qui dominent à pic le Mondego jusqu'à la chartreuse de Bussaco.

Le 27, les 2e et 6e corps attaquèrent sans succès **WELLINGTON**. La 1re division du 8e corps fut détachée pour soutenir le 2e corps, mais elle ne fut pas engagée. Après la bataille infructueuse de Bussaco, **MASSENA** jugea que la position de l'ennemi était trop forte pour qu'on pût l'enlever, et il résolut de la tourner. Après avoir fait reconnaître les chemins par de hardis cavaliers, **MASSENA** ordonna, le 28, au 8e corps, de gagner sans bruit, à la chute du jour, la route de Boïalva, guidé par les dragons de Montbrun. Le général **JUNOT** partit dès que l'obscurité fut complète, marcha toute la nuit, traversa Boïalva et arriva, à l'aurore, dans la riche et fertile plaine de Coimbre. **WELLINGTON**, resté deux jours immobile dans sa position, ne s'aperçut que le 29 au soir que l'armée française l'avait tourné. Il battit en retraite sans perdre un instant, traversa Coïmbre en toute hâte, forçant les habitants à s'enfuir et à détruire ce qu'ils n'emportaient pas.

MASSENA avait ordonné de respecter les propriétés de Coïmbre pour rassurer les habitants qui avaient fui, et les engager à revenir. Comme il était nécessaire de ne pas laisser gaspiller les ressources nombreuses que les Portugais n'avaient pas eu le temps d'emporter, et que les Anglais n'avaient pas eu le temps de détruire, les chefs essayèrent d'empêcher les soldats d'entrer dans la ville, mais ils ne purent y parvenir. La discipline s'était fort relâchée dans l'armée de Portugal, surtout par la faute des généraux qui donnaient le mauvais exemple, en discutant les ordres et parfois en ne les exécutant pas. **MASSENA** avait beaucoup de peine à se faire obéir. Le général **JUNOT** manqua d'énergie, ou n'eut pas assez d'ascendant pour maintenir ses troupes dans le devoir. Les soldats étaient affamés, et ils se défiaient, par expérience, de l'administration militaire, qui ne savait jamais subvenir à leurs besoins. Ne comptant que sur eux, ils voulurent se réapprovisionner, d'autant plus que beaucoup avaient jeté leur biscuit de réserve, et se trouvaient sans vivres. Entrés dans Coïmbre, ils commencèrent à chercher de quoi manger, et trouvèrent des maisons déjà ouvertes et des tonneaux défoncés par les Anglais. Bientôt ils ne se contentèrent plus de ramasser des vivres ; les maisons furent saccagées, et la ville tout entière fut livrée au pillage. Cette conduite était d'autant plus blâmable, que les malades et les blessés, qui devaient rester à Coïmbre, allaient se trouver dans des conditions déplorables, abandonnés à la fureur des habitants qui, après le départ de l'armée, se livreraient peut-être à de terribles représailles.

Le maréchal **MASSENA** adressa une réprimande au général **JUNOT**, dont l'animosité contre le général en chef s'accrut, puis il s'efforça d'arrêter les ravages, de rassurer les habitants et de les ramener dans la ville. Il y réussit en partie. Il organisa un hôpital, qui fut gardé par une centaine de marins. Il ordonna ensuite de poursuivre l'ennemi qui battait en retraite[1].

Le 29 au soir, le 8e corps alla bivouaquer à Avalans de Cima ; le 30, en avant de Mealhada, à cheval sur la route de Coimbre. Le 4e bataillon du 28e n'avait plus que 20 officiers et 380 sous-officiers et soldats présents ; il laissait 278 hommes aux hôpitaux. **JUNOT** commit encore la faute de laisser gaspiller par ses soldats les subsistances de plusieurs magasins, qu'on trouva sur la route, et il s'attira de nouveaux reproches de **MASSENA**.

Le 1er octobre, le 8e corps se porta sur Fornos, où sa cavalerie bouscula celle des Anglais ; le 2, à Condei, à 30 lieues de Lisbonne, où il fit séjour le 3 et le 4. Le 5, il se rendit à Venga la Crax ; le 6, à Reinha par Pombal ; le 7, à Leïria ; le 8, à Candieiros ; le 9, il bivouaqua en avant de Rio-Maior ;

1 Dès le 7 octobre, le colonel anglais Trant, à la tête de milices portugaises, vint attaquer Coimbre. La petite garnison se défendit avec héroïsme, mais elle était trop faible. Les malades et les blessés, loin de se laisser abattre, se joignirent à elle et firent une résistance acharnée, voulant mourir en soldats et non se laisser égorger dans leurs lits. Le couvent où était l'hôpital fut barricadé. Les malades qui pouvaient marcher se portèrent dans les cours et les jardins pour défendre les approches; les autres se mirent aux fenêtres ou s'installèrent sur leurs lits en prenant leurs fusils et leurs cartouchières, résolus à vendre chèrement leur vie. Devant cette résistance extraordinaire à laquelle il s'attendait peu, l'ennemi offrit une capitulation qui fut acceptée. En violation des lois de la guerre et des principes d'humanité, ces malheureux prisonniers de guerre, malades et blessés, furent donnés en spectacle à la populace d'Oporto pendant trois jours. Ce traitement inhumain excita la pitié et l'indignation des Portugais eux-mêmes.

le 10, il traversa Alcoentre et bivouaqua en avant de Nostra Signora Dannixocira ; le 11, à Minho-Dacobo. Le 12, il traversa Alemquer et atteignit les Anglais à peu de distance de Sobral.

Combat de Sobral (12 octobre). — Les Anglais étaient postés sur des hauteurs et derrière des retranchements, qui coupaient la route en plusieurs endroits. Les soldats du 8e corps étaient pleins d'ardeur et de confiance. Placés en face de cet ennemi tant cherché, ils ne demandaient qu'à combattre. Ils s'avancèrent avec promptitude et arrivèrent dans Sobral en même temps que leurs adversaires. La division du général **CLAUSEL** avait marché si rapidement, qu'elle ne put être rejointe par son artillerie. De fortes colonnes anglaises essayèrent de reprendre cette position assez importante, qui protégeait une première ligne de défense établie sur le Monte-Grace. Un combat violent s'engagea. L'ennemi, qui avait placé 10,000 hommes en bataille, n'en perdit pas moins du terrain, et fut rejeté au delà d'un ravin situé près de Sobral. A ce moment, la nuit vint et fit cesser le combat. Les soldats de la 1re division du 8e corps, enthousiasmés par leur succès, s'étaient élancés à la poursuite. Le général **CLAUSEL** les fit rentrer, et se borna à occuper le village et les bords du ravin qui couvrait son front. Comme l'adversaire pouvait déboucher en force, le lendemain, par le chemin de Bucellas, le général y fit construire, pendant la nuit, des ouvrages de campagne. La 2e division du 8e corps se plaça en échelons, à une demi-lieue en arrière. De leur côté, les Anglais fermèrent la route de Bucellas par un fort retranchement avec fossé et palissades.
Le bataillon du 28e se distingua au combat de Sobral et fit, relativement à son faible effectif, des pertes assez considérables. Le lieutenant **JOUVE** fut tué, un autre officier fut blessé. L'examen des situations fait présumer que le bataillon eut environ 20 tués et 25 blessés.
Les 13, 14 et 15, le 8e corps soutint de nouveaux combats, dans lesquels il conserva toujours l'avantage. Il perdit en tout 50 hommes tués et 170 blessés. Le 15, le 28 comptait 351 combattants, dont 18 officiers, et 305 hommes aux hôpitaux, dont 1 officier. Il n'avait donc plus de disponible que la moitié à peu près de son effectif.

Lignes de Torres- Vedras. — L'armée française se trouvait arrêtée devant les lignes formidables de Torres-Vedras, dont elle avait jusqu'alors ignoré l'existence. Lord **WELLINGTON** avait organisé trois fortes lignes de retranchements, qu'il défendait avec 70,000 hommes et une nombreuse population de paysans réfugiés. **MASSENA**, devant cet obstacle imprévu, fit d'abord prendre à ses troupes une position d'attente. Il employa plusieurs jours à reconnaître les travaux de l'ennemi. Il lui sembla impossible d'enlever de telles défenses, à moins de renforts considérables et d'une attaque combinée sur les deux rives du Tage, car il n'avait plus guère que 45,000 hommes en état de combattre. Il résolut de patienter, de demander des troupes et de s'établir solidement pour repousser toutes les attaques des Anglais. Il disposa l'armée de manière à pouvoir la réunir en quatre heures. Elle couronna les hauteurs en formant un arc de cercle. Le 8e corps occupa le centre de la ligne, à Sobral.
La situation de l'armée était critique dans un pays affreux, au milieu de populations insurgées et exaspérées. Les communications étaient coupées. Aucune dépêche n'arrivait plus. Les vivres furent recueillis partout avec soin ; mais ils étaient insuffisants, et on risquait de manquer bientôt des choses les plus nécessaires. Pendant la dernière quinzaine du mois d'octobre, les troupes du 8e corps vécurent de ce qu'elles trouvaient dans les villages ; mais on y découvrit si peu de ressources, qu'aucun régiment ne put réunir assez de blé et moudre assez de farine pour donner plus d'un quart de ration à chaque soldat. L'administration militaire n'améliora en rien cette situation, faute de moyens. Le 28e demeura à Sobral. Il lui restait, le 1er novembre, 333 combattants, dont 18 officiers ; il avait 1 officier et 326 hommes de troupe aux hôpitaux ; 2 hommes étaient prisonniers.

MASSENA espérait que la faim forcerait les alliés à sortir de leurs lignes pour livrer bataille ; mais ils étaient approvisionnés par mer et n'étaient dépourvus de rien. Les Français, au contraire, manquaient de tout, parce que leurs communications n'avaient pas été assurées, et qu'aucun magasin n'avait été établi. Les divisions furent obligées d'envoyer à la maraude des détachements, qui furent souvent attaqués et surpris par des milices que commandaient **WILSON** et **GRANT**. C'est probablement ainsi que le 28e eut deux hommes enlevés, à la fin d'octobre. Le général en chef aurait voulu que l'administration militaire centrale recueillit ces ressources, dans l'intérêt commun ; mais elle était détestée par les troupes combattantes, qui l'accusaient de la plupart de ses maux. Il fallut donc laisser chaque corps s'administrer lui-même et s'arranger du mieux qu'il put, pour vivre suivant les lieux et les circonstances. Ce système ne fut pas sans introduire un peu d'indiscipline dans l'armée, au début, parce que les officiers se trouvaient forcés de partager le butin des maraudeurs, pour ne pas mourir de faim. Ces procédés les plaçaient dans une situation pénible, dans une sujétion humiliante. L'obéissance s'en ressentait. On parvint cependant, petit à petit, à mettre un peu d'ordre. Les moulins, à moitié détruits par l'ennemi, furent réparés et mis en usage. Les régiments firent tout eux-mêmes sans que l'administration s'en mêlât, et il y eut lieu de s'applaudir des résultats obtenus. Les détachements, qui allaient chercher des subsistances, les rapportaient à leur corps, où on les répartissait entre les compagnies. Il était rare que chaque expédition ne revint pas avec des troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons et de cochons, ainsi qu'avec des approvisionnements de blé, d'orge, de légumes, de vin et d'eau-de-vie. Chaque régiment avait son moulin, son troupeau et son magasin de vivres. On ramassa un peu de froment, mais surtout du maïs. Les soldats finirent par s'habituer au pain de maïs, dont il fallait se contenter. Le 8e corps vécut un peu mieux dans la première quinzaine de novembre, grâce à ces mesures. Il emmagasina beaucoup de maïs à Santarem, comme réserve. Mais les hôpitaux ne purent avoir tout ce qui leur était nécessaire.
Après les combats de Sobral, il n'y eut plus aucune affaire. Les Anglo-Portugais s'obstinaient à demeurer dans leurs lignes. Jusqu'au 13 novembre, le 8e corps ne fit aucun mouvement.

Nouvelle position. — L'armée occupait une ligne très étendue ; sa droite était trop exposée. D'ailleurs, on ne trouvait plus aucune ressource sur ce terrain. **MASSENA** songea à se replier à quelques lieues en arrière, en s'établissant le long du Tage, depuis Santarem jusqu'à Thomar, avec une division à Leïria, pour surveiller le revers de l'Estrella et garder la grande route de Coïmbre. Cette nouvelle position n'empêchait pas de continuer à bloquer l'ennemi sur la rive droite du Tage. Il fallait dérober le mouvement du 8e corps aux Anglais, car ils auraient pu se jeter sur lui en masse, et lui infliger un grave échec. Pour les tromper, on annonça une attaque de leurs lignes, puis le matériel, les malades et les blessés furent expédiés d'avance. Le 14, à huit heures du soir, le 8e corps partit promptement, traversa Alemquer, et, le 15, alla bivouaquer sur les hauteurs d'Aveira de Cima. Le bataillon du 28e ne comptait plus que 342 combattants, dont 19 officiers ; il avait 362 hommes, dont 2 officiers, aux hôpitaux, et 4 hommes faits prisonniers, probablement massacrés.
Le 16, le 8e corps repartit ; la 1re division arriva le 17 à Pernes. L'armée s'installa solidement dans sa nouvelle position ; le 2e corps à Santarem, sa gauche au Tage, et son front couvert par le Rio-Maior; le 8e corps sur l'Alviella, la gauche à Torres-Novas, son centre à Pernes, sa droite à Alcanede ; le 6e corps et la cavalerie à Leiria et Thomar. Toute la 1re brigade de la division **CLAUSEL** resta à Santus. **WELLINGTON** exécuta une grande reconnaissance du côté de Santarem. La 1re division du 8e corps se porta à l'aide du 2e corps ; mais il n'y eut aucun combat.
L'armée ne bougeant plus, les subsistances devinrent de plus en plus rares. Chaque corps opérant pour son propre compte, les hôpitaux étaient souvent oubliés ; ils manquaient non seulement de médicaments et de lits, mais encore. parfois d'aliments. Les vivres n'y arrivaient qu'à la suite

d'ordres pressants du général en chef. Les soldats disaient qu'un homme malade ou blessé était un homme mort. Ils cherchaient donc à rester à leur compagnie ou à y revenir, coûte que coûte. Le bataillon du 28e se trouva renforcé, au 1er décembre, de 23 malades qui l'avaient rejoint, et compta 365 combattants, dont 19 officiers. Il restait à l'hôpital 337 hommes, dont 2 officiers.

MASSENA passa l'hiver de 1810 à 1811 sur les bords du Tage, faisant des efforts inouïs pour nourrir son armée et pour préparer le passage du fleuve, ne recevant aucune nouvelle de France, et, sans secours, sans instructions, tachant de maintenir le moral de son armée. Les soldats avaient pris gaiement leur situation, s'accoutumant à vivre de maïs, de légumes et de poisson salé ; ils avaient, en outre, toujours un peu de bœuf, de mouton et de vin. Il fallait des expéditions fatigantes de trois ou quatre jours pour se procurer ces vivres, qu'on n'obtenait parfois qu'après un combat. Il se produisait inévitablement quelques abus, par suite de cette existence aventureuse mais le découragement ne gagna pas les troupes, et, fait à leur louange, il y eut très peu de désertions.

Les officiers étaient beaucoup plus misérables. Ils étaient dans un dénuement complet, ne recevant plus de solde depuis longtemps. Pour se nourrir, ils étaient obligés de recourir à des sollicitations fâcheuses, et de faire appel à l'affection de leurs hommes. Ils payaient d'un prix énorme les moindres réparations des rares ouvriers restés dans quelques localités. Ils étaient réduits à raccommoder, comme ils le pouvaient, leurs effets usés, et de marcher avec des savates ou même simplement avec des peaux de bêtes fixées aux pieds.

Les soldats rapiéçaient leurs vêtements avec tous les morceaux d'étoffe qu'ils pouvaient se procurer, ce qui donnait lieu à des bigarrures assez étranges. Ils s'étaient confectionné des sandales avec les peaux des animaux abattus, n'ayant plus de souliers.

En janvier, le 9e corps amena un renfort de 9,000 hommes à **MASSENA**. Pendant ce mois, le service des subsistances devint de plus en plus difficile. Il fallait des détachements envoyés à plusieurs journées de marche, jusque dans les montagnes, pour trouver des bestiaux. On s'aventura jusque sous le canon de l'ennemi. Ces courses ne donnèrent souvent aucun résultat. Les moyens de transport diminuaient journellement. Les paysans étaient armés et tendaient des embûches aux patrouilles et aux militaires isolés, tuant tous les prisonniers qu'ils pouvaient faire. Au 1er janvier 1811, le 28e comptait 343 hommes présents, dont 19 officiers, 335 hommes aux hôpitaux, dont 1 officier.

L'armée anglo-portugaise avait reçu de nouveaux renforts. **MASSENA** ordonna au général **JUNOT** de pousser une forte reconnaissance du côté des lignes ennemies, afin de s'assurer si les Anglais avaient porté des masses sur leur gauche pour déboucher de ce côté. Le 19 janvier, la division **CLAUSEL** enleva la ville de Rio-Maior et repoussa l'ennemi en désordre. Le général **CLAUSEL** fut blessé.

A partir du 1er février, le bataillon du 28e et tous les autres bataillons de la 1re brigade furent placés sous le commandement du colonel en second **FABRY**.

La misère des troupes augmenta de plus en plus. Dans la dernière quinzaine de février, le 8e corps perdit 178 hommes (dont 2 officiers) qui moururent aux hôpitaux, faute de médicaments. L'habillement était en lambeaux, il n'y avait plus de souliers, et on ne trouvait plus rien dans les environs. Depuis neuf mois, les troupes ne recevaient plus aucune solde. **MASSENA** s'opiniâtrait à conserver ses positions jusqu'à la dernière extrémité. Il ordonna de nouvelles colonnes pour ramasser tout ce qu'il serait possible de découvrir. Les faibles provisions trouvées ne durèrent que quelques jours, malgré la sévère économie apportée dans la distribution faite aux soldats. Enfin, dans les derniers jours de février, les maraudeurs ne rapportèrent plus rien.

L'ennemi devenait plus entreprenant ; il avait doublé ses avant-postes. Comme il menaçait plus particulièrement la droite, la division **CLAUSEL** se concentra près d'Alcanede, afin de s'opposer à toute tentative. Les troupes tombaient d'inanition. Depuis un mois, ni les officiers ni les soldats

n'avaient mangé de pain. De grandes chaleurs pendant le jour, des froids vifs pendant la nuit, des pluies continuelles reçues au bivouac, des marches exténuantes avaient épuisé les hommes. **MASSENA** résolut de battre en retraite, de repasser le Mondego et de se reporter sur Guarda pour être en communication avec Ciudad-Rodrigo.

Retraite de l'armée. — Dès le 4 mars, tous les malades et les bagages partirent en avant, gagnant deux marches. Dans la nuit du 5 au 6, les corps s'éloignèrent ; celui de **NEY** forma l'arrière-garde. Le 8e corps marcha toute la nuit, passa par Pernes et alla prendre position sur la rive gauche de l'Alviella. Le 6, il alla à Torres-Novas. Le 7, il se dirigea sur Pombal, par Chao-de-Macans et Ourem, suivi et observé par les colonnes ennemies. **MASSENA**, pour éviter trop de fatigue à **JUNOT** blessé, s'était mis à la tête du 8e corps. Le 8, le corps passa à Ourem. L'armée fit halte sur la Soure le 10, et prit position sur les hauteurs de Redinha le lendemain. Le 12, les Anglo-Portugais s'avancèrent plus hardiment, montrant de grandes masses. **MASSENA** se retira de la position de Redinha pour en prendre une plus en arrière. La 2e division du 8e corps se porta à Condeixa, et la 1re s'arrêta à Fuente-Cuberta, afin d'être à portée de soutenir le 6e corps, qui infligea seul à des ennemis quatre fois plus nombreux la défaite de Redinha. **NEY** montra dans ce combat de merveilleux talents de tacticien.

Pendant que le 6e corps se battait à Redinha, les autres corps, qui le précédaient, avaient trouvé Coimbre occupé par une garnison assez forte, qui refusa de se rendre. **MASSENA**, voyant les défenses sérieuses exécutées dans cette ville, renonça à l'attaquer et à exécuter de force le passage du Mondego qui allait être bientôt menacé par **WELLINGTON**. La retraite se continua par Miranda de Corvo.

La division **CLAUSEL**, détachée du 8e corps et placée à Fuente-Cuberta, servait, avec la division **LOISON**, à relier le 6e corps au gros de l'armée. **NEY**, après avoir défendu quelques instants les hauteurs de Condeixa, le 13, se replia trop précipitamment sur Miranda de Corvo. **MASSENA** se trouvait à Fuente-Cuberta avec les divisions **CLAUSEL** et **LOISON**. Découvert sur sa droite par cette retraite trop hâtive, il pouvait être coupé du 6e corps. Il se retira donc rapidement à son tour, et marcha toute la nuit avec les deux divisions, qui furent favorisées par un beau clair de lune. Il déboucha dans la matinée entre Casal-Novo et Miranda de Corvo, derrière le maréchal **NEY**, sans aucun accident.

L'armée française, réunie et sauvée d'une situation très dangereuse, alla bivouaquer, le 14 au soir, sur les bords de la Ceyra, ayant toujours à sa suite les Anglo-Portugais, que **NEY** avait su tenir à distance respectueuse par d'habiles manœuvres. Les deux armées bivouaquèrent l'une à côté de l'autre. Menacé par deux corps de **WELLINGTON**, **MASSENA** fit abandonner les bivouacs à onze heures du soir, et incendia Miranda, afin de retarder la marche de l'ennemi. On se retira sur Foz d'Arouze. Le 15 au matin, le 8e corps était à gauche, sur la basse Ceyra ; le 6e au centre, vers Foz d'Arouze, et le 2e à droite, sur la haute Ceyra. Toute l'armée était sur la rive droite de la Ceyra, moins 2 divisions du 6e corps, qui furent surprises par l'ennemi sur la rive gauche, devant Foz d'Arouze. Le 16, l'armée séjourna entre la Ceyra et l'Alva. Le 8e corps, qui avait quitté à deux heures du matin son emplacement, bivouaqua sur le plateau de Ponte-Mariella. On ne fut pas attaqué ce jour-là. Le 17, l'armée traversa l'Alva, et prit position. sur la rive droite, le Se corps à Cortiçada et à Moïta. Par suite d'une faute du 6e corps, qui ne garda pas la gauche de l'armée, il fallut battre de nouveau en retraite pour atteindre la frontière d'Espagne, malgré les projets de résistance de **MASSENA**. L'armée continua sa marche sur trois colonnes, sans être poursuivie sérieusement par les Anglais, qui manquaient aussi de vivres et désespéraient d'entamer sérieusement des troupes se défendant avec tant d'énergie.

Le 17, le 8e corps partit à quatre heures du soir, et arriva le 18 à Gallicès, talonné par des partis ennemis. Le 19, il alla à Pinhancos ; le 20, à Villa-Cortez ; le 21, en avant de Celorico, sur la route de Guarda ; le 22, il ne bougea pas et expédia sous escorte tous ses malades et ses blessés en Espagne. Il était urgent de les évacuer, car ils encombraient les colonnes et manquaient des choses les plus indispensables. Une note d'une situation du 8e corps révèle les affreuses tortures de ces malheureux : « L'administration du 8 corps a continué, pendant la retraite, jusque sous les murs de Rodrigo, à donner des soins aux malades et blessés, mais le plus grand nombre a péri, faute de moyens pour les secourir. »

Le 23, le 8e corps bivouaqua à Rateura, le 24 à Guarda, le 25 à Belmont, après une marche excessivement pénible. Il demeura sur la même position pendant cinq jours, pour faire des expéditions et pour essayer de faire un peu de biscuit et de pain. Les hommes étaient dans une misère effroyable. Ils avaient vécu jusque-là de ce qu'ils pouvaient trouver en allant à la maraude, car toutes les provisions du sac et des réserves du corps étaient épuisées. Le plus souvent, ils ne trouvaient qu'un peu de riz qu'ils faisaient cuire, après l'avoir broyé entre deux pierres pour obtenir une cuisson rapide. Par un bonheur inespéré, ils attrapèrent quelques troupeaux de mouton et quelques bœufs avant d'arriver à Celorico, ce qui les empêcha un moment de mourir de faim. Ces souffrances si cruelles et si longues occasionnèrent des maladies et des décès nombreux. Le 8e corps perdit 42 hommes, morts de fatigues et de privations, du 15 mars au 1er avril. En outre, beaucoup étaient enlevés et massacrés par les paysans et l'ennemi, en allant à la maraude. Dans la même période, le 8e corps eut 12 hommes tués et 41 autres enlevés, qui furent sans doute également tués[1].

Le 28e, dans cette même quinzaine, perdit 8 hommes, qui moururent sur la route. Il était dû au bataillon onze mois de solde. Le soldat, noirci par le soleil, maigre, couvert de haillons, sans souliers, était devenu arrogant et indiscipliné, accusant tous ses chefs de ses misères. Mais, en présence de l'ennemi, il montrait toujours le même élan et la même bravoure.

Cependant, l'ennemi s'avançait de nouveau et menaçait la gauche. **MASSENA** ordonna la retraite, et, le 29, l'armée se mit en mouvement pour gagner la rive droite de la Coa. Le 30, le 8e corps prit position pendant la nuit à Sorthela et Urgeira ; le 31, à Alfayatès. Les Français occupèrent les mêmes positions pendant trois jours. Un combat sanglant, livré à Sabugal par le 2e corps, détermina **MASSENA** à retirer toute son armée sous les murs d'Almeida et de Ciudad- Rodrigo, d'où il fallut également s'éloigner, parce que le pays ruiné n'offrait aucune ressource aux troupes affamées.

Le 8e corps se rendit le 4 avril à Ituero et Campillo d'Azara ; le 5, à Carpio et Marialva, où il demeura le 6 et le 7 ; le 8, à Santi-Spiritus, après avoir traversé l'Aguéda à Ciudad-Rodrigo ; le 9, à Sando de Santa-Maria ; le 10, à Ledesma ; le 11, à Fuente-Sauco, et le 12, à Toro. Le 13, Le 8e corps prit ses cantonnements dans la province de Toro ; la 1re division s'installa sur la rive droite du Duero, la 2e sur la rive gauche. On s'occupa aussitôt d'envoyer chercher à Valladolid et à Salamanque des effet d'habillement et d'équipement, et d'assurer un approvisionnement de 10 jours de biscuit. **MASSENA** laissa l'armée se refaire, et se rendit à Salamanque pour activer le zèle de l'administration militaire.

Il est impossible de connaître les effectifs du bataillon du 28e pendant la retraite, parce que ses situations, dans le désordre de cette marche rapide, ont dû être égarées. Les renseignements font défaut pour cette période, mais une situation du 15 avril révèle que ce bataillon n'avait plus que 20 officiers et 225 hommes de troupe présents, avec 261 hommes aux hôpitaux, dont 1 officier, et 28 hommes faits prisonniers. Son effectif total, comprenant les présents, les hommes aux hôpitaux, ainsi que les prisonniers sans doute massacrés, avait donc diminué de 148 hommes depuis le 1er

1 Dans cette quinzaine, l'armée perdit 699 hommes pour les mêmes causes.

janvier. Ce nombre représente approximativement les hommes tués par l'ennemi ou morts à la suite des fatigues et des privations, c'est-à-dire que le bataillon vit mourir pendant la retraite, sans avoir soutenu aucun combat important, le quart environ de son effectif total. Il perdit 74 combattants sur 343 qui étaient présents, et 74 hommes sur 335 qui étaient aux hôpitaux.

MASSENA résolut de secourir la place d'Almeida, bloquée par les Anglais, et de livrer bataille. Il concentra son armée derrière l'Aguéda. La division **CLAUSEL** ne suivit pas le général **JUNOT**, et ne prit aucune part à la bataille de Fuentès de Onoro (5 mai) ; le 23 avril elle fut échelonnée depuis Toro jusqu'à Rodrigo, en passant par Salamanque, pour garder les communications et assurer à l'armée les vivres, les munitions et les renforts. Il ne restait au 28e, le 1er mai, que 239 hommes présents, dont 19 officiers, et 129 hommes aux hôpitaux, dont 1 officier ; 54 hommes étaient morts aux hôpitaux du 15 avril au 1er mai. Il en succomba encore 7 dans les quinze jours qui suivirent, ce qui faisait un total de 281 morts pour ce bataillon depuis le 15 mai 1810.

Après la bataille de Fuentès de Onoro, **MASSENA** ravitailla et renforça la garnison de Ciudad-Rodrigo, puis il revint à Salamanque. Il donna du repos à son armée et la réorganisa. Le bataillon du 28e se rendit à Brageiras le 15 mai. Il comptait 224 hommes présents, dont 19 officiers, ayant aux hôpitaux 127 hommes, dont 1 officier.

Le 20 mai, il y eut une nouvelle organisation de l'armée de Portugal, en conformité des instructions du major général **BERTHIER**, datées du 8 avril. Ce qui restait, en hommes de troupe, au 4e bataillon du 28e, fut versé dans le 36e régiment de ligne, et les cadres rentrèrent en France. Encore, sur ses cadres, préleva-t-on la plus grande partie des officiers, sous-officiers et caporaux pour compléter le 36e. Ces hommes et ces gradés firent partie, avec leur nouveau régiment, de l'armée de Portugal réorganisée et placée sous le commandement du maréchal **MARMONT**, qui remplaça **MASSENA**. Les quelques gradés du 4e bataillon, qui furent désignés pour rentrer en France, partirent sous les ordres du chef de bataillon **BRAGAIRAT**, et se rendirent le 27 mai à Toro, le 29 à Valladolid, d'où ils se dirigèrent, le 31, sur Bayonne ; ils y arrivèrent le 17 juin. Le 4e bataillon se reconstitua, et nous reprendrons plus tard son histoire.

CHAPITRE VII.

Fin de la Guerre d'Espagne.
1810-1813.

Situation des trois premiers bataillons du 28e en 1810. —Les trois premiers bataillons du 28e étaient restés en garnison à Madrid avec l'état-major. Le roi **Joseph** fit, au mois de janvier 1810, une grande expédition en Andalousie ; mais le 28e ne le suivit pas, et détacha seulement, en colonne mobile, 13 officiers et 396 hommes, qui partirent avec le général en chef pour assurer les communications sur les derrières de l'armée, protéger les équipages, etc. Le régiment n'eut d'autre mission que de défendre Madrid, sous les ordres du général **BELLIARD**, et de fournir constamment des colonnes mobiles pour assurer la tranquillité de la contrée. Ces détachements devinrent de plus en plus nombreux avec le temps, par suite du progrès constant de l'insurrection ; ils employèrent la plus grande partie des hommes disponibles. Ces expéditions fatiguaient beaucoup les soldats, et le nombre des malades était assez grand, sans compter que les guérillas tuaient toujours du monde. Les bataillons ne parvenaient pas à remplacer leurs pertes, parce que les

détachements de recrues, envoyés de Bayonne, n'arrivaient presque jamais aux régiments auxquels ils étaient destinés. Une lettre du maréchal **VICTOR** au major général **BERTHIER**, datée du 4 avril 1810, en donne la raison :

« L'empereur fait entrer un grand nombre de recrues dans ce royaume depuis deux ans. Cette mesure aurait les meilleurs résultats si elle était exécutée selon les intentions de l'empereur, et si ces recrues arrivaient à leur destination ; mais elle est contrariée par tant de monde, et de tant de manières, qu'on n'a pas remarqué jusqu'ici qu'elle ait produit d'autre effet que la ruine de ces malheureux conscrits et leur entière défection, sans qu'ils aient pu rendre le plus léger service. Ils ne sont pas plus tôt en marche pour rejoindre les régiments, que les commandants de place rivalisent à qui en arrêtera et détruira le plus grand nombre, quelque sévères que soient les défenses qui leur ont été faites de les retenir. Ils les arrêtent donc, qu'ils aient ou n'aient point d'officier ou de sous-officier pour les conduire ; ils les disséminent ensuite de tous côtés, souvent sans raison ; ils les négligent sous tous les rapports, de la tenue, de l'instruction, de la discipline et de la nourriture. Les uns, envoyés sans chefs et en petit nombre contre les insurgés, sont assassinés par ces brigands ; tous, presque nus, mal nourris, accablés de fatigues inutiles et de misères, se dégoûtent d'un service aussi pénible ; un grand nombre périt par ces causes, et ce qui en reste est bientôt hors d'état de rendre le moindre service..... Les régiments, ainsi privés de soutiens, s'affaiblissent journellement et perdent leur énergie à mesure que leur nombre diminue. »

Pour remédier à ces abus, l'empereur fit venir en France des cadres de bataillon qui devaient rejoindre leur régiment après avoir réorganisé et complété le bataillon ; mais les généraux, qui manquaient de troupes, ne se gênèrent pas plus pour arrêter ces bataillons que pour garder les détachements de recrues. Dans cette malheureuse guerre d'Espagne, chacun agissait pour son compte, et ce fut la principale cause des revers.

Mouvements du 3e bataillon. — Le 30 novembre 1809, le 3e bataillon du 28e reçut l'ordre de verser tous les hommes disponibles de ses quatre compagnies de fusiliers et d'envoyer les cadres en France. La compagnie de voltigeurs et celle de grenadiers restèrent avec les 1er et 2e bataillons, sous les ordres du chef de bataillon **SERVANT**. Il ne partit pour Bayonne que 12 officiers et 65 sous-officiers et soldats. Après cette opération, les effectifs des bataillons restés à Madrid furent les suivants : 1er bataillon, 396 présents, dont 20 officiers ; 2e, 355 présents, dont 15 officiers ; 3e (grenadiers et voltigeurs), 124 présents, dont 5 officiers.

Le 3e bataillon se reforma à Bayonne et fut placé dans la réserve de l'armée d'Espagne, à la 3 brigade, **LAMARTINIÈRE**, de la 2e division, **REYNIER**, qui s'organisa, pendant le mois de décembre 1809, à Bayonne et aux environs[1].

Le 18 décembre, le général **REYNIER** reçut l'ordre de partir le 1e r janvier, avec ce qu'il avait de disponible des 2e et 3e brigades de sa division, et de se porter à Vitoria. Le 3e bataillon du 28e, fort de 492 hommes, forma le 9e régiment provisoire avec le 3e bataillon du 75e. Ce régiment arriva à Vitoria le 11 janvier 1810. Il servit à combattre les insurgés et à assurer les communications. Le 12 février, sur de nouveaux ordres, le général de brigade **LAMARTINIÈRE** réunit tous ses bataillons et ses détachements ; il se dirigea sur Burgos. Il fut chargé de fournir des troupes pour la police de la Vieille-Castille et de pousser de forts détachements du côté de Frias pour assurer les communications avec Santander. Cette brigade passa ainsi sous les ordres du général **KELLERMANN**, qui commandait des divisions détachées et gouvernait les provinces de Valladolid, Palencia, Toro et Zamora. Le 3e bataillon du 28e, après avoir été à Lerma et à Aranda, se

1 C'est en vertu d'un ordre de l'empereur, en date du 29 novembre 1809, qu'il fut formé une 2e division de réserve de l'armée d'Espagne, sous les ordres du général Reynier, dans la 11e division militaire. Elle comprenait trois brigades d'infanterie et une de cavalerie. La 3e brigade d'infanterie était formée des cadres venant d'Espagne.

rendit, le 25 mars, à Palencia, d'où il alla à Olmedo au mois de juin, avec 349 combattants, dont 10 officiers. Il laissait 112 hommes aux hôpitaux, le tiers de son effectif de présents. Le 23 avril, il avait reçu ordre de rejoindre le régiment à Madrid ; mais les généraux ne voulurent pas le laisser partir. A la fin de juin, il était encore dans la province de Valladolid. Le major général **BERTHIER** écrivit de nouveau pour presser son départ. Rien n'y fit. Au mois de juillet, ces ordres furent encore renouvelés, mais on ne se hâta pas d'y obéir. Il fallut des réclamations incessantes pour que ce 3e bataillon fût enfin laissé libre. Il partit le 24 août de la province d'Avila et arriva le 27 à Madrid.

Situation du 28e à la fin de 1810. — Les deux premiers bataillons étaient parvenus à recevoir déjà un détachement de 100 recrues, appartenant au 2e régiment de marche d'infanterie, qui était parti, au mois de juillet, de Pampelune pour Madrid, et qui arriva dans la première quinzaine d'août. Lorsque les trois premiers bataillons furent réunis, l'effectif total s'éleva à 56 officiers et 1,495 sous-officiers et soldats. Il y avait à déduire 123 hommes aux hôpitaux. De plus, un détachement de 433 hommes, dont 13 officiers, était en colonne mobile.
Au mois de septembre, on devait à l'armée sept mois de solde. En octobre, on parvint à payer l'arriéré jusqu'au 1er juin. Les insurgés devenaient de plus en plus nombreux, de plus en plus hardis. Pour envoyer en France des blessés ou des prisonniers, il fallait des escortes considérables. Les colonnes mobiles étaient vainement multipliées. Le 1er novembre, le 28e n'avait plus à Madrid que 28 officiers et 491 hommes de troupe, ayant détaché 31 officiers et 817 hommes de troupe en colonnes mobiles. Il avait aux hôpitaux 190 hommes, dont 1 officier. Ces nombreux détachements amenèrent une infinité de petites rencontres, dans lesquelles le régiment perdit une certaine quantité d'hommes tués et blessés.
Au mois de novembre, le 28e fut définitivement enlevé au 4e corps, auquel il n'appartenait plus que nominalement depuis le départ du général **SEBASTIANI** pour l'Andalousie. Il fit partie de la nouvelle armée du centre, placée sous le commandement du roi **Joseph**. Il fut affecté à la 1re brigade de la 1re division (Dessoles), avec le 75e.

Situation du 28e en 1811. — Pendant tout le cours de la campagne de 1811, il ne se passa, dans les provinces du centre de l'Espagne, que des événements. peu importants. L'armée du centre suffit à peine à maintenir les communications avec l'Andalousie, à disperser vers Guadalaxara les bandes de l'Empecinado, et à tenir en état de tranquillité la province de Tolède. Vers le mois de novembre, différents partis ennemis manœuvrèrent dans les environs de Madrid avec une audace incroyable. Non contents de s'emparer parfois, aux portes mêmes de la ville, des approvisionnements pour l'armée et la population, plusieurs bandes de ces hardis partisans vinrent enlever des officiers et des Français isolés dans des quartiers peu fréquentés de Madrid. Le roi lui-même, quoique protégé par de forts détachements, craignait d'être pris dans une maison de plaisance qu'il avait à une demi-lieue de la capitale. La récolte de l'année avait été très mauvaise par suite d'une sécheresse excessive. Le pain coûtait 26 à 27 sous la livre. Il y avait à Madrid une véritable famine dans le peuple.
Le 1er mai, les trois bataillons du 28e comptaient, au total, 63 officiers et 1,349 sous-officiers et soldats présents. Ils étaient commandés, le 1er par **SCHWEICKERT**, le 2e par **SERVANT**, le 3e par **MONCH DUZER**[1]. Le colonel **TOUSSAINT** resta à la tête du régiment jusqu'au mois d'avril 1813, époque à laquelle il partit pour Paris et fut nommé général de brigade.
Le 2 mai, le régiment reçut les soldats des trois premières compagnies du 5e bataillon. Le 8, le chef du 3e bataillon, **MONCH DUZER,** rentra en France avec le cadre du 3e bataillon ; mais il laissa la

1 Monch Duzer avait remplacé le chef du 2e bataillon Deschamps, nommé major du 28e le 24 avril 1810. Servant, chef du 3e, passa au 2e, et Monch Duzer fut placé au 3e, étant le moins ancien.

compagnie de grenadiers et celle de voltigeurs. Les hommes disponibles des quatre compagnies de fusiliers du 3e bataillon furent répartis entre les deux premiers bataillons. Le 3e bataillon se reforma à Bordeaux, ensuite à Bayonne, où il rejoignit le 4e. Ces deux bataillons firent partie de l'armée de réserve.
La principale portion du régiment, restée à Madrid, souffrit beaucoup, manquant un peu de tout et se trouvant exténuée par des expéditions continuelles. La situation de l'armée du centre, en date du 16 décembre, contient l'annotation suivante : « L'armée manque de souliers, de chemises et de capotes. Des demandes réitérées ont été adressées au vice-connétable et au directeur-ministre pour en obtenir. Tous les services en général sont en souffrance, faute de fonds. La solde de l'armée est arriérée de cinq mois.... La rigueur de la saison et le service pénible des troupes font désirer qu'on vienne promptement à son secours. »
Le général **DESSOLES**, qui commandait la division, partit en congé au mois de mai. Il fut remplacé par le général **DARMAGNAC**.

Mouvements et opérations des deux premiers bataillons en 1812. — Lorsque le maréchal Suchet se proposa de faire le siège de Valence, il demanda des renforts à **NAPOLÉON**, qui, par dépêche du 20 novembre 1811, fit passer plusieurs corps sous ses ordres pour cette opération. L'empereur ordonna aussi au roi **Joseph** de faire avancer une division de son armée du Centre sur Cuenca, où elle attendrait qu'on l'appelât, si on avait besoin d'elle. Le roi envoya la division **DARMAGNAC**, qui ne bougea pas de Cuenca. Après la prise de Valence (9 janvier 1812), elle rentra à Madrid, mais seulement au mois de mai, lorsque le maréchal **SUCHET** l'eut fait relever par des troupes sous ses ordres.
Avant de partir pour la Russie, **NAPOLÉON** donna au roi **Joseph** le commandement de toutes les armées d'Espagne. Le maréchal **JOURDAN** revint comme major général du roi (avril).
Le 15 mai, le général **DARMAGNAC** fut nommé gouverneur de l'arrondissement de Talaveyra, et fut chargé de relever les troupes du général **FOY** (de l'armée du Portugal) sur les rives du Tage et dans les ouvrages du pont d'Almaraz, mais le 28e demeura à Madrid. Le général **DARMAGNAC** n'eut à sa disposition que de la cavalerie et 3 bataillons d'infanterie étrangère. La situation ne s'était pas améliorée dans la capitale[1]. Dans un rapport au roi, le maréchal Jourdan disait, le 28 mai :
« L'armée du centre, qui occupe la ville et la province de Madrid, la province de Ségovie et la communication de France, de Madrid à Olmedo, la province de Guadalaxara, celle de Tolède, celle de la Manche, et qui a un détachement dans la province de Cuenca, est hors d'état de porter aucun secours aux autres armées. La garnison de Madrid est si faible, que, sans la présence de la garde royale, on n'y serait pas en sûreté. La solde de cette armée est arriérée de huit mois. »
Le 21 juillet, le roi partit avec l'armée du centre pour se porter au secours de l'armée du Portugal attaquée par **WELLINGTON**. Il s'était décidé trop tard. Lorsqu'il arriva le 23 à Villacastin, il apprit que **MARMONT** avait été défait aux Arapiles la veille. Le roi manœuvra vers Ségovie, pour faire une diversion et dégager l'armée du Portugal, qui put se retirer sur Burgos.
L'armée du centre revint à Madrid, avec le roi, le 9 août. **WELLINGTON** était entré le 7 à Ségovie, et se dirigeait sur la capitale. Le roi ordonna à **SOULT** d'évacuer l'Andalousie et de se replier sur la Manche, puis il abandonna Madrid le 11, pour se porter sur la rive gauche du Tage. Le 16, il battit en retraite de Tolède sur Valence.

1 « La ville de Madrid est toujours dans le même état. Le pain se vend 25 sols la livre. La misère est excessive. On ramasse journellement dans les rues des individus morts ou mourants de faim. Il y a de temps en temps quelques légers mouvements sur les places publiques, occasionnés par les malheureux qui tentent de voler du pain, mais ces événements n'ont encore rien de fâcheux. » (Lettre du maréchal Jourdan au maréchal Berthier, du 16 mai 1812.)

Cette marche fut très pénible. Il faisait une chaleur étouffante. Toutes les localités étaient désertes, les greniers brûlés ou vidés. On ne trouvait ni pain ni viande. Les guérillas, suivant la colonne, tuaient sans pitié les traînards. Le fort de Chinchilla arrêta la marche. Il fallut se détourner avec peine pour rejoindre la route plus loin. A Valence, le maréchal **SUCHET** donna de l'argent aux troupes pour leur solde, et fournit des vivres et des effets d'habillement. L'armée du centre s'y trouva réunie le 1er septembre et attendit, en se reposant, l'arrivée de l'armée d'Andalousie[1].

WELLINGTON était entré dans la capitale le 12. Une concentration générale des forces françaises pouvait seule le forcer à se retirer sur le Portugal. Le maréchal **SOULT** réunit toute l'armée du midi et arriva au mois de septembre à Almanza. Le roi **Joseph** lui donna ordre de marcher sur Chinchilla, San Clemente et Aranjuez. **SOULT** partit du 18 au 20 octobre. En même temps, l'armée du centre, commandée par le général **d'ERLON** et renforcée par des troupes de **SOULT**, quitta la Huerta de Valence, passa par le défilé de Las-Cabrillas et par Cuenca, et arriva sur le Tage à Fuenti-Duena, près d'Aranjuez, pour s'appuyer à l'armée du midi. Pendant sa marche, l'armée du centre eut affaire aux bandes de **VILLA-CAMPA**, de l'**EMPECINADO** et de **DURAN**, qui étaient venues de Madrid et s'étaient répandues dans toute la région du haut Tage, c'est-à-dire dans les deux provinces de Guadalaxara et de Cuenca. Elles furent facilement repoussées.

Du 30 octobre au 2 novembre, les deux armées françaises passèrent le Tage à Aranjuez et rentrèrent dans Madrid, abandonné par les Anglais. Elles continuèrent ensuite leur marche pour poursuivre **WELLINGTON** et faire leur jonction avec l'armée du Portugal. Elles arrivèrent le 5 à Villacastin et le 6 à Arévalo. La jonction avec l'armée du Portugal eut lieu par Medina del Campo. Le 13, on franchit le Tormès ; mais, par suite de la lenteur du maréchal **SOULT**, qui avait la direction des opérations, les Anglais purent échapper à la défaite qui les attendait. Ils battirent promptement en retraite, favorisés par une brume épaisse qui déroba leurs mouvements.

Joseph rentra dans Madrid. Les armées prirent leurs cantonnements d'hiver. Celle du centre demeura dans la capitale et aux environs. Le 28e, toujours affecté à la 1re brigade de la 1re division, fut placé à Ségovie. Les 1er et 2e bataillons, avec les compagnies de grenadiers et de voltigeurs du 3e bataillon, comptaient 51 officiers et 1,209 sous-officiers et soldats présents. Le quartier général de la division (1re division française sous les ordres du général Darmagnac) resta à Madrid ; celui de la 1re brigade, commandée par le général **CHASSÉ**, fut transporté à Ségovie.

Mouvements et opérations des bataillons détachés (3e et 4e). — Il fut formé, le 20 juin 1811, à Bayonne, une réserve de 24 bataillons, destinée à renforcer tous les corps et divisée en 4 brigades[2]. Les 3e et 4e bataillons du 28e furent affectés à la 4e brigade, avec les quatrièmes bataillons des 34e et 75e.

Après leur départ de Madrid, les cadres du 3e bataillon furent dirigés de suite sur Bordeaux, où ils arrivèrent le 12 juin, afin de recevoir 800 recrues annoncées par le ministre et qui n'arrivèrent pas. Il fut impossible de lui fournir le nombre fixé. Le recrutement devenait de plus en plus difficile, à cause des guerres continuelles de l'Empire. Le nombre des réfractaires s'accroissait[3]. La grande armée organisée en vue d'une guerre avec la Russie absorbait tous les contingents. Le 15 juillet, le 3e bataillon n'avait encore que 11 officiers et 57 sous-officiers et soldats présents. Il fut envoyé à Blaye le 20 septembre. Enfin, le 10 novembre, il parvint à avoir un effectif de 260 hommes, et partit

1 Le titre officiel de l'armée d'Andalousie était armée du Midi.

2 Elle était commandée par le général Monthion, et comprenait 4 brigades : la 1re, dite de l'armée d'Aragon ; la 2e dite de l'armée du nord ; la 3e, dite de l'armée du Portugal ; la 4e, dite des armées du midi et du centre. Chaque brigade correspondait donc à une des armées existant en Espagne.

3 Dès 1809, le 28e eut un assez grand nombre de déserteurs parmi ses conscrits. Ils s'enfuyaient surtout dans les deux premiers mois de l'incorporation. Lorsqu'ils étaient aux armées, les conscrits ne désertaient plus.

pour Bayonne, où il arriva le 22, avec 3 compagnies de fusiliers. La 4e resta à Blaye et ne rejoignit que vers le 15 décembre[4].

Le 4e bataillon s'était réorganisé à Bayonne. Arrivé avec 21 officiers, 84 sous-officiers et caporaux, 3 soldats et 12 tambours, il avait reçu, le 13 juillet, 131 hommes des bataillons de marche d'Orléans et, le 13 août, les hommes disponibles du 5e bataillon. Des renforts étaient demandés par tous les gouverneurs des provinces d'Espagne pour combattre les bandes espagnoles. Aussi, à peine arrivé, le chef de bataillon **BRAGAIRAT** reçut l'ordre de se rendre en Biscaye avec ses deux compagnies d'élite, pendant que ses 4 compagnies de fusiliers continueraient à se reformer. On renforça rapidement, comme on put, les deux compagnies désignées, qui partirent le 15 juin pour Santona, avec 9 officiers et 122 sous-officiers et soldats. Un mois après, les 4 compagnies de fusiliers, restées sous le commandement du capitaine **THACUSSIOS**, n'avaient encore que 18 officiers et 195 sous-officiers et soldats.

Les compagnies de fusiliers des 3e et 4e bataillons furent réunies, à partir du mois de décembre, sous les ordres du chef de bataillon **MONCH DUZER** et sous la direction du major **MAURY**, qui commandait un groupe de bataillons détachés. Au mois de novembre 1811, ces 8 compagnies avaient en tout 29 officiers et 874 sous-officiers et soldats. En janvier 1812, elles furent envoyées dans la vallée de Bastan, à Elizondo. Le 3e bataillon avait 584 combattants, le 4e 319. Ils restèrent au même endroit jusqu'au mois de mai.

Le 14e convoi de fonds pour l'Espagne avait été expédié de France, avec une escorte commandée par le colonel **DARQUIER**, de la garde impériale, qui se fit adjoindre les 8 compagnies du 28e. Il se dirigea d'Irun sur Vitoria avec un millier de fantassins, 150 cavaliers et 2 pièces de canon.

Le 16 mai, à la hauteur d'Ormaïsteguy, sur la route de Tolosa à Villaréal les éclaireurs reconnurent les bandes de **MINA** et du **PASTOR**, qui s'étaient réunies pour enlever le convoi. Elles avaient environ 3,000 hommes. Le colonel **DARQUIER** leur épargna la moitié du chemin. Il les amusa sur le centre et le flanc gauche, tandis qu'il les faisait tourner par la droite. En un instant, les Espagnols furent mis en pleine déroute, et perdirent beaucoup de monde. Ils furent poursuivis jusqu'au delà de Segura. Les Français n'eurent que 30 blessés.

Le 14e convoi arriva à Vitoria, où se trouvait déjà le 13e. Le général **BUQUET**, gouverneur, attendit, pour les expédier sur Burgos, d'avoir suffisamment de troupes à sa disposition. Cela indique l'état de l'Espagne en 1812, et la difficulté des communications.

Les 8 compagnies des 3e et 4e bataillons du 28e se distinguèrent dans le combat du 16 mai. Les conscrits, qui les composaient, quoique voyant le feu pour la première fois, se comportèrent très bien. A la suite de cette épreuve, le chef de bataillon, **MONCH-DUZER,** qui manquait de gradés, n'hésita pas à nommer de suite, à différents grades de sous-officiers, 17 jeunes soldats dont la plupart n'avaient pas un an de service. Comme ils ne remplissaient pas les conditions exigées par le décret du 2 août, le ministre de la guerre crut devoir en référer à l'empereur, en faisant remarquer que ces jeunes soldats avaient montré de la bravoure, et qu'il était impossible de laisser dans ces bataillons « un aussi grand nombre d'emplois de sous-officiers vacants ».

Au mois de juin, la division de réserve fut dissoute, et les troupes qui la composaient eurent l'ordre de se rendre à l'armée du nord de l'Espagne. A partir de ce moment, les 3e et 4e appartinrent à cette dernière armée. Ils allèrent de droite et de gauche, recevant des ordres et des contre-ordres, tiraillés par tous les gouverneurs qui cherchaient à les garder. On leur prescrivit d'abord de rejoindre le chef de bataillon **BRAGAIRAT**, qui était toujours à Santona, avec ses deux compagnies d'élite. Le major **BALTHAZAR**, qui commandait cette dernière place, avait mis ces deux compagnies d'élite

4 La compagnie de grenadiers et celle de voltigeurs étaient demeurées en Espagne, avec les 1er et 2e bataillons. Les compagnies de fusiliers furent reformées avec 86 conscrits du Tarn, envoyés au dépôt, et avec « tout ce qu'il y avait de disponible » au 5e bataillon.

dans le 7e bataillon du 1er régiment de marche de l'armée du Midi, qui faisait partie de la garnison. Les deux compagnies comptaient en tout 99 hommes, dont 9 officiers. « Elles sont composées de bons soldats, disait le major dans un rapport ; malheureusement, elles n'en ont que 30 chacune. »
Les généraux qui possédaient les compagnies du centre des 3e et 4e bataillons, ne les laissèrent pas inoccupées. Elles furent activement employées contre les bandes espagnoles qui ravageaient le pays.
Le 16 juin, le chef de bataillon **MONCH DUZER** partit en colonne mobile, sur l'ordre du général **CAFFARELLY**, commandant l'armée du nord, pour débloquer Guétaria, que l'ennemi menaçait avec 1,200 hommes et 2 pièces de canon. Le lendemain, les compagnies du 28e rencontrèrent et battirent cette bande, commandée par le **PASTOR**. Les 11 et 25 juillet, à Somorrostro et Orduna, elles défirent encore les insurgés.
Le 27 août, elles firent partie de la colonne du général **SOULIER**, envoyée contre les bandes de **LONGUA de MARQUESITO**, qui, comprenant 5,000 hommes, avaient pris position sur les hauteurs d'Arrêta, et défendaient le pont avec 4 bataillons et 2 pièces d'artillerie. Le pont avait été barricadé avec des voitures.
Le chef de bataillon **MONCH DUZER** se plaça en tête des compagnies du 28e, avec son adjudant-major, et fit débarrasser le pont, qu'il franchit aussitôt[1]. Les compagnies, après avoir débouché, se formèrent en bataille avec ordre et promptitude. La cavalerie ennemie s'avança. **MONCH DUZER** disposa ses compagnies en colonne par sections et la chassa, puis il tomba sur le flanc droit de l'ennemi, qui fut battu. « Son Excellence le général en chef (Caffarelly) combla d'éloges, dans une revue, ce bataillon, ainsi que les braves officiers et sous-officiers qui le commandent. Il ne pouvait se lasser de témoigner sa satisfaction sur la conduite surprenante de tous ces jeunes gens qui se sont distingués dans cinq affaires consécutives, et qui l'avaient emporté, dans cette dernière, sur de vieux bataillons. » (Rapport du major Maury.) Dans ce combat, le capitaine **GAILLARD**, le sous-lieutenant **DUZER** et le sergent **LEVREAU** furent cités particulièrement pour leur belle conduite.
Au mois de septembre, les 8 compagnies étaient réunies à Miranda, ayant 603 combattants, dont 18 officiers. Elles faisaient partie du 5e gouvernement. Elles furent placées sous le commandement du colonel **DARQUIER**, qui adressa à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Logrono, 11 septembre 1812.

«M. le colonel Darquier a vu avec une satisfaction particulière que Son Excellence le général en chef avait daigné mettre sous ses ordres deux bataillons du 28e régiment de ligne qu'il apprit à connaître lors de l'affaire d'Ormasteguy, le 16 mai dernier, contre les troupes de Mina. Il espère tout de ces troupes, qui ont à leur tête des chefs distingués.
« M. le colonel, désirant que l'ordre et la discipline soient sévèrement observés dans tous les corps qui font partie de sa colonne, invite MM. les officiers supérieurs qui les commandent à faire lire huit jours de suite l'ordre du jour du 1er septembre 1811, afin que les soldats puissent se pénétrer des devoirs qu'ils ont à remplir, prévenant en même temps qu'il fera juger et exécuter sur-le-champ, en

1 Monch Duzer (Louis), né en 1778 à Bagnères (Hautes-Pyrénées) ; fils de Louis Duzer, ancien capitaine du régiment de Barrois ; soldat au 32e de ligne en 1805, caporal, sergent, adjudant et sous-lieutenant la même année, lieutenant le 22 mars 1807, capitaine le 22 novembre 1808, chef de bataillon le 23 juin 1810, passé au 28e le 30 octobre 1810, major en second au 36e le 30 septembre 1813, colonel en 1815, en non-activité en 1816, remis en activité en 1819, maréchal de camp en 1823, disponible en 1828, commandant d'une brigade de l'armée d'Afrique en 1830, commandant de l'expédition de Bone en 1832, disponible en 1836 et dans le cadre de réserve en 1840. Il mourut à Bone en 1843. Il était devenu vicomte, chevalier de Saint-Louis et grand-officier de la Légion d'honneur. Monch Duzer se distingua dans plusieurs combats livrés par le 28e, surtout au col de Maya.

vertu des pouvoirs que lui donne cet ordre, tous ceux qui, au mépris de la discipline, pourraient contrevenir à ces dispositions.

« Le colonel, «Baron DARQUIER. »

Les compagnies du centre des 3e et 4e bataillons se séparèrent vers la fin de l'année. Au mois de décembre, le chef de bataillon **BRAGAIRAT** était toujours à Santona avec ses deux compagnies d'élite, et le reste de son bataillon était à Briviesca, sous les ordres du capitaine **THACUSSIOS**. Les 4 compagnies de fusiliers du 3e bataillon étaient partagées entre Santona et Burgos. Le 4e bataillon se rendit dans cette dernière ville au mois de février 1813.
Des ordres avaient été donnés et plusieurs fois répétés pour qu'on laissât toutes les compagnies du 28e rejoindre l'état-major et les deux premiers bataillons. Mais les généraux, qui manquaient de troupes, qui avaient une position difficile et qui s'étaient habitués à une grande indépendance, ne tinrent pas compte de ces ordres, et ne se décidèrent qu'assez tard à rendre leur liberté à ces détachements.
Au commencement de janvier 1813, les compagnies du 3e bataillon allèrent à Burgos, où elles demeurèrent jusque vers le 15 mai. Elles rejoignirent enfin l'état-major dans la dernière quinzaine de mai.
Le 4e bataillon avait déjà pu se réunir au régiment, à Ségovie, vers la fin d'avril, pour la première fois depuis sa création. Ce ne fut pas pour longtemps, car il fut aussitôt versé dans le 1er bataillon. Ses cadres rentrèrent en France, afin d'organiser, pour la troisième fois, un nouveau 4e.

Rôle du 5e bataillon, de dépôt. — Le dépôt était toujours resté au camp de Saint-Omer. Il n'en bougea pas jusqu'à la fin de l'Empire. Il fournit constamment des hommes aux bataillons de guerre du 28e, ainsi qu'à une grande quantité de bataillons de marche et de régiments provisoires. Ses 3 premières compagnies, qui étaient à l'armée du Brabant, furent envoyées à Bayonne au mois de juillet 1810. Elles furent placées dans le 4e régiment provisoire appartenant à l'arrière-garde de l'armée d'Espagne. Elles partirent de Bayonne le 31 octobre, et arrivèrent à Pampelune le 7 novembre. Le 4e régiment provisoire forma la 2e brigade de la 2e division d'arrière-garde, qui fut employée dans le 3e gouvernement (de la Navarre), placée sous l'autorité du général **REILLE**. Cette brigade resta à Pampelune, et fournit des colonnes mobiles contre les insurgés sur divers points de la Navarre. Les 3 compagnies du 5e bataillon, comptant 298 combattants, partirent de Pampelune le 6 avril 1811, arrivèrent le 12 à Logrono, le 17 à Burgos, le 23 à Valladolid et le 2 mai à Madrid. Elles versèrent leurs soldats dans les deux premiers bataillons, puis elles repartirent pour la France, et rejoignirent le dépôt à Saint-Omer, en passant par Bordeaux, où elles laissèrent quelques grades pour renforcer les cadres incomplets du 3e bataillon, qui allait se réorganiser. Le 5e bataillon se retrouva donc avec ses 4 compagnies au mois de juillet 1811 ; mais elles ne comptaient en tout que 10 officiers et 123 sous- officiers et soldats. Dans les premiers jours de décembre, la 2e compagnie fut détachée à Anvers, pour la garnison des vaisseaux, sous le commandement du capitaine **RODRIGUEZ**. Il resta au bataillon le major **DESCHAMPS**, le chef de bataillon **OBRY**, qui était à la suite[1], 1 quartier-maître, 1 adjudant-major, 9 capitaines, 6 lieutenants, 5 sous-lieutenants ; au

1 Le chef de bataillon Obry obtint un congé de convalescence de quatre mois, pour se remettre de ses fatigues et soigner ses blessures. C'était un des plus anciens officiers du régiment. Presque tous les officiers qui se trouvaient au dépôt étaient, comme lui, malades ou blessés, et incapables d'un service actif.
Obry (Charlemagne), né en 1768 à Saint-Aubin (Oise), avait conquis tous ses grades dans le corps avec lequel il avait fait toutes les campagnes. Il avait été grièvement blessé à la bataille de Pozzolo en 1801. Il devint adjudant de place en 1813.

total, 24 officiers. Au mois de mai 1812, le 5e bataillon envoya encore la 3e compagnie à Munster, pour faire partie de la 6e demi-brigade provisoire ; les cadres de cette compagnie rentrèrent au dépôt le 25 octobre. La 2e compagnie, envoyée à Anvers, s'embarqua en rade de Flessingue. Au mois d'octobre 1812, elle fut remise à terre et entra dans la composition du régiment de marche de l'Escaut. Elle fut envoyée à Magdebourg un mois après, et ne rejoignit le 5 bataillon qu'en avril 1813.
En dehors de ces compagnies détachées, le 5e bataillon ne cessa de fournir de nombreux détachements à une foule de corps. Dès qu'il avait quelques hommes et quelques gradés disponibles, ils étaient enlevés.

Mouvements et situation du 28e en Espagne (portion principale). — Les 1er et 2e bataillons, avec les compagnies de grenadiers et de voltigeurs du 3e bataillon, restèrent à Ségovie pendant les trois premiers mois de 1813. Le 15 janvier, le 28 avait 1,165 combattants, dont 48 officiers ; 16 officiers et 445 sous-officiers et soldats étaient détachés à Santa-Maria, en Aragon. Il y avait aux hôpitaux 229 hommes, dont 3 officiers, c'est-à-dire le sixième de l'effectif. 16 hommes furent rayés des contrôles du 15 décembre au 15 janvier, pour cause de décès ou de disparition ; ceux qui étaient faits prisonniers en colonne mobile étaient considérés comme morts, ayant dû être massacrés. Dans chaque quinzaine suivante, il y eut une moyenne de 4 morts[1]. Ces chiffres indiquent l'état d'épuisement dans lequel se trouvaient les troupes par suite des marches continuelles, des privations et des soins insuffisants donnés aux malades dans les hôpitaux. L'armée ne subsistait qu'au moyen des réquisitions frappées sur un pays qui ne pouvait plus suffire à ses propres besoins.
Au mois de mars, le roi **Joseph** abandonna Madrid et transporta sa cour et son gouvernement à Valladolid ; mais la division **LEVAL**, de l'armée du midi, fut laissée à Madrid. L'une des deux divisions de l'armée du centre fut établie à Valladolid, où était le roi, et la 1re division, sous les ordres du général **DARMAGNAC**, se rendit à Ségovie, afin d'appuyer la division **LEVAL**, qui restait isolée au milieu de la Nouvelle-Castille. Le général **DARMAGNAC** arriva le 21 mars à Ségovie, et répartit ses troupes sur les communications entre cette ville et Valladolid. Le 28e eut 36 officiers et 798 hommes de troupe à Iscar, 40 officiers et 370 hommes de troupe à Ségovie. Le quartier général de la 1re brigade fut placé à Olmedo.

Départ des 2e et 4e bataillons. — L'empereur tirait constamment de son armée d'Espagne des renforts et des cadres pour soutenir la formidable guerre dans laquelle il s'était engage. Le ministre de la guerre donna l'ordre de renvoyer en France les cadres de 2 bataillons du 28e, qui seraient réorganisés et dirigés sur l'Allemagne. Le 3e bataillon n'avait pas encore rejoint. On incorpora tous les soldats du 2e bataillon et des compagnies d'élite du 3e dans le 1er bataillon, le 1er avril, et les cadres, comprenant 23 officiers et 127 sous-officiers et caporaux, furent envoyés de suite au dépôt du régiment[2].
Sur ces entrefaites, le 4e bataillon, venant de Burgos, rejoignit la portion. principale à Ségovie. Ses soldats furent également versés dans le 1er bataillon, le 1er mai, et les cadres renvoyés au dépôt. Le 4e bataillon avait, à ce moment, 278 présents, dont 19 officiers, et 55 hommes aux hôpitaux, dont 1 officier. Le 1er bataillon avait, de son côté, 923 présents, dont 17 officiers, et 129 hommes aux hôpitaux, dont 2 officiers.
Pendant le mois de mai, le régiment resta à Ségovie, avec l'état-major de la brigade et de la division, n'ayant qu'un détachement de 300 hommes à Valdestillas. Le colonel **TOUSSAINT**, s'étant rendu à

1 Du 1er au 15 avril, 40 hommes disparus ou morts furent rayés des contrôles. Les jeunes soldats incorporés résistaient mal au climat et aux privations.
2 Ces cadres emmenèrent avec eux 30 hommes passés dans la garde impériale et 59 infirmes pour le dépôt.

Paris à la fin de mars, le chef de bataillon **SCHWEICKERT** avait pris le commandement[1]. Ce dernier fut nommé major à l'armée d'Allemagne et partit à son tour le 5 mai ; le 28e fut alors commandé par le chef de bataillon **MONCH DUZER,** qui passa au 1er bataillon, étant le plus ancien. Le 3e bataillon arriva de Madrid, où il s'était rendu de Burgos, et le régiment prit part, avec deux bataillons, aux dernières luttes contre l'armée de **WELLINGTON**.

Opérations des 1er et 3e bataillons en Espagne. — Au mois de mai, **WELLINGTON** reprit l'offensive avec 90,000 hommes. **Joseph** n'en avait plus guère que 75,000. L'armée française, qui aurait dû se trouver concentrée à Valladolid, fut surprise dans une situation fâcheuse. La gauche ennemie s'était mise en marche le 11, et la droite le 20. A ce moment, l'armée du midi était dispersée de Madrid. à Salamanque, celle du centre de Ségovie à Valladolid et celle de Portugal de Burgos à Pampelune. Le roi **Joseph** perdit encore du temps. Il ne rappela que le 25 la division **LEVAL**, qui était fort exposée à Madrid, et il ordonna à toutes les troupes de rétrograder lentement, afin de donner au général **LEVAL** le temps de se replier.
La gauche de **WELLINGTON** s'était répandue le long de l'Esladès le 11. La cavalerie du général **REILLE**, n'étant soutenue que par une division d'infanterie, n'avait pu ni prévoir ni empêcher le passage. La division **DARMAGNAC** fut envoyée au secours du général **REILLE**. Ce dernier recueillit sa cavalerie et se retira en bon ordre sur Palencia, avec les deux divisions **MAUCUNE** et **DARMAGNAC**, couvrant la route de Valladolid à Burgos, qui était la ligne de retraite de l'armée. Le général **LEVAL** put se retirer, et rejoignit l'armée du centre à Ségovie.
Le 2 juin, le général **REILLE** était entre Rio-Seco et Palencia, avec les deux divisions **MAUCUNE** et **DARMAGNAC** ; l'armée du midi à Tordesillas, sur le Duero, avec 4 divisions ; enfin, l'armée du centre à Valladolid, avec une division française et une division espagnole. En tout, 52,000 hommes seulement, le reste n'ayant pu être réuni à temps. L'armée française battit en retraite sur Burgos. Le 6 juin, elle arriva aux environs de Palencia ; le 7 elle prit position à Castro-Xeriz, entre la Pisuerga et l'Arlanzon. Elle se replia sur Burgos le 9, à cause du manque de vivres. Le général **REILLE** s'établit sur le Rio Hormaza avec la division **MAUCUNE** et la division **DARMAGNAC**, le général **GAZAN** derrière le Rio-Urbel avec l'armée du midi, à cheval sur l'Arlanzon, enfin l'armée du centre dans Burgos même. Le général **REILLE** fut renforcé le même jour par la division **LAMARTINIÈRE**, qui était à Burgos, et la division **DARMAGNAC** rejoignit l'armée du centre, dont elle faisait partie. Les vivres allaient de nouveau manquer. La retraite continua sur l'Ebre, après quelques jours de repos accordés aux troupes. On repartit le 13 et on se dirigea sur Briviesca. L'armée du centre arriva le 14 à Pancorbo, et en repartit le 15 pour se rendre à Fornea. Le 16, elle se transporta à Haro, où elle séjourna le 17 et le 18. L'ennemi continuait à poursuivre. La marche des Français était lente ; on s'arrêtait souvent pour faire reposer les hommes. Le roi **Joseph** espérait toujours voir arriver les divisions détachées qui n'avaient pas encore rejoint, et surtout les troupes du général **CLAUSEL**[2]. Il fallait cependant ne pas se laisser devancer par **WELLINGTON** aux divers cols des Pyrénées. Le 19 au matin, toute l'armée marcha sur Vitoria. Cette ville est située au pied des Pyrénées, au milieu d'une plaine entourée de montagnes de tous cotés et sur une petite hauteur qui domine toute la plaine. Le 19 au soir, les trois armées du roi **Joseph** se trouvèrent réunies dans ce bassin ; elles comptaient 55,000 hommes environ. L'armée du centre prit position à Gomecha, en arrière de l'armée du midi, qui était campée à Arinez. On devait s'attendre à être attaqué par **WELLINGTON**. Malgré cela, on ne fit rien le 20. On ne se disposa pas à livrer

1 Le colonel Toussaint fut nommé général de brigade le 10 avril, pendant qu'il était à Paris.
2 12,000 hommes, commandés par le général Foy, étaient en Biscaye; 15,000 hommes, commandés par le général Clausel, étaient du côté de Logrono. Le général Clausel arriva à Vitoria après la bataille, gagna Jaca, et de là Oloron, sans obstacle. Le général Foy rassembla ses troupes à Tolosa, et battit en retraite jusqu'à la Bidassoa en combattant.

bataille, le terrain ne fut pas reconnu, et les emplacements défectueux des troupes ne subirent aucun changement[1].

Bataille de Vitoria (21 juin). — Le 21, les alliés vinrent attaquer l'armée d'Andalousie dès huit heures du matin. Le général **d'ERLON** disposa alors l'armée du centre de la façon suivante la 1re division, du général **DARMAGNAC**, fut placée en avant et à droite de Gomecha ; la 2e division, du général **CASSAGNE**, fut disposée en arrière et à gauche, de manière à garder les routes de Trevino et de Logrono, par où l'ennemi semblait vouloir déboucher. La division de dragons fut mise en arrière du centre.
Après les premières dispositions, l'armée française eut sa droite sur les hauteurs qui sont devant la petite rivière de Zadorra, au-dessus du village d'Abechucho, son centre le long de la rive gauche de la Zadorra, et sa gauche derrière ce cours d'eau, entre Arinez et la Puebla de Arganzon. A droite, étaient les troupes du général **REILLE** ; au centre et à gauche, celles du général **GAZAN** (armée du midi). L'armée du centre, avec le général **d'ERLON**, était en arrière de l'armée d'Andalousie, pour observer la Zadorra et tomber sur les ennemis qui voudraient passer ce cours d'eau entre elle et l'armée du général **REILLE**.
WELLINGTON forma trois colonnes d'attaque, ayant à sa gauche le général **GRAHAM**, envoyé contre le général **REILLE** ; au centre le maréchal **BÉRESFORD** et à sa droite le général **HILL**, dirigés contre les généraux **GAZAN** et **d'ERLON**.
Le général **HILL**, qui commença les hostilités, obtint des avantages, enleva le village de Puebla et le défilé, passa la Zadorra et s'empara du village de Subijana de Alava.
BÉRESFORD, profitant des succès de **HILL**, chercha à franchir la Zadorra au-dessus et au-dessous de Trespuentes. Le général **d'ERLON** s'avança alors avec la division **DARMAGNAC** et son artillerie. Cette division soutint un combat meurtrier contre des forces bien supérieures, car le maréchal **BÉRESFORD** avait sous ses ordres trois des meilleures divisions de l'armée ennemie. Il y eut une lutte sanglante au village de Margaritha. L'artillerie fut d'un grand secours, et foudroya les masses anglaises qui subirent de grosses pertes. L'ennemi faisant constamment avancer des troupes fraîches sur ce point, la 2e division de l'armée du centre accourut, et se plaça en réserve. Dans cette position, l'armée du centre était placée parallèlement à la Zadorra et perpendiculairement à la droite de l'armée du midi. La colonne de **BERESFORD** parvint à franchir un des ponts, qu'on avait eu la négligence de ne pas couper, et elle gagna un mamelon qui séparait l'armée du centre de l'armée du midi. Elle l'occupa fortement, et ne tarda pas à en descendre pour tomber sur le flanc gauche de la division **DARMAGNAC**.
La situation était dangereuse, mais nos troupes aguerries ne se laissèrent pas épouvanter et manœuvrèrent comme sur le terrain d'exercice. Le général **d'ERLON** fit exécuter un changement de front en arrière de l'aile droite et fit rétrograder ses deux divisions sur Zuazo. Elles furent placées en avant de ce village, la division **CASSAGNE** à droite, la division **DARMAGNAC** à gauche. Cette manœuvre s'exécuta avec beaucoup d'ordre et lentement.
L'ennemi suivit ces divisions, et voulut enlever leur nouvelle position. Mais le maréchal **JOURDAN** venait de faire placer sur la hauteur de Zuazo 30 bouches à feu, auxquelles le général **d'ERLON** réunit les 12 pièces de l'armée du centre. Les assaillants furent écrasés par un feu épouvantable d'artillerie et par des feux d'infanterie nourris et bien ajustés. La terre se couvrit de leurs morts. La colonne de **BÉRESFORD** fut mise en désordre et recula. Elle se reforma, et revint de nouveau à l'assaut en marchant au pas, avec la ténacité qui caractérise les Anglais. En même temps, la réserve s'avança sur la droite de l'armée du centre pour enlever le village de Crispijana.

1 Le maréchal Jourdan, major général, avait une fièvre violente. Le roi Joseph, ne voulant rien faire sans lui, n'exécuta la reconnaissance du terrain que le 21. Mais il était trop tard ; l'ennemi avait déjà prononcé son attaque.

Cette nouvelle attaque ne fut pas plus heureuse. Les Anglais furent criblés de mitraille et de nouveau repoussés.
Malheureusement, pendant que l'armée du centre résistait avec tant de succès, le général **GAZAN** avait reculé sur le flanc de la Sierra de Andia, de sorte qu'il y avait un intervalle entre ses troupes et celles du général **d'ERLON**. L'armée du centre fut contrainte de battre en retraite sur Vitoria. Elle recula par la droite de la ville, de façon à se porter du côté du général **REILLE**, qui, attaqué à Durana, à Gamarra-Mayor et à Arriagua, défendait avec intrépidité les trois ponts, mais avait grand besoin de secours.
Le maréchal **JOURDAN** conseilla au roi d'ordonner la retraite, car il était impossible de tenir plus longtemps. L'ordre fut donné de se retirer sur Salvatierra. Cela était déjà difficile pour l'armée du centre, car les Anglais avaient profité de l'intervalle laissé libre entre le général **GAZAN** et le général **d'ERLON** ; ils s'étaient établis sur la gauche de Vitoria, du côté opposé à l'armée du centre.

Pour rejoindre la route qui conduit de la ville à Salvatierra, les troupes furent obligées de traverser des champs qui étaient coupés de fossés nombreux et profonds. Il fallut abandonner l'artillerie et toutes les voitures. La cavalerie ennemie, voyant la situation difficile de ces troupes, voulut en profiter. Elle suivit les divisions **CASSAGNE** et **DARMAGNAC**, et exécuta bientôt une charge furieuse, croyant avoir facilement raison des bataillons en désordre. Le 28e de ligne, qui marchait en queue et protégeait la retraite, fit tout à coup face en arrière, et opposa une barrière de baïonnettes menaçantes. Les chasseurs de Nassau s'avancèrent en même temps. La cavalerie anglaise fut arrêtée net, et la retraite put s'achever.
Toute l'armée française se retira sur Pampelune. Certains corps eurent beaucoup de mal à gagner la route, à cause de la précipitation de ce départ et de la poursuite de la cavalerie ennemie. Un matériel considérable fut abandonné à Vitoria.
Cette funeste bataille, perdue faute de direction, coûta aux Français 5,056 tués ou blessés, et aux alliés, 4,931[1]. L'armée du centre eut 14 officiers tués, 34 blessés et 3 prisonniers, 133 sous-officiers et soldats tués, 725 blessés et 800 prisonniers ou égarés. Le 28e eut 5 officiers tués, 5 blessés, 1 disparu. Sa situation porte 18 tués, 158 blessés et 297 prisonniers, mais ces nombres ne sont pas exacts. Il y eut beaucoup plus de tués, comme le prouve la grande quantité d'officiers hors de combat dont nous avons retrouvé les noms et dont la situation ne fait pas mention. On considéra comme prisonniers beaucoup de disparus qui furent rayé des contrôles, sans que l'on pût savoir s'ils avaient été tués, faits prisonniers, ou s'ils avaient déserté. En résumé, le 28e perdit 473 hommes sur 1,500 combattants environ qu'il comptait à l'effectif. Sur ces 473 hommes, il dut y avoir une cinquantaine de tués, 200 blessés, et le reste fut fait prisonnier. Un certain nombre d'hommes déserta peut-être, car le régiment avait des soldats italiens qui ont sans doute profité de la désorganisation qui suit les défaites, pour rentrer dans leur pays. Tous les bagages furent abandonnés. Le 28e perdit ses registres, ses pièces de comptabilité et sa caisse, qui contenait 38,361 fr. 24.

Retraite. — L'armée se dirigea sur Pampelune et passa la nuit à Alegria et Salvatierra. Le général **d'ERLON** fut chargé de soutenir la retraite. L'armée du centre prit position le 22 au soir à Alsasua. La cavalerie ennemie se montra de nouveau, mais n'osa pas attaquer. Le 23, la marche fut reprise pour aller à Irurzun. Le temps était affreux. Comme il y avait un défilé à traverser, il y eut un grand encombrement sur la route que suivait toute l'armée. L'ennemi, voyant ce désordre, ne se contenta

1 D'après les rapports officiels, les pertes des Français ont été les suivantes : 31 officiers tués, 161 blessés et 22 prisonniers ; 694 sous-officiers et soldats tués, 4,170 blessés et 1,882 prisonniers ; total, 6,960. Les alliés eurent 33 officiers tués et 310 blessés, 648 sous-officiers et soldats tués et 3,940 blessés ; total, 4,931.

pas de montrer de la cavalerie, il exécuta des feux d'artillerie, et fit avancer de l'infanterie. L'armée du centre lui fit aussitôt face, et prit position au village de la Cunza. Les alliés se tinrent alors à distance. Mais ils revinrent encore une fois à la charge quand on se remit en route. On les arrêta de nouveau en se déployant à Villanueva. Ces tentatives cessèrent enfin, et la colonne put arriver à Irurzun sans être inquiétée davantage. La division **DARMAGNAC** prit position sur l'Araquil.
Le 24, cette division resta encore à l'arrière-garde. L'ennemi franchit l'Araquil et recommença sa canonnade. On répondit, comme on put, avec 2 pièces de canon reçues de Pampelune. Le général **DARMAGNAC** dirigea admirablement cette retraite difficile, qui s'exécuta par échelons, avec ordre et sans précipitation. Ses troupes furent constamment serrées par l'infanterie ennemie, soutenue par une nombreuse cavalerie et une forte artillerie. A chaque instant, les bataillons de la division s'arrêtèrent pour faire face aux alliés. Cette énergique attitude permit d'atteindre sans accident le village de Berrio-Plano, où la division prit position le soir[1].
Le 25, l'armée du Centre se rendit à Lanz, le 26 à Elizondo, par le port de Belatte, et elle séjourna dans cette localité jusqu'au 4 juillet. Elle alla ensuite, le 4, à Ainhoué, le 5 à Saint-Pée, le 7 à Mendionde, revint le 8 à Ainhoué, et repartit le 9 pour Espelette, où elle resta jusqu'au 15. Le 28e avait, à ce moment, 47 officiers et 1,076 hommes de troupe présents, avec 282 hommes aux hôpitaux[2].

Réorganisation de l'armée. — Lorsque **NAPOLÉON** apprit en Allemagne les revers de l'armée d'Espagne, il retira le commandement à son frère **Joseph** et le donna au maréchal **SOULT**, qui partit de suite de Dresde. Par décret du 6 juillet, l'armée du centre fut dissoute, et entra dans la composition de l'armée d'Espagne, formée, par le même décret, des armées de Portugal, du nord, du centre et du midi. **SOULT** arriva à Bayonne le 12, et prit de suite le commandement. L'armée, réorganisée, fut divisée en aile droite, aile gauche et centre, chacun de ces groupes comprenant 3 divisions d'infanterie et 1 de cavalerie. Il fut aussi formé une réserve.
Les 1er et 3e bataillons du 28e, commandés par les chefs de bataillon **MONCH DUZER** et **BINANT**, furent placés à la 1re brigade, du général **CHASSÉ**, de la 2e division d'infanterie (1re division du centre de l'armée), sous les ordres du général **DARMAGNAC**. Le 28e conserva donc les mêmes généraux. Le centre de l'armée fut mis sous le commandement du comte **d'ERLON**.
L'armée de **WELLINGTON** avait suivi les divisions françaises dans leur retraite, et parut presque aussitôt qu'elles sur les Pyrénées, depuis l'embouchure de la Bidassoa jusqu'en arrière de Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle occupait les cols de Berra, de Maya, de Roncevaux, et les débouchés des vallées de Bastan et de Baigorry. Elle avait bloqué les places de Pampelune et de Saint-Sébastien des la fin de juin. Le maréchal **SOULT**, suivant les instructions de l'empereur, se prépara à reprendre de suite l'offensive, pour forcer l'ennemi, par une attaque brusque et inattendue, à abandonner les frontières de France et le siège des deux places.

Combat du col de Maya (25 juillet). — Le maréchal **SOULT** rassembla à Saint-Jean-Pied-de-Port l'aile droite et l'aile gauche pour attaquer le gros de l'armée ennemie, en position devant Zubiri, sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune. En même temps, il ordonna au général **DROUET**

1 Le roi Joseph laissa une garnison dans Pampelune, et envoya l'armée du midi dans la vallée de Saint-Jean-Pied-de-Port, celle du centre dans la vallée de Bastan, et celle du général Reille dans la vallée de la Bidassoa, pour que tous les passages des Pyrénées fussent gardés.

2 Voici quel était, après Vitoria, l'effectif des bataillons: 1er (Duzer) 29 officiers et 499 hommes de troupe présents, avec 130 hommes aux hôpitaux ; 3e (Legrand) 18 officiers et 577 hommes de troupe présents, avec 152 hommes aux hôpitaux. Total général, 1,405.

d'ERLON d'attaquer, avec ses trois divisions d'infanterie, le col de Maya, tandis que le général **VILLATTE**, avec la réserve, contiendrait l'ennemi sur la basse Bidassoa.
La division **DARMAGNAC** partit d'Espelette, où elle était rassemblée, et fut chargée de tourner le col de Maya par la droite, tandis que la division **MARANSIN** attaquerait de front. Le 25 juillet, les troupes s'avancèrent rapidement, malgré le mauvais état des chemins défoncés par les pluies. Le col était fortement gardé par deux divisions anglaises, qui avaient l'avantage d'une position difficilement accessible. Mais les troupes étaient pleines d'ardeur. L'attaque de flanc fut rondement menée. Le 28e de ligne était commandé par **MONCH DUZER,** le 1er bataillon par le chef de bataillon **LEGRAND**, et le 3e par le capitaine **GAILLARD** (de la Mure), plusieurs fois cité dans l'historique. L'assaut fut donné avec entrain, et valut des pertes sensibles au régiment. Le capitaine **GAILLARD** reçut une blessure à la jambe ; il n'en continua pas moins à rester à la tête de sa troupe pour la charge. Une seconde balle, qui l'atteignit à la poitrine, le mit définitivement hors de combat. De nombreux officiers furent tués et blessés[1]. La lutte fut très ardente. Les assaillants parvinrent enfin sur les hauteurs. Le feu dura jusqu'à neuf heures du soir. Les Français restèrent maîtres du col, et l'ennemi se retira dans la vallée de Bastan. Le général **d'ERLON** dit dans son rapport : « M. le chef de bataillon Duzer, qui commandait les voltigeurs, a donné des marques d'un mérite distingué et d'une bravoure à toute épreuve. »
Les Anglais perdirent 2,000 hommes, dont 500 prisonniers, avec 5 pièces de canon. Le général **d'ERLON** resta sur les positions conquises pendant la nuit du 25 au 26, et fit exécuter des reconnaissances pendant la journée du 26.

Combat de Lizasso (30 juillet). — Le 28, le corps du centre occupa Elizondo ; le 29, il s'avança jusqu'à Lanz. Le 30, **MONCH DUZER** fut chargé d'attaquer, à Lizasso, une colonne ennemie postée dans une bonne position. Le 28e soutint un combat de trois heures, et força l'ennemi à abandonner le mamelon qu'il occupait[2].
Pendant ce temps, le maréchal **SOULT** essayait, sans succès, de repousser l'armée ennemie, qui s'était concentrée à Zubiri. Après plusieurs tentatives infructueuses, il donna l'ordre de la retraite. A ce moment, le général **d'ERLON**, entendant le canon, allait le rejoindre ; ce renfort arriva trop tard. Toute l'armée rétrograda. Le corps du centre rentra par le chemin qu'il venait de parcourir. **WELLINGTON** envoya deux corps à la poursuite de l'armée. Il y eut encore quelques engagements. Enfin, le général **d'ERLON** atteignit Urdax et ses premières positions.
Le 3 août, le 28e s'établit au camp en arrière d'Ainhoué. L'armée occupait la ligne Urrugne-Ascain-Sare. Les deux bataillons du régiment ne comptaient plus, le 10, que 643 combattants, dont 23 officiers. L'effectif des présents avait donc diminué de 480 hommes en moins d'un mois. Ce nombre représente le maximum des tués et blessés pour les combats du 25 et du 30 juillet[3].

---

1 Il y eut dans les derniers combats livrés par l'armée d'Espagne un nombre considérable d'officiers hors de combat, qui n'était pas en proportion avec celui des soldats atteints. Le maréchal Soult en donne l'explication dans sa correspondance. Un bataillon anglais était réparti dans toutes les divisions, et les hommes qui le composaient, excellents tireurs armés de carabines, étaient spécialement chargés de viser les officiers. Ils obtinrent des résultats surprenants.

2 Le chef de bataillon Monch Duzer écrivit plus tard au ministre de la guerre : « J'ai enlevé la position d'Elizasso, près Pampelune, le 30 juillet 1813, et les positions de Vera, avec le 28e régiment de ligne que je commandais. Je perdis dans les deux affaires (du 30 juillet et du 31 août) 900 hommes, et 43 officiers sur 47. J'ai eu deux chevaux tués sous moi. » Ces chiffres semblent exagérés, d'après l'examen des situations du 28e.

3 Nous avons relevé sur les contrôles, pour le combat du 25, les noms de 1 officier tué, 11 officiers blessés et 12 hommes de troupe tués, ce qui fait supposer environ 70 sous-officiers et soldats blessés. Pour le combat de Lizasso, nous avons trouvé les noms de 3 officiers tués, 1 officier blessé, 18 hommes de troupe tués, ce qui indique environ 110 sous-officiers et soldats blessés. Le total général des pertes, pour les deux journées, serait donc de 226 hommes. Il a pu cependant être de 300 à 400 hommes, en comprenant les prisonniers et les disparus, à en juger par les situations.

Il n'y eut plus aucun mouvement jusqu'au 30 août. Le 31, le maréchal **SOULT** fit de nouveau reprendre l'offensive pour essayer de secourir la garnison de Saint-Sébastien.

Combat du col de Vera (31 août). — Il fut formé deux fortes colonnes d'attaque. La première était commandée par le général **REILLE**, et devait attaquer du côté d'Irun ; la seconde était sous les ordres du général **CLAUSEL**, et fut réunie en avant d'Ascain. Cette deuxième colonne comprenait 4 divisions, parmi lesquelles la division **DARMAGNAC**. La réserve devait agir au centre des deux colonnes.
Le général **CLAUSEL** fit franchir la Bidassoa, le 31 août, au-dessous de Vera, et attaquer le col. Les alliés furent abordés de front et tournés. Ils battirent en retraite, après avoir subi des pertes considérables. Mais le général **REILLE** et la réserve n'eurent pas de succès. Le maréchal **SOULT** ordonna de rétrograder. Ce mouvement de retraite devait s'exécuter le soir même. Une pluie abondante avait fait monter de plusieurs pieds la Bidassoa. On avait pu la passer à gué le matin, et le soir il fut impossible de la franchir. Le grand pont était détruit depuis le commencement de la campagne. Il fallut donc chercher à passer par le pont de Vera. Il était couvert, du côté de l'Espagne, par un fortin occupé par l'ennemi, qu'on avait négligé de chasser la veille. L'armée fut obligée de défiler sur ce passage étroit, tandis que les Espagnols la criblaient de leurs feux par les créneaux. On perdit ainsi 2,000 hommes, dont 2 généraux de division.
Le 28e subit encore des pertes sérieuses. Il est difficile de les évaluer, parce qu'il fut constamment renforcé à partir de la fin du mois d'août. II comptait, le 1er septembre, 639 présents, dont 29 officiers, et laissait aux hôpitaux 723 hommes, dont 14 officiers[1]. Il retourna au camp d'Ainhoué.

Offensive de l'ennemi (8 octobre). —L'armée ennemie fit une attaque générale le 8 octobre, et surprit plusieurs divisions. A neuf heures du matin, les avant-postes du général **DARMAGNAC**, placés sur la Nivelle, en avant d'Ainhoué, furent brusquement assaillis et bousculés. Les progrès des Anglo-Portugais forcèrent la division à reculer. Heureusement, la division **DARRICAU** accourut à son secours, du camp de Souraïde. L'ennemi fut alors repoussé, et contraint de rentrer dans ses lignes, après avoir perdu 400 hommes.
On dut s'estimer satisfait d'avoir fait échouer cette violente attaque à laquelle personne ne s'attendait. Le maréchal **SOULT** avait prescrit une grande revue, et tous les soldats avaient démonté leurs fusils. **WELLINGTON** dut être averti, par des espions, de cette occasion favorable. La leçon ne fut pas perdue. La ligne des avant-postes fut renforcée, et la surveillance devint plus rigoureuse.

Travaux de l'armée. — L'armée reçut 30,000 conscrits pour réparer ses pertes. On s'occupa activement de les instruire pendant le mois d'octobre. Le maréchal **SOULT** fit beaucoup fortifier les positions françaises. Il y eut trois lignes d'ouvrages. Vers la fin d'octobre, les deux premières lignes fortifiées étaient terminées et garnies d'artillerie, mais la troisième ligne n'était que commencée. L'aile droite de l'armée occupait Urrugne, la droite et la gauche de la route de Saint-Jean-de-Luz et les ouvrages en avant de cette ville. L'aile gauche était à Ascain, au camp de Serres, à Sare, dans la redoute Sainte-Barbe et sur la montagne de la Rhune. Le centre occupait divers points en avant

1 Le 16 septembre, le 28e a 706 présents, dont 30 officiers, 567 hommes aux hôpitaux, dont 14 officiers ; le 1er octobre, 734 présents, dont 33 officiers, 488 hommes aux hôpitaux, dont 9 officiers ; le 16, 735 présents, dont 30 officiers, 415 hommes aux hôpitaux, dont 7 officiers. Du 1er au 16 octobre, il y eut 4 officiers morts et 50 hommes rayés pour longue absence. Le commandant Monch Duzer, promu major dans un autre régiment, partit à cette époque. Le 1er bataillon fut commandé par le chef de bataillon Binant, le 3e par le chef de bataillon Berrand. Le 1er novembre, le 28e comptait 884 hommes, dont 32 officiers. Ces chiffres indiquent que les 2 bataillons furent sans cesse renforcés, et qu'il y eut des nominations continuelles pour remplir les cadres.

d'Ainhoué, le camp de Souraïde, le pic Mondarrain et les hauteurs en avant d'Espelette. Une division détachée gardait les débouchés de la vallée d'Ossès à Bidarray, une brigade couvrait Saint-Jean-Pied-de-Port ; la cavalerie était en avant de Saint-Jean-de-Luz, d'Ascain et de Sare. L'intervalle à défendre était de cinq lieues, depuis Urrugne jusqu'à Combo. Le 28e resta au camp d'Ainhoué jusqu'à la reprise des hostilités. Il y fut rejoint par le colonel **de SAINT-HILAIRE**, nommé en remplacement du colonel **TOUSSAINT**.

Nouvelle offensive de Wellington. Combat d'Ainhoué (10 novembre). — Le 10 novembre, au point du jour, les avant-postes français furent attaqués. **WELLINGTON** fit exécuter une démonstration en avant de Saint-Jean-de-Luz, puis, manœuvrant sur la gauche du général **CLAUSEL**, déboucha avec 30,000 hommes derrière la Rhune. Il s'empara de la redoute placée au sommet de la Rhune, de sorte que la première ligne de défense, de Sare à la mer, se trouva tournée.
Pendant ces premières opérations contre le général **CLAUSEL**, la division **DARMAGNAC** se trouva aussi attaquée dans ses positions en avant d'Ainhoué et à la forge d'Urdax. Elle résista avec énergie, mais, accablée par le nombre, elle fut contrainte de se replier au sud du camp de Souraïde, où elle s'arrêta. Le général **DARMAGNAC** craignit bientôt d'être pris à revers par la colonne ennemie, qui s'était emparée de Sare, et attaqué de front par le corps qui occupait Ainhoué. Il essaya de prendre une autre position, pour faire face au corps anglais de Sare et se ménager une retraite. Par malheur, le terrain était très accidenté, coupé et boisé. Ce mouvement rétrograde s'exécuta avec désordre jusqu'à Ustarits. La retraite de la division **DARMAGNAC** livra un côté du camp de Souraïde aux ennemis, qui forcèrent le général **ABBÉ**, chargé de le défendre, à se retirer. Par contre-coup, les postes inexpugnables de Mondarrain et des hauteurs en avant d'Espelette durent être abandonnés. Les ouvrages construits en seconde ligne, en arrière d'Ascain, tombèrent peu après au pouvoir de l'ennemi, qui les déborda de tous côtés. Les ouvrages de la troisième ligne n'étant qu'ébauchés, la retraite continua.
Lorsque la nuit survint, l'armée française occupait une position parallèle à celle du matin, mais à deux lieues plus en arrière. La gauche était appuyée sur la Nive à Ustarits, la droite à Bidart et à la mer. La tête de pont de Cambo était gardée. **WELLINGTON** établit son quartier général à Saint-Jean-de-Luz le même soir.
Dans cette désastreuse journée, les officiers du 28e durent beaucoup s'exposer et se sacrifier pour rallier leurs jeunes soldats et arrêter la retraite, car 3 d'entre eux furent tués, 4 autres blessés, et le régiment ne perdit au plus que 27 hommes tués ou disparus. La situation de la dernière quinzaine de novembre annonce en effet seulement 1 tué et 26 hommes rayés pour longue absence. Pendant la même période, 42 conscrits désertèrent[1]. Le régiment était constamment renforcé. Du 16 novembre au 1er décembre, il reçut 2 officiers et 297 conscrits.
Pendant la journée du 11, il tomba une telle pluie, que les eaux de la Nive furent grossies considérablement, ce qui donna au maréchal **SOULT** l'idée de l'utiliser comme nouvelle ligne de défense, en n'occupant que les points où l'ennemi pouvait la franchir. L'armée de **WELLINGTON** se trouva de la sorte maintenue dans les seuls cantons de Saint-Jean-de-Luz, d'Espelette et d'Ustarits. La division **DARMAGNAC** fut établie à Villefranche. Le général en chef fit replier ses deux ailes sur Bayonne, afin de couvrir et de protéger la construction des travaux immenses exécutés en avant de cette place, où le quartier général fut établi le 12.

1Ce n'est qu'à partir de ce moment que les situations signalent un certain nombre de déserteurs. Ces défections devant l'ennemi ne s'étaient pas encore produites au régiment, et elles n'eurent lieu que parmi les conscrits. Du 1er au 16 décembre, il s'en échappa encore 21.

Affaires sur la Nive. Bataille de Saint-Pierre-d'Irube (9-13 décembre). — Le temps s'améliora dans les premiers jours de décembre, et la Nive redevint guéable. **WELLINGTON** en profita. Le 9 décembre, un grand feu donna, de bon matin, le signal de l'attaque aux Anglo-Portugais répartis sur la rive gauche de la Nive. Les 3 divisions françaises, chargées de la défense de la rivière, se disposèrent au combat. Les divisions **DARMAGNAC** et **DARRICAU**, placées sur la Nive inférieure, s'opposèrent avec acharnement au passage. Les succès furent longtemps balancés. Des corps ennemis. étaient maîtres de la rive droite de la Nive, mais ils ne pouvaient avancer. Le plateau de Villefranche fut enlevé par les Anglo-Portugais, après beaucoup d'efforts et de grandes pertes. La division **DARMAGNAC** revint à la charge et le reprit. Cependant, vers le soir, l'ennemi finit par s'en emparer et le garder.

A la tombée de la nuit, une partie de l'armée de **WELLINGTON**, ayant passé la Nive à Cambo, Ustarits et Villefranche, se trouvait à cheval sur la grande route de Saint-Jean-Pied-de-Port, à deux lieues environ de Bayonne. Mais les alliés étaient coupés en deux par la Nive, qui grossit beaucoup pendant la nuit, par suite des pluies de la journée. Leurs communications n'étaient assurées que par quelques faibles ponts qui allaient être emportés. Cette situation inspira au maréchal **SOULT** un plan bien conçu. Pendant la nuit du 9 au 10, il rassembla ses forces pour tomber vigoureusement sur l'ennemi, d'un côté de la rivière où il n'aurait affaire qu'à une partie de l'armée de **WELLINGTON**.

Des colonnes d'attaque se portèrent, par un pont de bateaux établi au-dessus de Bayonne, sur la rive gauche de la Nive. Le mauvais temps contraria les opérations. La pluie, tombant à flots, nuisit à la marche et aux attaques, empêchant les soldats de tirer. Pendant ces combats, la division **DARMAGNAC** garda les défilés d'Arauns et d'Ustarits ; elle n'eut pas l'occasion d'intervenir.

Le maréchal **SOULT** résolut d'aborder les Anglo-Portugais par la rive droite et de les attaquer brusquement à Saint-Pierre-d'Irube. La position de Bayonne favorisait cette manœuvre, car, pour passer d'une rive de la Nive à l'autre, les Français n'avaient que quelques kilomètres, tandis que l'ennemi avait trois lieues.

Les divisions **DARMAGNAC, ABBÉ, FOY, DARRICAU** et **MARANSIN**, placées sous le commandement du général **d'ERLON**, se portèrent, par Bayonne, sur la rive droite de la Nive, dans la nuit du 12 au 13. Elles campèrent avant le jour au pied de Saint-Pierre-d'Irube. Mais les troupes eurent l'imprudence de laisser éteindre leurs feux sur leurs anciens emplacements, et elles en allumèrent d'autres sur les nouveaux. Cet indice donna l'éveil à **WELLINGTON**, et il renforça le général **HILL**, qui allait être attaqué. Les divisions françaises se heurtèrent, le 13, à 50,000 hommes au lieu de 20,000. Cependant elles obtinrent d'abord des succès. La division **DARMAGNAC** et la division **FOY** parvinrent à tourner la droite de l'ennemi par Saint-Jean-le-Vieux-Mouguerre ; elles durent battre en retraite à la suite de l'insuccès des autres divisions. La lutte ne prit fin qu'à la nuit.

La bataille de Saint-Pierre-d'Irube, qui termina la campagne de 1813 dans les Pyrénées, est une des plus sanglantes que l'armée d'Espagne ait livrées. Les pertes furent énormes des deux côtés. L'ennemi évalua les siennes à 8,000 hommes. Les Français eurent environ 6,000 hommes hors de combat. La situation du 28e n'accuse que 8 tués ; mais ce nombre dut être plus considérable, car 24 hommes, sans doute disparus, furent encore rayés. Les affaires de la Nive, qui durèrent du 9 au 13 décembre, coûtèrent 16,000 hommes à l'armée de Wellington, et 10,000 aux Français. Le maréchal **SOULT** avait, après tous les combats livrés, 20,000 hommes de moins qu'au commencement de la campagne. Les conscrits ne compensaient pas ces pertes, n'étant pas assez exercés. Les alliés, eux, se renforçaient de plus en plus avec des corps espagnols.

SOULT fit prendre à son armée de nouvelles positions formant une ligne courbe, depuis Saint-Jean-Pied-de-Port jusqu'à l'embouchure de l'Adour, et transporta, le 20, son quartier général à Peyrehorade. Le général **d'ERLON** fut chargé de garder la ligne de l'Adour, depuis Saint-Esprit

jusqu'au confluent des gaves. La division **DARMAGNAC** se plaça à Saint-Laurent. Le 28e occupa Saint-Barthélemy.

Situation des bataillons du 28e à la fin de 1813. — A la fin de l'Empire, les bataillons furent dispersés et subirent des transformations ; en outre, il en fut créé d'autres. Aussi est-il bon d'indiquer la situation de chaque bataillon ancien ou nouveau, à la fin de 1813, et le rôle qu'il a joué pendant les dernières luttes.

1er Bataillon. — Un décret impérial du 22 novembre 1813 prescrivit la formation d'une armée de réserve des Pyrénées, dont la 1re division, mise sous le commandement du général de division **LHUILLIER**, se réunit à Bordeaux. Le cadre du 3e bataillon du 28e entra dans la composition de cette 1re division pour former un 6e bataillon du 28e. Le maréchal **SOULT** donna aussitôt des ordres, et le 30 novembre, au camp de Villefranche, les 1er et 3e bataillons n'en formèrent plus qu'un seul. Le 3e versa ses soldats au 1er, et ses cadres partirent pour Bordeaux (21 officiers et 96 sous-officiers, caporaux et soldats). Le 1er bataillon compta alors 19 officiers et 1,928 hommes de troupe présents, avec 293 hommes aux hôpitaux, dont 2 officiers. Il resta à Saint-Barthélemy, sous les ordres du chef de bataillon **BINANT** et du colonel **de SAINT-HILAIRE**. Il fut ensuite affecté à la 7e division de la Grande Armée, et fit la campagne de France avec l'empereur en 1814. Il partit de Saint-Barthélemy au mois de janvier.

2e Bataillon. — Le 2e bataillon, après son départ de l'armée d'Espagne, s'était réorganisé au dépôt, à Saint-Omer. Le 23 juin, il fut envoyé à Mayence, et fit la campagne de 1813 avec le 14e corps de la Grande Armée. Il fut fait prisonnier avec la garnison de Dresde. Le chapitre suivant contiendra son histoire.

3e Bataillon. — D'après les prescriptions du décret du 22 novembre, dont il vient d'être parlé, ce bataillon devait cesser d'exister, puisque les cadres étaient envoyés à Bordeaux pour former un 6e bataillon, qui aurait été l'ancien 3e. Après les revers de la campagne de 1813, **NAPOLÉON** fit organiser le plus de bataillons qu'il fut possible. Le 3e fut donc reconstitué à Saint-Barthélemy, par le colonel **de SAINT-HILAIRE,** dans les premiers jours de janvier 1814, avec quelques officiers reçus d'autres corps et des gradés nouveaux. On dédoubla ensuite le 1er bataillon. Cette opération ne se fit pas sans peine. La pénurie des cadres était extrême. Le colonel demanda au ministre de la guerre des officiers du dépôt, disant qu'il était « dans le plus grand embarras ». Enfin, le 16 janvier, le colonel eut ses 1er et 3e bataillons organisés avec les effectifs suivants : 1er bataillon (Binant, chef de bataillon), 20 officiers et 589 sous-officiers et soldats présents ; 3e bataillon (Bertin, chef de bataillon), 11 officiers et 523 sous-officiers et soldats présents. Aux hôpitaux, 322 hommes, dont 2 officiers. Le 3e bataillon partit avec le 1er, et fit aussi la campagne de France au 7e corps en 1814.

4e Bataillon. — Le 4e bataillon, rappelé d'Espagne, avait rejoint le dépôt. Il se reforma peu à peu. Le 21 juin 1813, le chef de bataillon **BRAGAIRAT** fut nommé major au 121e de ligne et remplacé, le 9 juillet, par le chef de bataillon **FLOUEST**. Au mois de juillet, le 4e bataillon fut envoyé à Mayence et fit partie du corps d'observation de Bavière. En 1814, il fut affecté à l'armée du Nord. Son histoire se trouvera dans le chapitre suivant.

5e Bataillon. — Le 5e bataillon, de dépôt, demeura toujours à Saint-Omer. Il détacha seulement des compagnies de tous les côtés, comme il a déjà été dit. Le capitaine **SOMMIÈRES** ne cessa de le commander jusqu'en 1814, sous la direction du major, qui fut souvent changé. Le 10 avril 1813, le

major en premier **BAILLON** remplaça le major **DESCHAMPS**, et fut envoyé en Allemagne. Le 7 décembre, le major **LABADIE** prit la place du major **BAILLON**. Les 3e et 4e compagnies du 5e bataillon furent détachées à Anvers, dans les derniers mois de 1813 ; elles y restèrent jusqu'à la reddition. Le bataillon garda ses 1re et 2e compagnies en 1814.

6e Bataillon. — Le nouveau 6e bataillon fut organisé à 6 compagnies, le 29 décembre 1813, à Bordeaux. Il n'avait, à sa création, que 20 officiers, 98 sous-officiers, caporaux et anciens soldats, avec 104 conscrits de la levée. de 300,000 hommes. Il fut commandé, pendant sa courte existence, par le capitaine **FERROUILLET**, qui devint chef de bataillon, en remplacement du commandant **BERRAND**, parti en congé. Le 6e bataillon fit la campagne de France au 7e corps, en 1814, avec les 1er et 3e bataillon.

7e Bataillon. — Un 7e bataillon fut créé par décret du 15 décembre 1813, et organisé à Saint-Omer le 11 février 1814. Il fut constitué à 6 compagnies et commandé par le chef de bataillon **LEGROS**, venu des officiers à la suite du dépôt. Il n'avait, au début, que l'effectif suivant, tiré des 4e et 5e bataillons : 14 officiers, dont 4 absents, 27 sous-officiers et soldats, dont 1 absent. Les compagnies possédaient 1 lieutenant et 1 sous-lieutenant. Il n'y avait pas un seul capitaine. Ce bataillon fut compris dans le 1er corps, du général **MAISON**, en 1814 ; mais on ne put lui laisser que 5 officiers, et il ne réunit que 362 hommes, au lieu de 500 que voulait lui donner le ministre de la guerre. Il resta à Douai, dont il forma la garnison, avec quelques autres troupes, jusqu'à la chute de l'Empire.

Petit dépôt. — Un petit dépôt, formé à Bayonne, eut une administration séparée, depuis le 15 octobre 1808 jusqu'au 21 décembre 1813 ; à cette dernière date, il fut dissous.

CHAPITRE VIII.

Histoire des 2e et 4e Bataillons en 1813 et 1814.

Départ des 2e et 4e bataillons. — Pendant que **NAPOLÉON** luttait en Allemagne contre l'armée russo-prussienne, il faisait préparer des réserves sur ses derrières. Un corps, comprenant 6 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie, se réunit sur les frontières de la Bavière, à Wurtzbourg, Bamberg et Bayreuth, sous les ordres du maréchal **AUGEREAU**. Les 2e et 4e bataillons du 28e furent affectés à ce « corps d'observation de Bavière ».
Le 2e bataillon quitta Saint-Omer le 23 juin 1813 et arriva à Mayence le 16 juillet. Le 4e bataillon ne partit qu'un mois après, et se trouva à Mayence le 15 août. Ces deux bataillons ne furent pas réunis. Le 2e, plus vite organisé, fut envoyé de suite à la 45e division, et fit la campagne d'Allemagne avec le 14e corps.
Le 4e bataillon fut désigné pour la 52e division, qui était à Wurtzbourg ; mais il ne la rejoignit jamais, parce qu'il ne parvint pas à avoir un effectif suffisant. Parti de Saint-Omer avec 21 officiers et 161 hommes de troupe, il n'en avait pas davantage le 24 septembre. Il devait recevoir 650 hommes, plusieurs fois annoncés, qui n'arrivèrent pas. Le corps d'observation de Bavière partit pour Leipzig le 17 septembre, et laissa à Mayence le 4e bataillon du 28e, qui retourna à Saint-Omer au mois de décembre, et fut employé au 1er corps en 1814.

2e bataillon en Allemagne (14e corps). — La 45e division, commandée par le général **RAZOUT**, se réunit à Wurtzbourg. Le 2e bataillon s'y rendit de Mayence et fut placé à la 1re brigade, sous les ordres du général **GOGUET**. Ce bataillon, réuni à un autre du 8e de ligne, fut commandé par le major **GILLY**.

Pendant l'armistice de Pleswitz, qui prit fin le 10 août, **NAPOLÉON** tira du corps d'observation de Bavière les 42e, 43e, 44e et 45e divisions d'infanterie, afin de constituer le 14e corps, qu'il appela à lui pour renforcer la Grande Armée, et qu'il mit sous les ordres du maréchal **GOUVION-SAINT-CYR.** Le 2 août, la 45e division était à Bamberg, puis elle s'avança jusqu'à Hoff. Elle y resta jusqu'au 23, et se rendit en avant de Dresde, pour occuper les ouvrages de Pirna, avec les 43e et 44e divisions. Le 2e bataillon du 28e, commandé par le chef de bataillon **CANET**, avait, le 25, 455 combattants, dont 20 officiers, et 33 hommes aux hôpitaux.

Après la rupture de l'armistice, **NAPOLÉON** courut en Silésie pour porter les premiers coups à l'armée de **BLÜCHER**. Pendant qu'il était éloigné, la principale armée des alliés, commandée par **SCHWARZENBERG**, s'avança sur Dresde. Le 24, la 42e division du 14e corps fut attaquée par le corps de **WITTGENSTEIN**. **GOUVION-SAINT-CYR** fit replier ses troupes dans Dresde, où il se concentra. La ville avait été mise en état de défense. Les fortifications étaient réparées. On avait fortifié les faubourgs et crénelé les principaux édifices. Le 14e corps était très exposé, ayant à peine 20,000 hommes contre 150,000. Mais **SCHWARZENBERG** différa l'attaque, et **NAPOLÉON** arriva le 26, dans la matinée, avec sa garde et le 1er corps de cavalerie.

Bataille de Dresde (26 et 27 août). — Le 26, à quatre heures du soir, **SCHWARZENBERG** se décida à attaquer, avec 6 colonnes, chacune précédée de 50 bouches à feu. L'artillerie ennemie ayant forcé les Français à évacuer les redoutes, le combat continua dans les retranchements des faubourgs, qui furent défendus avec une rare valeur. A six heures, toutes les réserves du 14e corps étaient engagées ; les obus et les boulets balayaient les rues.

Les masses ennemies étaient concentrées pour un assaut définitif, depuis la barrière de Freyberg jusqu'à celle de Pirna. **NAPOLÉON** les attaqua sur les deux flancs avec sa garde. L'armée alliée fut repoussée, après avoir perdu 4,000 hommes et 2,000 prisonniers. Les Français eurent environ 3,000 hommes hors de combat.

Le 27, **SCHWARZENBERG** renouvela l'attaque qui avait échoué contre le 14e corps, mais l'empereur avait reçu deux autres corps (2e et 6e), avec de la cavalerie, et avait disposé ses troupes pendant la nuit. Le 14e corps se trouvait au centre de la ligne ; il était placé en arrière de Strehlen et occupait le parc. Il obtint des avantages contre le corps de **KLEIST**, qu'il repoussa vers Grüna. Le 28e eut 25 blessés, dont 13 succombèrent à leurs blessures. On ignore le nombre des tués, qui dut être approximativement de 5 ou 6.

SCHWARZENBERG, voyant sa gauche accablée pendant que sa droite pliait, ordonna la retraite à quatre heures de l'après-midi. Il avait perdu 38,000 hommes, dont 18,000 prisonniers, 26 canons et 18 drapeaux.

Suite des opérations. — Le 28, l'armée suivit les alliés ; le 14e corps alla à Maxen ; le 29, à Reinhards Grimma ; le 30, il prit position à Dittersdorf, où il recueillit les débris du 1er corps défait à Kulm. Le 31, le maréchal **SAINT-CYR** se rendit à Liebenau.

NAPOLÉON rappela le 14e corps sur Dresde et l'envoya au camp de Pirna, en le chargeant de garder Koenigstein et Lilienstein, le camp et le défilé de Péterswalde. Le corps fut placé à Freyberg, et le 1er dans Dresde. Après avoir pris ces dispositions, **NAPOLÉON** partit le 3 septembre pour manœuvrer contre **BLÜCHER**. **SCHWARZENBERG**, ayant appris que l'empereur était en

marche sur Bautzen, s'avança de nouveau vers la ville de Dresde, défendue par les 1er, 2e et 14e corps.
Le maréchal **GOUVION-SAINT-CYR** écrivit à l'empereur le 3 :
« L'armée ennemie est formée sur trois lignes entre Toeplitz et la frontière de Saxe. Elle est prête à déboucher de nouveau sur Dresde. Elle est très attentive à nos moindres mouvements, et ses postes sont si près des nôtres, qu'on sera tout de suite engagé sérieusement. La grande supériorité des forces de l'ennemi nous laisse à craindre des résultats fâcheux ; d'abord à cause de cette infériorité si disproportionnée dans toutes les armes, et plus encore par le découragement qui règne dans nos soldats, occasionné par le manque de subsistances. On ne peut plus les tenir dans les camps. La faim les chasse au loin pour trouver quelque chose pour subsister, et il est à craindre, sous peu de jours, une désorganisation complète, si on ne peut leur fournir des subsistances. Le pays est ruiné, la ressource des pommes de terre même s'épuise. On n'en trouve plus autour de quelques villages. Il faut aller les chercher au loin, et les positions seront dégarnies quand l'ennemi attaquera.
« L'esprit et le moral du 14e corps sont bons, mais les corps sont exténués par le manque de nourriture. Il m'est fort pénible de vous présenter un pareil tableau ; je ne le fais que parce que je suis persuadé que mon devoir le commande. »
Le 4, l'ennemi attaqua les avant-postes et fut repoussé. Le lendemain, le maréchal écrivit à l'empereur : « Dans la soirée, il nous est arrivé un peu de farine, et nous espérons avoir aujourd'hui un peu de pain. » Le 6, **WITTGENSTEIN** s'empara des positions de Borna et de Gieshübel. Le maréchal prit de nouvelles dispositions plus en arrière. Attaqué de nouveau, il plaça le 14e corps de la façon suivante : 43e division sur les hauteurs de Zehist et Zuschendorf, la gauche à Pirna ; 45e division à Dohna, avec 3 bataillons détachés à Heidenau ; la réserve d'artillerie à Sporbitz, avec 3 faibles bataillons de la 42e division. Le reste de cette division était au camp de Lilienstein et aux environs de Kanigstein.

*Combat de Doln*a (8 septembre). — **NAPOLÉON** revint à Dresde, et fit attaquer le corps de **WITTGENSTEIN** par le 14e corps, qui obtint des avantages et le repoussa sur Pirna. Le 2e bataillon du 28e prit une part brillante à ce combat, où il eut 2 officiers et 5 soldats tués. Le lendemain, il poursuivit l'ennemi et soutint un nouvel engagement qui lui valut une perte de plus de 15 hommes.

Poursuite. — Le 9, l'empereur porta les 1er, 2e et 14e corps sur Liebstadt, pour tourner l'ennemi qui battait en retraite. **KLEIST** et **WITTGENSTEIN** ne purent être devancés et coupés de leur ligne de retraite, comme on se l'était proposé ; ils traversèrent en hâte les montagnes le 10. Le 11, Napoléon revint à Dresde, laissant le 1er corps à Hollendorff, le 2e à Altemberg, le 14e sur les hauteurs de Borna et la jeune garde à Pirna.
Le 13, le maréchal **GOUVION-SAINT-CYR** écrivit à l'empereur : « Je m'attends à voir l'ennemi reprendre l'offensive. Nous pensons peu aux embarras que cela va nous procurer, étant fortement occupés d'embarras plus grands encore, celui de la pénurie affreuse des subsistances dans laquelle on se trouve, d'autant plus qu'il n'existe plus rien pour les hommes et les chevaux à de fort grandes distances du camp. »
Le temps était devenu affreux. Il tombait des averses diluviennes. Le général commandant la 44e division disait : « Je suis sûr que je n'aurais pas dix fusils en état de faire feu, s'il en était besoin. »
Les soldats affamés mangèrent tout ce qui leur tomba sous la main, et ne tardèrent pas à être la proie des maladies. Le chef d'état-major du 14e corps fit un ordre du jour prescrivant de s'abstenir de tout fruit dont on ne connaissait pas la propriété, car une vingtaine de soldats avaient été pris d'une sorte de folie après avoir mangé les fruits d'un arbuste trouvé dans les forêts.

Le 15, le bataillon du 28e avait 494 combattants, dont 20 officiers ; il laissait aux hôpitaux 120 hommes, dont 1 officier; 3 hommes avaient été pris par l'ennemi. La situation porte la note suivante : « La chaussure est en très mauvais état, et il n'y a aucuns fonds pour s'en procurer. » Le bataillon était passé sous les ordres du général de brigade **Edmond d'ESCLEVIN.**
Le mauvais temps, le manque de subsistances et la force de l'ennemi contraignirent les trois corps à rétrograder sur Dresde. Le 14e corps s'y trouva réuni tout entier le 10 octobre, et n'en bougea plus. Les coalisés, enhardis par leurs succès, prirent l'offensive et s'avancèrent sur Leipzig. **NAPOLÉON** y concentra ses forces. Il eut un instant la pensée d'emmener avec lui les 1er et 14e corps, qui étaient à Dresde, avec 30,000 hommes, puis il y renonça. Ces deux corps ne tardèrent pas être bloqués.

Combat de Raknitz (17 octobre). — Le maréchal **SAINT-CYR** attaqua le corps de **TOLSTOY**, fort de 20,000 hommes, que les alliés avaient laissé devant la ville. Il fit sortir 4 des six divisions qu'il possédait, et se porta sur Raknitz, où l'ennemi élevait des redoutes. Les Russes furent chassés de leurs ouvrages et rejetés sur Dohna, après avoir perdu 1,200 prisonniers, 10 canons et des caissons.
Le bataillon du 28e contribua à ce succès. Le capitaine **MILLOT** et 4 soldats furent tués. Le nombre des présents, qui, le 1er, s'élevait à 470, n'était plus, le 10, que de 457, et, le 10 novembre, que de 401. Le chiffre des hommes à l'hôpital était de 134, du 1er an 10 octobre, et de 159 le 10 novembre.

Défense de Dresde. — L'ennemi se renforçant, le maréchal **SAINT-CYR** fut obligé de rapprocher ses troupes de Dresde, et, plus tard, de les renfermer dans l'enceinte des ouvrages qui couvraient les faubourgs, quand le corps de **KLENAU** arriva, rendu libre par la victoire des alliés à Leipzig. Le 26 octobre, le 28e prit part à un combat qui lui coûta 8 tués, et sans doute une quarantaine de blessés.
Le blocus de Dresde ne pouvait durer longtemps. Les vivres étaient presque épuisés. Le 1er novembre, on ne distribuait plus que 4 onces de viande de boucherie et 4 onces de cheval, qu'on ne pouvait même faire cuire, parce qu'on manquait de bois. Les soldats n'avaient plus de souliers. Les fatigues du service et le défaut de nourriture occasionnèrent des maladies et des décès nombreux. Il mourut environ 130 hommes par jour aux hôpitaux pendant le mois de novembre. Les cartouches faisaient défaut. Comme les soldats n'en avaient plus que 30, on leur interdit de tirer sans ordre.
Le maréchal **SAINT-CYR** se décida, suivant les instructions de l'empereur, à envoyer le comte **de LOBAU**, avec 14,000 hommes, vers Torgau, de lui faire descendre l'Elbe par la rive droite, puis, s'il réussissait à percer, de suivre lui-même avec son armée.
Le 6 novembre, à quatre heures du matin, toutes les troupes furent réunies sur la route de Grossenhain. Elles n'avaient que les bagages indispensables. On partit avant le jour. La marche fut retardée par la division **DUMONCEAU**, qui se trompa de route dans l'obscurité. Il faisait déjà grand jour quand on atteignit la position du Weinberg, où l'ennemi s'était retranché. Il se livra un combat très vif, qui coûta 505 tués et blessés aux Français, et plus d'un millier aux alliés. La 45e division, du général **RAZOUT**, n'eut que 26 hommes blessés et 20 disparus, parce qu'elle était en réserve et n'avait servi qu'à repousser les attaques de flanc.
L'ennemi s'était rapidement concentré. Le maréchal **SAINT-CYR** désespéra de le forcer, le quart des munitions de guerre étant déjà consommé. Il revint à Dresde.
Le 10, le nombre des malades devint tellement considérable, qu'il fut impossible de relever les postes.

Capitulation de Dresde (11 novembre). — La capitulation fut signée. La garnison devait poser les armes et se rendre en France, sous la condition de ne pas servir avant l'échange. Elle partit en six colonnes. La 45e division se mit en route le 17, avec la 4e colonne. Mais **SCHWARZENBERG**,

violant cette convention militaire, refusa de ratifier la capitulation et de laisser nos troupes rentrer en France. Elles durent s'arrêter et se rendre. Elles furent emmenées prisonnières en Autriche.
Le 28e n'eut plus de 2e bataillon pendant la fin de l'Empire.

4e Bataillon au 1er corps d'armée (1814). Pendant le mois de janvier 1814, le 4e bataillon, renforcé, fut employé à rétablir l'ordre dans les arrondissements de Béthune, Saint-Pol et Saint-Omer, où des coureurs ennemis avaient excité des rébellions. Il fut ensuite affecté au 1er corps d'armée, commandé par le général **MAISON**, 1re division. Ce corps, formé par décret du 4 novembre 1813, prit plus tard la dénomination d'armée du Nord.

Combat de Cassel (19 février). — Des partis ennemis parcouraient le département du Nord. Le bataillon fut détaché pour les disperser. Le 19 février, le chef de bataillon **FLOUEST** livra un combat au chef de parti **GEISMAR**, qui s'était présenté devant Cassel avec 1,000 cavaliers environ et de l'infanterie. Le 4e bataillon repoussa l'ennemi, après une lutte assez vive ; il lui tua une centaine d'hommes, et lui en blessa beaucoup plus. Il se lança ensuite à la poursuite des fuyards. 300 dragons du colonel **GEISMAR** mirent pied à terre et cherchèrent à protéger la retraite. La compagnie de voltigeurs du 4e bataillon, commandée par le capitaine **CALLY**, fondit sur eux et les chassa, la baïonnette dans les reins, jusqu'à Saint-Sylvestre.
Le général **MAISON** rendit compte au ministre de ce combat, et demanda la croix pour le chef de bataillon **FLOUEST**, en disant : « C'est aux bonnes dispositions prises par cet officier supérieur, ainsi qu'à sa fermeté et à la manière dont il a su électriser les jeunes soldats, que sont dus la bonne conduite de sa troupe et les succès obtenus. » Il sollicita aussi la décoration pour le capitaine **CALLY**[1].

Garnison de Lille. — Le 4e bataillon fut bientôt réclamé au ministre de la guerre par le général **MARAN**, qui commandait à Ostende : « Le 4e bataillon du 28e, qui était parti de Saint-Omer par vos ordres, pour renforcer ma garnison, a d'abord été arrêté à Dunkerque, et est maintenant à Cassel. J'en ai le plus grand besoin, car les maladies et la désertion ont réduit ma garnison à moins de 600 hommes. » (27 février.)
Mais le général **MAISON** réunit tout ce qu'il put de son corps d'armée à Lille, et il conserva le 28e avec lui. Il disait, le 19 mars, au ministre : « La mesure de retirer des dépôts les hommes disponibles ne produit rien. Il m'est déjà arrivé ici 5 ou 600 hommes des 28e, 43e, 46e et 55e, et il n'y a pas dans ce nombre 200 en état d'entrer en campagne. Tous les autres sont absolument nus, sans chaussures et sans gibernes. Je ne parle pas de la désertion qui a eu lieu en se rendant de leur dépôt à Lille. Tous les conscrits de ces départements, qui sont dans les corps, désertent d'une manière effrayante. Cependant, ces troupes n'ont jamais manqué de rien depuis que je les commande. Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que la plus grande partie de ces déserteurs passent à l'ennemi, chose inouïe dans nos armées depuis la guerre de la Révolution. »
Le 10 mars, le 4e bataillon du 28e comptait 362 présents, dont 14 officiers. Il faisait partie de la 2e brigade, du général **PENNE**, de la 1re division, du général **SOLIGNAC**.
Le général **MAISON** partit de Lille le 25 avec son corps d'armée, arriva le 26 à Gand, d'où il communiqua avec la garnison d'Anvers. Il repartit le 30 pour se diriger sur Courtrai.

1 Flouest**,** né à Dieppe en 1777, entré au service comme soldat en 1799, sergent la même aunée, sous-lieutenant en 1800, lieutenant en 1803, capitaine en 1808, chef de bataillon au 28e le 19 juillet 1813. Il avait déjà fait 12 campagnes.
Cally**,** né à Bernay (Eure) en 1772, entré au service comme soldat en 1794, sergent en 1801, sous-lieutenant en 1808, lieutenant en 1809, capitaine en 1811. Il avait été blessé à Marengo, et avait 21 campagnes.
Ces deux officiers furent décorés en mars 1814.

Combat de Courtrai (31 mars). — Le 31, à sept heures du matin, les avant-postes furent attaqués par le corps du général **THIELMANN**, fort de 10,000 hommes environ. Il se porta en avant de Sweveghem, sur une belle hauteur, et commença son déploiement en formant 3 colonnes. Le général **MAISON** l'attaqua vivement sur les deux ailes, avant qu'il n'eût achevé son mouvement, pour le rejeter dans le défilé par lequel il était venu. L'ennemi fut bousculé sur tous les points à la fois, et mis en déroute complète. On le poursuivit au delà de Krikove, sur la route d'Audenarde, et on lui tua plus de 400 hommes. On s'empara de 2 pièces de canon et d'un millier de prisonniers.
« J'ai à faire l'éloge des troupes, dit le général en chef dans son rapport. En général, elles étaient animées du meilleur esprit. Cependant, je dois citer particulièrement les 27e léger, 17e et 28e de ligne, de la brigade **PENNE**, division du général **SOLIGNAC**, qui attaquèrent et culbutèrent vivement la gauche de l'ennemi. Ma perte ne va pas au delà de 300 hommes tués ou blessés. »
Pour le 28e, nous n'avons retrouvé les noms que d'un tué et d'un blessé ; mais ses pertes furent probablement plus fortes.

Retour à Lille. — Le corps d'armée prit la route de Tournay pour rentrer à Lille. Le général **MAISON** fit tirer quelques coups de canon sur les portes de Tournay, « pour voir si cette ville était bien gardée. » Ayant appris que l'ennemi y avait fait entrer un renfort de 3,000 hommes, il prit position sur les hauteurs, puis, le 1er avril, se retira derrière la Marque. Un jour de repos fut donné aux troupes fatiguées. « Après quoi, disait le général en chef, j'irai au secours de Maubeuge, que l'ennemi tient toujours étroitement bloquée. »
La division **SOLIGNAC** rentra à Lille, mais la brigade **PENNE** fut détachée à Valenciennes. Un ordre du jour du général **MAISON**, en date du 10 avril, annonça à son corps d'armée l'armistice qu'il avait signé avec le général **THIELMANN**, et invita à reconnaître le nouveau souverain *Louis* **XVIII**. A Lille, les troupes de la garde se soulevèrent et partirent « pour aller retrouver leur empereur ». Les autres corps d'infanterie ne bougèrent pas. On fit signer aux officiers un acte d'adhésion.
Un arrêté du gouvernement provisoire, permettant de renvoyer les conscrits dans leurs foyers, fut mal interprété et amena une effrayante désertion, favorisée par les habitants. Du 16 avril au 1er mai, 100 hommes du 4e bataillon du 28e s'enfuirent.
Le 16 avril, le bataillon comptait 480 présents, dont 15 officiers et 45 hommes aux hôpitaux. Le 1er mai, il ne lui restait que 366 présents, dont 16 officiers. Le bataillon se rendit à Calais ; le 5, il rejoignit le dépôt à Saint-Omer, où arrivèrent bientôt les 1er, 3e et 6e bataillons.

CHAPITRE IX.

Campagne de France (1814).
(1er, 3e et 6e Bataillons)

NAPOLÉON avait demandé au maréchal **SOULT** 14 ou 15,000 hommes de ses meilleures troupes pour Paris. Des relais furent préparés sur les routes pour transporter l'infanterie en poste. Les 1e et 3e bataillons du 28e furent désignés et affectés à la 9e division du 7e corps. Ils partirent de

Peyrehorade le 22 janvier, avec 1,143 hommes, dont 31 officiers[1]. La 9e division, d'après l'ordre du ministre, devait faire trois étapes par jour ou au moins deux. Elle arriva le 23 à Orthez et à Pau. Ces troupes voyagèrent dans des charrettes traînées par des bœufs. Ce moyen de locomotion n'était pas rapide. Le général **BOYER**, commandant la 9e division, écrivit d'Agen au ministre de la guerre, le 27 janvier, que ces charrettes retardaient sa marche, que sa troupe préférait voyager à pied, et qu'il croyait ainsi arriver plus vite. La 9e division devait se diriger sur Périgueux, puis on la fit passer par Montauban, Cahors et Limoges, afin d'éviter les mauvais chemins de la Dordogne, qui étaient impraticables.

La 9e division quitta Agen le 29 janvier et arriva le soir à Moissac, le 30 à Caussade, le 31 à Cahors, le 1er février à Souillac, le 2 à Uzerche, le 3 à Pierre-Bussière et le 4 à Limoges. Le général **CHANET** écrivit de Melun, au ministre, le 13 février, que la 1re colonne de la 9e division, forte de 100 officiers et 2,200 hommes de troupe, était arrivée en poste le 11, et qu'elle était repartie le 12, à sept heures du matin ; que la 2e colonne, comptant 88 officiers et 2,700 hommes de troupe, était arrivée en poste le 12, et était repartie le 13 au matin, pour rejoindre la 1re au 7e corps, commandé par le maréchal **OUDINOT**.

Le 6e bataillon s'était organisé à Bordeaux. Il en partit le 2 février, avec 696 combattants, dont 13 officiers. Il arriva le 9 à Poitiers, d'où il se transporta en poste. Il traversa Orléans le 12, et rejoignit le 7e corps à Guignes le 16. Ce bataillon était commandé par le chef de bataillon **FERROUILLET**, et composé seulement de conscrits armés et habillés à la hâte. A l'arrivée, il avait 645 combattants, dont 17 officiers[2].

Le colonel **de SAINT-HILAIRE** eut ainsi 3 bataillons sous ses ordres ; le 1er comptait 330 présents, dont 19 officiers ; le 3e, 322 présents, dont 14 officiers. Le 28e avait donc 1,297 combattants, dont 50 officiers. Il fut placé à la 2e brigade, commandée par le général **CHASSÉ**, de la 9e division[3].

Opérations du 7 corps. — Quand le 28e arriva, le 7e corps était replié derrière l'Yères, avec les 2e et 11e corps, attendant le retour de **NAPOLÉON**. Ce dernier accourut à Guignes le 16, avec des renforts, et se prépara de suite à prendre l'offensive contre la grande armée alliée, commandée par **SCHWARZENBERG**.

Le 17, le 2e corps, du maréchal **VICTOR**, partit le premier, suivi des 7e et 11e. On s'avança rapidement sur Nangis, en refoulant les troupes russes de **WITTGENSTEIN** et les troupes bavaroises. **NAPOLÉON** envoya le maréchal **OUDINOT** par Provins sur Nogent. Le 7e corps prit position, le 17, à la Petite-Bertauche, ayant son avant-garde à Maison-Rouge. Le 18, le corps d'armée se réunit à Maison-Rouge dès le commencement du jour, et alla prendre position à Sourdun, ayant son avant-garde au Mériot. Le 19, il se porta à Donnemarie, laissant une arrière-garde à Provins. Le 20, il partit de très bonne heure pour passer le pont de Bray, qui avait été rétabli pendant la nuit. Il continua sa marche pour se porter, par la rive gauche de la Seine, à Nogent, où il se mit en

1 Ces deux bataillons ont dû passer des hommes à d'autres régiments de la Grande Armée; car, après avoir rejoint le 7e corps, ils ne comptaient plus que 652 présents, dont 33 officiers, comme nous l'indiquons plus loin.

2 Il restait au chef de bataillon Ferrouillet 4,800 fr. de la somme qu'il avait reçue pour le transport de son bataillon en poste. Il déposa ce reliquat dans la caisse du bataillon qui fut prise par l'ennemi, avec les bagages et le matériel du 7e corps, à Fère-Champenoise. Après la guerre, quand la comptabilité des corps fut vérifiée, l'administration militaire voulut imputer cette somme perdue au commandant Ferrouillet, mais le ministre de la guerre l'en déchargea, suivant avis conforme des généraux.

3 La 2e brigade de la 9e division resta bientôt seule ; la 1re, ayant été détachée le 22 février à Méry, suivit l'empereur. Le général Boyer, commandant la division, fut aussi employé ailleurs. La 2e brigade, étant seule, demeura, à partir du 24 février, attachée à la 7e division, commandée par le général Leval. A cette dernière date, le 7e corps comprenait la 5e division de la jeune garde (Rothembourg), la 7e division (Leval), avec la 1re brigade de la 9e, et la division de gardes nationales (Pacthod).

position à dix heures du soir. Le 21, il s'arrêta à Romilly, le 22 à Châtres ; mais, à deux heures, il reprit sa marche pour s'avancer jusqu'aux Grez. Ce même jour, la division des gardes nationales, commandée par le général **PACTHOD**, se réunit au corps d'armée, avec lequel se tint Napoléon. Des troupes **d'OUDINOT** livrèrent, à Méry, un combat à l'avant-garde de **BLÜCHER**, qui arrivait, pour prêter son concours à l'armée de Bohême, dans le cas où celle-ci accepterait la bataille devant Troyes. Mais **SCHWARZENBERG** préféra battre en retraite, et **BLÜCHER** repartit vers la Marne et l'Ourcq.
Le 23, le 7e corps marcha sur Troyes, et prit position au faubourg Saint-Martin, à neuf heures du soir. Le 24, il traversa la ville et se porta en avant de Lusigny.
NAPOLÉON, étant à Troyes, apprit que **BLÜCHER** était parti pour combattre sur la Marne les corps de **MARMONT** et de **MORTIER**, et il résolut de s'avancer de nouveau contre lui. Il partit dans la nuit du 26 au 27, et chargea les maréchaux **OUDINOT, MACDONALD** et le général **GÉRARD** de défendre l'Aube, en cachant son absence le plus longtemps possible. A partir de ce moment, les 2e, 7e et 11e corps manœuvrèrent de concert sur l'Aube et la Seine, sous la direction supérieure de **MACDONALD** [1].
Le 25, le 7e corps bivouaqua en avant et au nord de Vendeuvre. Le 26, au soir, il entra à Bar-sur-Aube, après avoir échangé quelques coups de canon avec l'ennemi. Le 2e corps qui suivait, sous les ordres du général **GÉRARD**, prit position en avant et en arrière de la ville. La division **LEVAL** fut placée sur le penchant de la hauteur de Vernonfays, ayant à 200 ou 300 mètres sur sa gauche de grands bois, qui s'étendent jusque près de Lévigny. La division **ROTHEMBOURG** se mit derrière elle.
SCHWARZENBERG apprit bientôt le départ de **NAPOLÉON**, et reprit l'offensive le 27.

Combat de Dolancourt ou de Bar-sur-Aube (27 février). — Le maréchal **OUDINOT** avait fait garder le pont de Dolancourt par la division **PACTHOD**, et confié la défense des hauteurs qui sont au delà aux trois brigades de la division **LEVAL** (en comprenant la brigade Chassé), appuyées par la division **ROTHEMBOURG**. Dès le point du jour, l'armée ennemie se montra en bataille, opérant par sa droite un grand mouvement, qu'un brouillard épais ne permit pas de bien distinguer. Vers huit heures, une masse considérable de cavalerie apparut, tandis qu'une forte colonne d'infanterie s'avançait sur le prolongement du flanc gauche des Français, appuyant sa droite aux bois de Lévigny. La division **LEVAL** opéra un changement de front et marcha par bataillons en masse.
Le prince **de WURTEMBERG** s'était déjà emparé du faite de la côte de Vernonfays. La brigade **CHASSÉ** marcha contre lui et le culbuta. Les alliés firent avancer une nombreuse artillerie et mitraillèrent la division **LEVAL**, qui fut encore assaillie par des cuirassiers autrichiens. Les trois brigades françaises, presque enveloppées, ne cédèrent pas le terrain, faisant face partout et se dégageant sans cesse des masses ennemies à coups de baïonnette.
Le comte **de VALMY** passa l'Aube et accourut à leur secours. Les dragons **d'ESPAGNE** sabrèrent l'ennemi, qui recula.
Cette résistance opiniâtre de 11,000 hommes contre 26,000 força **SCHWARZENBERG** à renforcer Wittgenstein.
Le maréchal **OUDINOT** ordonna alors la retraite. La nuit tombait. La cavalerie russe, désespérant d'entamer les bataillons, ne suivit que faiblement. L'ennemi fit encore avancer une batterie pour menacer la retraite. L'arrière-garde marcha sur cette artillerie et la força à se retirer. Le passage de la

1 Le maréchal Macdonald n'apprit que le 27 la mission qui lui était confiée, ce qui nuisit beaucoup à l'ensemble des opérations. En partant, l'empereur recommanda de faire souvent crier aux troupes Vive l'empereur ! pour persuader les ennemis de sa présence.

rivière s'exécuta sans précipitation, avec beaucoup d'ordre, sous la protection de l'arrière-garde qui repoussa un dernier effort des Russes.
Ce combat admirable coûta à l'ennemi autant d'hommes qu'aux Français : 2,000 environ. Le roi de Prusse, présent à l'action, ne put refuser des éloges au courage déployé par la petite armée **d'OUDINOT**. Emerveillé des élans héroïques de la division **LEVAL**, il s'écria : « Ces charges sont parmi les plus beaux faits d'armes dont j'aie été témoin[1]. »
Le maréchal **OUDINOT** signala la belle conduite de la 7e division, à laquelle appartenait la brigade **CHASSÉ** : « La division Leval a fait des prodiges de valeur et a tenu toute la journée sous un feu de mitraille épouvantable, de même qu'elle a reçu plusieurs charges de cavalerie sans se désunir. »
Les trois seules brigades de cette division et la seule cavalerie de **KELLERMANN** furent opposées, cinq heures durant et sans aucune artillerie, aux 26,000 Russes et Autrichiens du prince **de WITTGENSTEIN** et du général **WOLKMANN**.
Le 28e eut 1 officier et 8 sous-officiers et soldats tués, d'après la situation de cette date, mais ses pertes furent réellement plus fortes, car su les contrôles qui, pour cette époque, sont cependant très incomplets, nous avons trouvé les noms de 1 officier tué, 9 officiers blessés, 10 hommes de troupe tués et 15 blessés, C'est un minimum.

Retraite. — L'armée se réunit sur le plateau d'Argançon, de l'autre côté de l'Aube, vis-à-vis du pont de Dolancourt. Elle en partit vers minuit, et, le 28 au point du jour, elle se forma sur deux lignes, par bataillons en masse, à distance de déploiement, à hauteur de Magny-Fouchard. Elle occupa cette localité et Vendeuvre jusqu'au 1er mars.
A cette date, voici quels étaient les effectifs des différents bataillons du 28e : 1er bataillon, 284 présents, dont 22 officiers ; 3, 264 présents, dont 9 officiers ; 6, 393 présents, dont 15 officiers ; total, 945 présents, dont 46 officiers. Le régiment avait, de plus, 181 hommes détachés et 697 hommes aux hôpitaux, dont 9 officiers. Total général, 1,823 hommes. Il y avait donc plus du tiers de l'effectif à l'hôpital pour blessures ou maladies[2].
Jusqu'à ce moment, les distributions de pain furent faites assez régulièrement ; la viande seule manqua quelquefois.
Le 1er mars, à deux heures de l'après-midi, l'armée partit pour Troyes, à l'approche d'un corps nombreux de cavalerie ennemie qui se borna à observer. Toute la journée du 2 fut employée à

1 Dépositions d'fficiers prussiens prisonniers. (Journal de la division Leval par le général Maulmont. - Archives du ministère de la guerre.) - L'intrépidité dont firent preuve les jeunes soldats nouvellement incorporés surprit autant les généraux et les vieux officiers de la Grande Armée que l'ennemi. Ces conscrits, soudainement arrachés du foyer et jetés, quinze jours après leur incorporation, dans des mêlées sanglantes, alors qu'ils ne savaient même pas encore se servir de leurs armes, se battirent presque aussi bien que les vieux grognards, qui plaisantaient leurs compagnons inexpérimentés en les appelant des « Maries-Louises ». Ce surnom ironique a inspiré à un historien un éloge ému du courage de ces pauvres petits soldats : « Ce nom de Maries-Louises, ils l'ont inscrit avec leur sang sur une grande page de l'histoire.... « C'était un Marie-Louise, ce tirailleur qui, indifférent à la musique des balles comme à la vue des hommes frappés autour de lui, restait fixe à sa place sous un feu meurtrier, sans riposter lui-même, et répondait au maréchal Marmont : Je tirerais aussi bien qu'un autre, mais je ne sais pas charger mon fusil. » C'était un Marie-Louise, ce chasseur qui, Champaubert, fit prisonnier le général Olsufjew et ne le voulut lâcher que devant l'empereur. Des Maries-Louises, ces conscrits du 28e de ligne qui, au combat de Bar-sur-Aube, défendirent un contre quatre les bois de Lévigny, en ne se servant que de la baïonnette !... Ils étaient sans capote par huit degrés de froid, ils marchaient dans la neige avec de mauvais souliers, ils manquaient parfois de pain, ils savaient à peine se servir de leurs armes, et ils combattaient chaque jour dans les actions les plus meurtrières ! Et pendant toute la campagne, pas un cri ne sortit de leurs rangs qui ne fut une acclamation pour l'empereur. Salut, ò Maries-Louises ! » (1814, par Henri Houssaye.)
2 Le 21, (1) Du 15 février au 1er mars, le 7e corps eut 102 tués, 297 déserteurs, 6 morts de maladies ou de blessures, 43 prisonniers. Le 1er mars, le corps comptait 13,781 présents, dont 579 officiers.

évacuer les blessés et à se pourvoir de vivres. La jonction du 11e corps avec le 7e et le 2e eut lieu à Troyes, et le maréchal **MACDONALD** dirigea dès lors effectivement les opérations.
Le 3, le 2e corps fut attaqué aux ponts de la Barse. Le 7e corps, établi dans les faubourgs de Troyes, sur les routes de Brienne et Châlons, ne prit aucune part à ce combat. Le 4, la retraite continua. Le 5, l'armée bivouaqua en avant de Nogent. Le 6, elle passa la Seine, et le 7e corps s'échelonna jusqu'à Provins. Les mêmes positions furent conservées pendant plusieurs jours.
SCHWARZENBERG se concentra à Arcis-sur-Aube et, le 16 mars, fit attaquer par le prince **de WURTEMBERG** la division **LEVAL**, bivouaquée dans la plaine en arrière de Léchelle. Cette division résista avec succès, et battit en retraite quand la nuit fut venue, sans que l'ennemi osât la poursuivre. Le 28e eut 1 tué et 5 blessés.
Le maréchal **MACDONALD** fit reculer son armée sur Provins, et, le 17, ayant encore son front et ses flancs menacés, alla prendre position à hauteur de Maison-Rouge, la droite à Donnemarie, la gauche à Cucharmoy. **SCHWARZENBERG** ne le poursuivit pas plus longtemps, occupé à faire face à **NAPOLÉON**, qui revenait sur lui, et donna des ordres pour que son armée s'établit sur la rive droite de la Seine.
Le 19, **MACDONALD** reporta ses troupes en avant et leur fit occuper Villenauxe et Marcilly. Elles partirent le 20, à deux heures du matin, pour marcher sur Arcis, que le 7e corps traversa à huit heures, pour aller se former sur le champ de bataille où les corps dirigés par l'empereur avaient combattu la veille.

Combat d'Arcis-sur-Aube (21 mars). **— NAPOLÉON** tint ses troupes déployées en avant d'Arcis, pendant qu'on préparait un deuxième pont pour la retraite, à laquelle il était forcé par la supériorité numérique écrasante des alliés.
Le 21, tous les corps se replièrent avec promptitude derrière l'Aube. Le maréchal **OUDINOT** et le général **SEBASTIANI** furent chargés de former l'arrière-garde et de protéger ce mouvement, en s'établissant solidement dans Arcis. Cette mission fut dignement remplie. Les trois brigades de la 7e division furent placées de la façon suivante : la brigade **MONTFORT** dans le faubourg que traversent les routes de Lesmont et de Troyes, la brigade **MAULMONT** dans le faubourg de Méry, la brigade **CHASSÉ** en réserve.
Il était environ trois heures. Il ne restait plus sur la rive gauche de l'Aube que la cavalerie du comte **de SAINT-GERMAIN** et 5,000 hommes environ du 7e corps, lorsque le prince **de WURTEMBERG** vint attaquer Arcis avec trois fortes colonnes. Il dirigea d'abord le feu d'une nombreuse artillerie contre les défenseurs, qui le subirent pendant près de deux heures, sans reculer d'un pas, malgré des pertes terribles. Bientôt des colonnes parvinrent sur les deux ailes, essayant de couper la retraite aux trois brigades.
Un combat meurtrier, acharné, s'engage. Le général **LEVAL** est blessé, le général **MAULMONT** a son cheval tué sous lui. La brigade **CHASSÉ** s'avance et soutient avec fureur la lutte contre des ennemis dix fois plus nombreux. Le général **CHASSÉ** se voit sur le point d'être cerné et pris, car la ligne de retraite va être enlevée. Il saisit un tambour et bat la charge. Les soldats du 28e de ligne et du 16e léger le suivent, et fondent sur les assaillants. Le passage est débarrassé en un clin d'œil sous l'effort vigoureux de ces braves gens. Les défenseurs d'Arcis reculent alors lentement, en défendant chaque rue, chaque passage.
On arrive enfin au pont. Soudain l'ennemi s'y rue pour l'atteindre en même temps que les Français. Les soldats de la 7e division reviennent à la charge et le repoussent plusieurs fois. Le pont est couvert de cadavres russes et autrichiens.
Les derniers hommes sont passés, mais il faut encore empêcher que le pont ne soit pris. L'ennemi exécute un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, afin d'en éloigner les Français et de les

empêcher de le détruire. Pendant deux heures il lance des groupes qui s'efforcent de le franchir, et qui ne peuvent arriver à vaincre la constance et l'intrépidité des troupes de la 7e division, qui comprennent l'importance de leur tâche et font leur devoir jusqu'au bout.
Des sapeurs du génie s'occupent de la destruction du pont sous la fusillade et la mitraille, pendant que la 7e division défend les rives. A minuit, le pont tombe enfin. L'armée alliée, désappointée, cesse son feu désormais inutile.
Cette héroïque résistance des brigades **MAULMONT**, **MONTFORT** et **CHASSÉ** aux trois corps **de WURTEMBERG,** de **GIULAY** et de **RAYEWSKY**, est un des beaux faits d'armes de la Grande Armée.
Le 28e se distingua dans cette lutte de sacrifice, et subit des pertes cruelles ; il eut 2 officiers et 14 sous-officiers et soldats tués, 6 officiers et 134 hommes de troupe blessés ; en tout, 156 hommes hors de combat, c'est-à-dire le sixième environ de son effectif, car il comptait à ce moment 950 présents à peu près[1]. Le capitaine **VERNONT** et le sous-lieutenant **PICARD** furent tués ; le capitaine **LEMAITRE de FERRIÈRE**, les lieutenants **LEPAS** et **LEBIN**, les sous-lieutenants **MUTEL** et **ROUSSE**, furent blessés ; le chef de bataillon **BERTIN** eut la poitrine traversée par une balle.

Retraite. — Le 22, toute la division **LEVAL** se rassembla au Chêne. Le 23, le 7e corps, réuni aux 11e et 2e, suivit la marche de l'empereur sur Vitry. Toute la journée, l'armée alliée se montra sur le flanc droit, marchant parallèlement dans la même direction. Vers quatre heures, à deux lieues de Vitry, il s'engagea une canonnade qui dura jusqu'à la nuit.
Le 24, l'armée française, réunie sur la rive droite de la Marne, marcha sur Saint-Dizier, où elle s'établit le 25. Le 26, elle se dirigea sur Vassy. L'ennemi harcela continuellement la colonne pendant cette marche, qui fut fort lente. Le 7e corps forma toujours l'arrière-garde depuis le Chêne. Le 28e eut un officier tué et un autre blessé. Le but de **NAPOLÉON** était de prendre position sur les derrières de la grande armée alliée. Il croyait entraîner sur ses traces **SCHWARZENBERG** ; mais celui-ci s'était joint à **BLÜCHER** pour marcher sur Paris, et avait chargé **WINTZINGERODE** de suivre l'empereur, avec 15,000 hommes environ.

Combat de Saint-Dizier (27 mars). — **WINTZINGERODE** s'était placé en bataille le 26, la gauche appuyée à Saint-Dizier, la droite dans la direction de Vitry, protégée par un peu d'infanterie dans le bois de Perthes. Des tirailleurs bordaient la Marne. Sa première ligne était en avant de la route, face à la rivière, sa deuxième en arrière. **NAPOLÉON** rappela les corps d'infanterie qui étaient près de Vassy. Il envoya le 7e corps sur Saint-Dizier par la route de Joinville. La division **LEVAL**, ayant à sa tête le maréchal **OUDINOT**, pénétra dans Saint-Dizier au pas de charge. **WINTZINGERODE** s'enfuit, mais fut harcelé. Le 7e corps, avec la cavalerie du comte **de VALMY,** poursuivit le gros des Russes pendant cinq kilomètres, et s'arrêta à la nuit. Le corps de **WINTZINGERODE** perdit environ 3,000 hommes et 20 bouches à feu. Les Français eurent à peine 3 à 400 hommes tués ou blessés. Ce fut le dernier combat et le dernier succès.

Fin des opérations. — Le 28, le 7e corps et la cavalerie de **SAINT-GERMAIN** furent dirigés vers Bar-le-Duc. Le 2e et le 11e corps furent chargés d'enlever Vitry, où l'ennemi tenait encore. Le 29,

1 L'effectif du 28e, au 5 mars, était de 1,000 présents, mais il avait dû perdre au moins une cinquantaine d'hommes par le feu, par les marches, par les maladies, jusqu'au 21 mars. Le 7e corps comptait, le 1er mars, 13,781 présents, dont 579 officiers. Il perdit, le 21, 108 tués, dont 4 officiers ; 781 blessés, dont 50 officiers ; 205 prisonniers, dont 4 officiers; 182 disparus ; total, 1,276 hommes.

l'empereur donna l'ordre de se porter en toute hâte vers Paris. Il n'était plus temps. L'avant-garde n'était pas encore à Fontainebleau lorsqu'on apprit la capitulation de la capitale.
Le 7e corps n'arriva à Fontainebleau que le 5 avril. A midi, il fut passé en revue par **NAPOLÉON** dans la cour du château, dite du Cheval-Blanc. Les vieux soldats d'Espagne acclamèrent l'empereur, comme il avait été déjà acclamé, la veille et l'avant-veille, par les bataillons de la garde. Toute résistance était désormais impossible. L'empereur abdiqua le 6.
Le 9, le 7e corps fut mis en route pour aller cantonner aux environs d'Evreux, où il fut rendu le 12. Le 28e fut placé à Nonancourt. Il ne lui restait plus, le 15 avril, que 432 présents, dont 36 officiers. Il avait 14 officiers et 797 hommes de troupe aux hôpitaux[1]. Des congés furent accordés en grand nombre. Il y eut aussi beaucoup de désordres dans les corps après l'abdication de l'empereur. Un grand nombre de soldats partirent sans permission. Du 15 avril au 1er mai, le 28e perdit 878 hommes : 597 disparus, 216 rayés pour longue absence et 65 déserteurs.
Le 23 avril, les troupes du 7e corps prirent la cocarde blanche. Le 24, on les fit toutes assister à une messe où fut chanté un *Te Deum* en action de grâces pour le retour du roi **Louis XVIII.** Le 28, on forma un bataillon provisoire de grenadiers et de voltigeurs pour aller à Paris assister à l'entrée solennelle du nouveau roi.
Le 17 mai, le 28e se réunit à Evreux et se rendit à Saint-Omer, où il arriva le 26. Les 1er, 3e, 4e, 5e et 6e bataillons se trouvèrent réunis. Le 2e bataillon manquait, ayant été fait prisonnier à Dresde. Le 5e bataillon n'avait plus que ses deux premières compagnies ; les deux dernières, envoyées à Anvers, contribuèrent à la défense de cette place importante, sous les ordres du général **CARNOT**. Enfin, le 7e bataillon, laissé en garnison à Douai, se trouva tout naturellement supprimé par le départ de ses conscrits, qui rentrèrent chez eux après l'armistice, signé le 10 avril par le général **MAISON**. Les 1er, 3e, 4e, 5e et 6e bataillons ne présentaient plus qu'un nombre dérisoire d'hommes présents, à peu près l'effectif de quelques compagnies. Les désertions ne cessaient pas.

Nouveau drapeau. — Le 4 avril, le gouvernement provisoire supprima le drapeau tricolore et le remplaça par le drapeau blanc, qui fut béni dans les églises des diverses garnisons, après la remise au corps et la prestation du serment.

Réorganisation. — En vertu d'une instruction ministérielle du 25 mai 1814, le 28e de ligne fut dissous et réorganisé à 2 bataillons par le général **de MUSNIER**, à Saint-Omer, le 6 juillet[2]. Le régiment reçut les fractions ci-après :
4e et 5e bataillons du 123e de ligne,
2e bataillon du 12e régiment de voltigeurs de la jeune garde.

Le 28e eut alors un effectif de 1,216 présents, dont 85 officiers. Il restait 3 chefs de bataillon : **SENAC, MARENS** et **FLOUEST**, avec trois majors **PREUX, LOMBARDEAU** et **CAROUSSE**. Le régiment avait toujours le colonel **de SAINT-HILAIRE.**

Le général **de MUSNIER** déclara que la discipline était « un peu relâchée ». Il ajouta : « Les officiers sont bien disposés, mais les sous-officiers et soldats veulent s'en aller, parce qu'ils sont appelés par leur famille et parce qu'ils voient que la désertion est impunie. »

1 Situation du 7e corps au 15 avril : 5,728 présents, dont 575 officiers ; 1,262 prisonniers, dont 38 officiers ; 5,093 hommes en congé, dont 7 officiers ; 9,056 hommes aux hôpitaux, dont 134 officiers ; 186 hommes en jugement. Le 7e corps avait reçu deux nouvelles divisions.
2 Les régiments d'infanterie furent tous à 2 bataillons, à l'exception de six régiments qui en eurent 3.

Le 28e resta à Saint-Omer jusqu'au retour de **NAPOLÉON**, qui s'échappa de l'île d'Elbe et revint à Paris, acclamé par l'armée, le 20 mars 1815.

CHAPITRE X.

Campagne de 1815.

Réorganisation. — **NAPOLÉON** réorganisa son armée avec une activité extraordinaire. Le 28 mars, il publia un décret dont voici les principaux articles :

Article 1er. — L'empereur appelle tous les sous-officiers et soldats qui ont quitté l'armée, par quelque raison que ce soit, à rejoindre leurs corps et à courir à la défense de la patrie.
Article 5. — Dans chaque régiment d'infanterie, les deux premiers bataillons seront complétés par le 3e. Les troisièmes bataillons seront ensuite portés à leur complet par les hommes rappelés. L'excédant de ces hommes sera employé successivement à former un 4e bataillon dont le cadre en officiers, sous-officiers et soldats, sera complété sans délai.
Article 6. — Il sera créé un cadre en officiers d'un 5e bataillon. Les 3e, 4e et 5e bataillons resteront jusqu'à nouvel ordre au dépôt. Les 1er et 2e seuls seront mis en activité de service.
En exécution de ces ordres, le 28e compléta de suite ses deux bataillons de guerre. Plus tard, il parvint à former avec peine un faible 3e bataillon.
Dès le 15 mars, l'empereur, pour couvrir sa frontière du Nord, avait organisé en divisions et en brigades les troupes de la 16e division militaire, pour former le « corps de réserve du Nord », qui fut commandé par le maréchal **MORTIER** et cantonné entre Amiens et Péronne. Le 1er bataillon du 28e en fit partie, et fut envoyé, le 15 mars, de Saint-Omer à Péronne, avec 500 hommes.
Le 31, **NAPOLÉON** créa 5 corps d'observation. Le 1er fut mis sous les ordres du général comte **d'ERLON**. Les 2 bataillons de guerre du 28e furent affectés au 1er corps et placés à la 2e brigade de la 1re division, avec le 86e. Cette brigade fut commandée par le général **QUIOT**, la division par le général **ALIX**. Le régiment avait à cette date, dans les 1er et 2e bataillons, 1,045 combattants. Le 1er corps se rassembla à Lille et aux environs.
Le 17 mai, un ordre fixa de nouvelles résidences aux dépôts qu'on craignait de voir menacés. Celui du 28e dut se rendre de Saint-Omer à Amiens.
Le colonel **de SAINT-HILAIRE** avait refusé de servir « contre la cause du roi » ; il fut mis en non-activité le 9 mai, et remplacé par le colonel **de SAINT-MICHEL,** qui vint de la non-activité le 15. Après les Cent-Jours, le colonel **de SAINT-MICHEL** fut renvoyé en non-activité.

Drapeaux. — **NAPOLÉON**, dès son arrivée en France, avait supprimé la cocarde blanche et rétabli les trois couleurs, par décret rendu à Grenoble le 9 mars. Les dispositions du décret de 1808 furent remises en vigueur. « Arrachez, disait l'empereur dans une proclamation à l'armée, ces couleurs que la nation a proscrites.... Arborez cette cocarde tricolore ; vous la portiez dans nos grandes journées. »
Au mois de mai, les bataillons du 28e envoyèrent chacun 5 militaires en députation à Paris pour recevoir de nouveaux drapeaux, à la grande cérémonie du *Champ de Mai*, qui eut lieu le 1er juin au Champ de Mars. Chacune des députations vint recevoir son aigle des mains de **NAPOLÉON**, qui

lui adressa des paroles d'encouragement, en rappelant le passé du corps. La distribution achevée, les troupes défilèrent devant l'empereur, en le saluant d'énergiques acclamations.

Opérations du 1er corps. — L'armée du Nord, dont **NAPOLÉON** allait prendre le commandement pour combattre les Anglais et les Prussiens placés en Belgique, occupa d'abord une longue ligne de cantonnements de Lille à Metz. Elle fut concentrée rapidement, avec beaucoup d'ordre et de mystère, pour ne pas donner l'éveil à **WELLINGTON** et à **BLÜCHER**. Le 1er corps se porta de Lille à Valenciennes le 15 mai.

Le 1er mai, le 1er bataillon du 28e était à Dunkerque, le 2e à Bergues ; le 15, les 2 bataillons se trouvaient à Saint-Amand, avec 916 présents, dont 42 officiers, et 58 hommes aux hôpitaux. Le 10 juin, la 2e brigade, passée sous les ordres du général **BOURGEOIS**, était toujours à Saint-Amand. Le régiment avait 898 présents, dont 42 officiers, avec 66 hommes aux hôpitaux[1]. 4 soldats désertèrent du 20 au 31 mai. Mais ces défections furent rares. Les troupes étaient animées d'un grand enthousiasme, et ne demandaient qu'à combattre. Le major général **SOULT** envoya d'Avesnes, le 13 juin, au général **d'ERLON**, commandant le 1er corps, l'ordre suivant :

« Les bivouacs seront placés de manière que les feux ne puissent être aperçus de l'ennemi. Les généraux empêcheront que personne ne s'écarte du camp ; ils s'assureront que la troupe est pourvue de 50 cartouches par homme, 4 jours de pain et une demi-livre de riz, que l'artillerie et l'ambulance sont en bon état, et les feront partir à leur ordre de bataille.

« Le 1er corps prendra position à Solre sur Sambre, et il bivouaquera sur plusieurs lignes. Il se tiendra prêt à partir le 15, à trois heures du matin, pour suivre le mouvement du 2e corps, de manière que, dans la journée d'après demain, ces deux corps manœuvrent dans la même direction et se protègent. »

Le 14 juin au soir, tous les corps de l'armée du Nord se trouvaient sur la frontière sans la dépasser, et l'ennemi n'avait aucun soupçon de cette réunion de 124,000 hommes prêts à l'attaquer. C'est une des plus remarquables opérations de l'histoire militaire.

NAPOLÉON résolut d'agir dans la nuit du 14 au 15, de se porter brusquement sur Charleroi, d'enlever cette place par surprise, de franchir la Sambre et de tomber tout à coup sur la chaussée de Namur à Bruxelles pour s'établir entre les Prussiens et les Anglais. Les précautions les plus minutieuses furent prises pour ne rien révéler à l'ennemi. On se couvrit des bois et des mouvements de terrain, et on ne laissa franchir à personne la ligne des avant-postes.

Le 15, à trois heures du matin, l'armée se mit en marche. Le 1er et le 2e corps, formant l'aile gauche, eurent l'ordre de gagner rapidement Gosselies pour surprendre les Anglais dans la direction de Bruxelles. Pendant cette journée, la chaleur fut accablante ; mais les troupes, remplies d'ardeur, ne se plaignirent pas, et exécutèrent une marche pénible avec entrain. Le 1er corps s'arrêta très tard entre Gosselies et Marchiennes, et il campa. Le maréchal **NEY** rejoignit, ce jour-là, l'empereur, qui lui donna le commandement de l'aile gauche, comprenant les 1er et 2e corps (généraux d'Erlon et Reille), les divisions de cavalerie de ces corps et la cavalerie légère de la garde, en tout 45,000 hommes. **NEY** eut pour mission d'enlever la position des Quatre-Bras aux Anglais, en même temps que **NAPOLÉON** attaquerait les Prussiens.

Le 16, pendant que l'empereur combattait **BLÜCHER** à Ligny et que **NEY** essayait d'enlever la position des Quatre-Bras, le 1er corps courut d'un champ de bataille à l'autre, pendant toute la journée, à la suite d'ordres contradictoires, et, finalement, demeura inutile, tandis qu'il aurait pu écraser les Prussiens on les Anglais. Voici en quels termes le général **d'ERLON** a expliqué lui-même ce funeste malentendu :

1 Le 5 juin, le 1er corps comptait 21,840 présents, dont 919 officiers, avec 5,977 chevaux.

« Vers onze heures ou midi, le maréchal Ney envoya l'ordre au 1er corps de prendre les armes et de se diriger sur Frasnes et les Quatre-Bras, où il recevrait des ordres ultérieurs. Le 1er corps se mit en marche immédiatement. Après avoir donné l'ordre au général, qui commandait la tête de la colonne, de faire diligence, je pris l'avance pour voir ce qui se passait aux Quatre-Bras, où le corps d'armée du général Reille (2e corps) me paraissait engagé. Au delà de Frasnes, je m'arrêtai avec des généraux de la garde, où je fus joint par le général Labédoyère qui me fit voir une note au crayon, qu'il portait au maréchal Ney et qui enjoignait à ce maréchal de diriger mon corps d'armée sur Ligny. Le général Labédoyère me prévint qu'il avait déjà donné l'ordre pour ce mouvement, en faisant changer de direction à ma colonne, et m'indiqua où je pourrais la rejoindre. Je pris aussitôt cette route, et envoyai au maréchal mon chef d'état-major, le général Delcambre, pour le prévenir de ma nouvelle destination. M. le maréchal Ney me le renvoya en me prescrivant impérativement de revenir sur les Quatre-Bras où il s'était fortement engagé, comptant sur la coopération de mon corps d'armée. Je devais donc supposer qu'il y avait urgence, puisque le maréchal prenait sur lui de me rappeler, quoiqu'il eût reçu la note dont j'ai parlé plus haut.
« J'ordonnai en conséquence à la colonne de faire contre-marche ; mais, malgré toute la diligence qu'on a pu mettre dans ce mouvement, ma colonne n'a pu paraître en arrière des Quatre-Bras qu'à l'approche de la nuit. »
Il était trop tard pour aider le maréchal **NEY** ; le combat était terminé. Le 1er corps prit une position très avancée du côté des Quatre-Bras, d'où les Français n'avaient pu chasser les Anglais.
NAPOLÉON arriva le 17 vers midi, et ordonna au général **d'ERLON** de poursuivre de suite l'ennemi qui se retirait. Toute l'armée suivit. A trois heures, un orage, d'une violence inouïe, éclata. Une pluie torrentielle ravagea le terrain, qui devint bientôt impraticable aux hommes et aux chevaux. Les troupes furent obligées de se réunir sur les deux chaussées pavées de Namur et de Charleroi, qui se joignaient aux Quatre-Bras. L'encombrement jeta tous les corps dans un désordre inexprimable. La chaussée pavée, ne pouvant contenir tout le monde, fut cédée à l'artillerie et à la cavalerie ; l'infanterie se jeta à droite et à gauche de la route et enfonça jusqu'à mi-jambe dans des terres grasses détrempées par la pluie. Les rangs ne furent plus conservés. Les soldats marchèrent à la débandade, comme ils purent. Vers la fin du jour, on arriva au pied du Mont-Saint-Jean, derrière lequel on apercevait la sombre forêt de Soignes. Les Anglais étaient déjà installés, abondamment pourvus de vivres, et avaient allumé de grands feux pour se sécher et faire leur cuisine. « L'horizon parut un vaste incendie.» (NAPOLÉON.)
Les troupes françaises, moins bien placées que l'ennemi et mal approvisionnées, souffrirent beaucoup pendant la nuit. Une forte pluie continua à tomber, ruisselant sur le corps des soldats accroupis dans la boue.

Bataille de Waterloo (18 juin). — Le jour commença à poindre vers quatre heures. Une éclaircie se produisit enfin. Quelques rayons de soleil parvinrent même à percer les nuages. L'attaque fut retardée pour que le terrain devint plus sec et permit les manœuvres de l'artillerie.
Le 28e avait 1,045 hommes présents sous les armes. N'ayant pas encore combattu, ils avaient tous 50 cartouches. Le 1er corps possédait, en outre, une réserve de 640,000 cartouches et 45,000 pierres à feu[1].

1 Le 1er corps avait 4 divisions d'infanterie. La 1re division était composée des 5e et 51e de ligne (1re brigade), 28e et 86e de ligne (2e brigade). Les deux premières divisions n'avaient pas de généraux de division pour les commander. Le général Alix, commandant la 1re division, était resté dans une place du Nord. Napoléon avait avec lui les 1er, 2e et 6e corps d'infanterie, la garde, les 3e et 4e corps de réserve de cavalerie ; en tout, 68,906 hommes. Wellington avait 90,000 hommes et 255 pièces de canon. Le maréchal Grouchy était parti à la poursuite de Blücher avec 34,000 hommes et 108 pièces de canon. Les quatre corps de l'armée prussienne, forts d'environ 100,000 hommes, se trouvaient sur la Dyle, à Wavres et à Limale. Les Prussiens allaient bientôt se porter facilement au secours des Anglais, tandis que Grouchy était à Gembloux, complètement séparé de Napoléon.

L'armée de **WELLINGTON** était en bataille sur la route de Charleroi à Bruxelles, en avant de la forêt de Soignes, occupant une ligne de hauteurs, à partir d'un plateau dominant le château d'Hougoumont, jusqu'au penchant d'un autre plateau, en avant duquel étaient les fermes de la Haye et de Papelotte. La réserve se trouvait en avant de Mont-Saint-Jean.
L'armée française prit ses dispositions d'attaque. Le 1er corps fut placé en face de la gauche des Anglais. Ses 4 divisions, rangées sur deux lignes, se placèrent l'une derrière l'autre. Le 1er corps appuya sa gauche à la Belle-Alliance, et plaça sa droite vis-à-vis les fermes de Papelotte et de la Haye, où était la gauche ennemie. Le 2e corps forma la gauche de la ligne française. Pour surexciter l'ardeur des troupes, **NAPOLÉON** passa devant leur front. Les soldats mirent leurs shakos au bout de leurs baïonnettes, et l'accueillirent par des cris frénétiques de Vive l'empereur !
A onze heures et demie, **NAPOLÉON** donna le signal de la bataille, qui commença par une violente canonnade. La principale attaque devait avoir lieu contre le centre et la gauche des Anglais, pour les séparer des Prussiens et leur enlever la route de Bruxelles. Mais on attaqua d'abord leur droite, au château d'Hougoumont. Le 1er corps, chargé de la mission la plus importante, attendit l'ordre d'agir, qui fut donné vers une heure au maréchal **NEY**.
Aussitôt, la 1re brigade (Quiot) de la 1re division fut disposée en colonne d'attaque sur la grand'route, pour enlever la ferme de la Haye-Sainte. La 2e brigade, sous les ordres du général **BOURGEOIS** (28e et 86e de ligne), fut placée à l'est de la chaussée pour l'attaque du plateau. Les 3 dernières divisions du 1er corps se portèrent à hauteur et à droite de la brigade **BOURGEOIS**, en conservant, à partir de cette brigade et entre elles, un intervalle de 300 pas.
Malheureusement, on adopta pour l'infanterie une formation nouvelle et défectueuse.
Pendant les guerres de l'Empire, les colonnes d'attaque présentaient habituellement un bataillon déployé en avant pour fournir des feux, et, sur chaque flanc, un bataillon en colonne serrée pour s'opposer aux charges de la cavalerie. Cette fois, tous les bataillons furent placés à rangs serrés les uns derrière les autres, à distance de cinq pas. Les officiers eurent à peine assez de place pour se tenir devant le front de leur bataillon, et il fut impossible de former des carrés sur les flancs pour combattre les charges de la cavalerie. Cette formation trop compacte, qui nuisait à la liberté des mouvements et offrait un but favorable aux feux, occasionna de très grandes pertes.
A une heure et demie, le maréchal **NEY** marche sur la Haye-Sainte avec la brigade **QUIOT** ; le reste du 1er corps, dirigé par le général **d'ERLON**, descend dans le vallon qui le sépare des Anglais. Sous la protection d'une grande batterie de 80 bouches à feu, les divisions traversent le fond du vallon, puis remontent la pente opposée.
L'infanterie enfonce dans la boue et ne s'avance que lentement. Les canonniers, ne pouvant plus tirer au-dessus d'elle, cessent leur feu. Elle continue sa marche et gravit le plateau avec fermeté. Les 28e et 86e de ligne vont atteindre enfin le sommet, lorsqu'un feu violent de l'ennemi, embusqué dans le chemin d'Ohain, cause des ravages dans leurs rangs. Instinctivement, cette brigade appuie à droite pour se soustraire à ce feu, et se rapproche de la 2e division, avec laquelle elle arrive au chemin d'Ohain. Ces troupes subissent de nouvelles décharges ; mais elles s'élancent sur le 95e bataillon de la brigade anglaise **KEMPT** et sur la brigade **BYLANDT**, qui sont embusqués dans le chemin d'Ohain, les bousculent et en font un carnage. La 3e division a aussi franchi le chemin et a pris pied sur le plateau, à quelque distance des deux premières divisions ; celles-ci continuent leur marche victorieuse et vont déboucher sur le plateau, quand tout à coup elles sont surprises par un feu terrible des Ecossais de **PACK**, qui se sont cachés dans les blés et viennent de se dresser brusquement, sur un signal du général **PICTON**, qui commande la gauche des Anglais. La brigade **BOURGEOIS** et la 2e division s'arrêtent pour riposter.
Le général **PICTON** se met à la tête des bataillons de **PACK** et de ceux de **KEMPT**, qui se sont ralliés, pour exécuter une charge à la baïonnette. Il est tué ; mais les deux colonnes françaises, qui

manquent de mobilité, résistent avec peine aux assauts furieux de leurs adversaires. Malgré tout, nos soldats ne veulent pas céder. Après avoir reculé de quelques pas, ils se reportent en avant, et luttent corps à corps avec l'infanterie anglaise.

Soudain, les 4 divisions du 1er corps voient s'élancer sur elles un tourbillon de cavaliers. C'est **WELLINGTON** qui, accouru sur ce point, a vu le péril de son aile gauche et a précipité sur les colonnes assaillantes 1,200 dragons écossais de Ponsonby. Ces dragons pénètrent dans les intervalles des divisions et harcèlent les flancs. Les masses trop compactes de l'infanterie ne peuvent résister à ces attaques brusques et violentes qui se produisent de tous les côtés. Il est impossible de former des carrés. La confusion se met dans les rangs. Poussés par la cavalerie, et ne pouvant pas riposter à ses coups, les colonnes françaises reculent. Elles arrivent sur la pente, où le désordre s'augmente. Elles se précipitent au bas du vallon, pêle-mêle avec les dragons écossais[1].

NAPOLÉON a vu les dangers que court le 1er corps, et lance à son secours 3 régiments de cavalerie, qui ont bientôt vengé cet insuccès. Les dragons écossais sont enfoncés et en partie détruits.

L'attaque contre la gauche des Anglais, dont **NAPOLÉON** attendait de grands résultats, a échoué par une faute de tactique. Le 1er corps a environ 3,000 hommes hors de combat. L'ennemi a encore plus souffert, ayant perdu ses dragons, une bonne partie de l'infanterie de **KEMPT** et de **PACK**, ainsi que 2 généraux tués ; mais il conserve sa position.

Cependant, les troupes du 1er corps se rallient sur le bord du vallon qui les sépare des Anglais, et, toujours remplies d'ardeur, ne demandent qu'a recommencer. L'empereur parcourt leurs rangs, leur disant qu'on viendra bien à bout quand même de la résistance acharnée des Anglais, et qu'on s'y prendra d'une autre façon. A ce moment, des officiers d'état-major viennent l'avertir que le corps prussien de **BÜLOW**, auquel il a opposé le 6e corps, de Lobau, fait des progrès sur le flanc droit, et il s'éloigne pour surveiller les mouvements de ce nouvel ennemi.

Les divisions du général **d'ERLON** se sont reformées. Le maréchal **NEY**, toujours occupé à l'attaque de la Haye-Sainte, les rapproche de lui, afin de les porter sur le plateau par la route de Bruxelles. Lorsqu'il est parvenu à se rendre maître de la Haye-Sainte, il fait avancer les divisions du 1er corps, et réussit à occuper sur sa droite une partie du chemin d'Ohain, que les troupes de **KEMPT** et de **PACK**, à moitié détruites, ne peuvent plus lui disputer. Il est à ce moment quatre heures et demie.

Le 1er corps gagne du terrain, et finit par conquérir le chemin d'Ohain ; il engage une fusillade continue avec les débris de **PACK** et de **KEMPT**. Pendant ce temps, **NEY** entraîne toute la cavalerie, et livre au gros de l'armée de **WELLINGTON** un combat furieux sur le plateau de Mont-Saint-Jean. Malgré des efforts prodigieux et le secours d'un renfort de la garde impériale, les assaillants ne peuvent avoir raison de la dernière ligne d'infanterie anglaise. La situation s'aggrave de plus en plus. Les Prussiens font des progrès sur le flanc droit.

Le jour commence à baisser. Il est plus de huit heures. L'empereur fait avancer la garde sur la Haye-Sainte, rallie plusieurs régiments, qui, découragés, se mettaient en retraite, et forme plusieurs colonnes d'attaque pour un suprême effort contre **WELLINGTON**. Tout à coup une vive fusillade éclate à l'extrême droite. Des troupes débouchent de la direction de Wavres. « C'est **GROUCHY** !» s'écrie-t-on. Ce n'est pas **GROUCHY**, c'est **BLÜCHER**. La bataille est perdue. La cavalerie prussienne et la cavalerie anglaise inondent le champ de bataille. Il n'y a plus de réserves à leur opposer.

1 La 4e division souffrit beaucoup moins et résista avec succès, parce que, voyant venir la charge, elle forma un régiment en carré pour lui servir d'appui.

Alors, le désordre se met dans les troupes. Les Anglais et les Prussiens triomphants s'élancent à la poursuite, précédés de leur artillerie, qui vomit la mitraille sur les corps débandés. On ne parvient plus à diriger les hommes dans l'obscurité. C'est une déroute affreuse. Toutes les armes sont confondues. Seuls, quelques carrés de la garde résistent toujours, mais ne peuvent parvenir à rallier les fuyards éperdus, affolés, qui crient, courent et se heurtent.
Cette masse torrentueuse d'hommes et de chevaux cherche à s'écouler par la route de Charleroi. Des caissons vides de l'artillerie obstruent le passage et augmentent la confusion et le tumulte.
L'ennemi s'acharne contre les derniers groupes de héros qui essayent de protéger cette effroyable retraite. Les Prussiens égorgent jusqu'aux blessés.
La cavalerie prussienne, qui n'avait pas combattu, fut chargée d'achever l'armée vaincue. « Le clair de lune, dit un rapport de Blücher, favorisait beaucoup la poursuite, qui n'était qu'une véritable chasse, soit dans les champs, soit dans les maisons. »
Les Français arrivèrent à Genappe vers onze heures. Le pont avait été barricadé avec des voitures d'artillerie, et il n'y avait plus moyen de passer. Le Thy n'étant pas trop difficile à franchir, les soldats entrèrent dans l'eau et gagnèrent l'autre rive. A partir de cet instant, chacun se retira comme il put et comme il l'entendit. Il n'y avait plus de direction.
La bataille de Waterloo valut au 28e des pertes considérables. Il eut 6 officiers tués et 9 blessés, soit 15 officiers hors de combat sur 42, plus du tiers. Les officiers blessés l'étaient grièvement. Le sous-lieutenant **WANAULT** avait reçu deux coups de sabre à la tête et un dans le côté. Le régiment, qui comptait 1,045 combattants, ne trouva plus au premier appel, qui fut fait le 24 juin, à six heures du soir, que 22 officiers et 278 hommes de troupe présents[1].

Retraite. — « L'empereur fait rallier l'armée à Philippeville et à Avesnes, ensuite on organisera les corps et on pourvoira à leurs besoins ; vous vous imaginez qu'après un pareil désastre, ils sont immenses. » (Soult au ministre de la guerre.) Le général **REILLE** fut chargé de réunir les 1er, 2e et 6e corps à Laon.
Le maréchal **SOULT** écrivit de Rocroy à l'empereur, le 20 juin : « Je vais me rendre à Laon, où je ferai en sorte de réunir les nombreux détachements qui sont épars dans toutes les directions ; mais je ne dois pas laisser ignorer à Votre Majesté que beaucoup de militaires profitent de cette circonstance pour s'isoler volontairement et rentrer chez eux.
« L'indiscipline est très grande. A peine les soldats reconnaissent-ils leurs officiers, et malheureusement, dans ce moment de désordre, il n'existe aucun moyen de répression. Beaucoup de soldats reviennent sans armes et beaucoup de cavaliers sans chevaux.... Toutes les armes sont tellement éparpillées, qu'on ne pourra les réunir de longtemps. »
Les débris de l'armée se rallièrent au corps à peu près intact de **GROUCHY**, qui s'arrêta entre l'Aisne et la Marne.
NAPOLÉON abdiqua le 23. Le gouvernement provisoire ordonna, le 26, au maréchal **GROUCHY** de prendre le commandement de l'armée du Nord et de s'approcher de Paris. Les troupes se replièrent avec rapidité sur la capitale. Le maréchal **GROUCHY** ayant abandonné le commandement, on le confia au maréchal **DAVOUT**. Le général **REILLE** eut sous ses ordres les restes des 1er, 2e et 6e corps réunis en un seul corps.
Le 28e, comptant 294 combattants, dont 24 officiers, fut placé à la barrière du Trône avec les autres troupes de la 1re division.

1 Il ne restait à la 1re division que 1,278 présents, dont 69 officiers, et au 1er corps que 4,210 présents, dont 278 officiers. A en juger par ses pertes en officiers, le 28e dut avoir environ 140 sous-officiers et soldats tués, avec 200 à 300 blessés. Le reste avait été fait prisonnier ou avait disparu.

Le 3 juillet 1815, une suspension d'armes fut signée. Il y eut beaucoup d'effervescence dans les corps quand on apprit la reddition de Paris sans combat. L'armée devait se retirer sur la Loire. Les soldats irrités ne voulurent pas partir sans être payés de leur solde arriérée. Le gouvernement provisoire parvint à les satisfaire, et le départ eut lieu le 5, le 6 et le 7.
La désertion, qui avait commencé dès que l'on avait appris la suspension d'armes, continua pendant la marche sur Orléans.

Licenciement de l'armée. — Le maréchal **DAVOUT** donna sa démission à **Louis XVIII** et fut remplacé par le maréchal **MACDONALD**, qui arriva le 2 août à Bourges, afin de faire exécuter les dispositions ordonnées par le gouvernement pour la dislocation des troupes et le licenciement de l'armée.
Le 28e de ligne fut licencié le 28 septembre, en exécution de l'ordonnance royale du 3 août 1815 et de l'instruction ministérielle du 7, à Bergerac, où il avait été envoyé. Il ne restait au régiment que 35 officiers et 119 sous-officiers et soldats présents. Ces derniers débris d'un corps qui s'était illustré sur tant de champs de bataille, se dispersèrent dans une quarantaine de départements. Quant aux officiers qui étaient venus de la non-activité pour servir pendant les Cent-Jours, ils y furent renvoyés de suite.
Le dépôt du régiment s'était transporté à Civray, où il fut licencié à son tour le 30 septembre. Il avait 26 officiers et 28 hommes de troupe présents. Il était dû deux mois de solde aux officiers.
Un 3e bataillon avait été formé, suivant les prescriptions du décret impérial du 28 mars, et envoyé à Amiens. Les hommes qui le composaient furent licenciés à la reddition de la citadelle, le 16 juillet.
Elle était brusquement arrêtée, cette longue et glorieuse histoire du 28e régiment d'infanterie de ligne, qui avait pris part aux principales guerres de la République et de l'Empire, se signalant toujours par sa discipline, son dévouement et son courage, dont il donna une dernière et admirable preuve dans la sanglante bataille de Waterloo.
Le maréchal **MACDONALD** loua, quelques années plus tard, en termes émus, la belle conduite des soldats de la Grande Armée, de ces modestes et vaillants serviteurs de la patrie qui rentrèrent dans leurs foyers, après le licenciement, sans qu'on eût à leur reprocher aucun trouble, aucun excès.
« Quoique souvent provoqués, abreuvés de dégoûts, d'amertumes, d'insultes, ils restèrent calmes, fidèles et dévoués. »

****